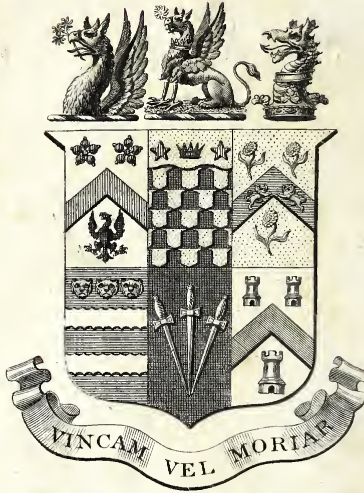


R.d Benyon De Beauvoir,
Englefield House,
Berks.

HISTOIRE
DES PLVS ILLVSTRES
ET
SÇAVANS HOMMES
DE LEVRS SIECLES.

Tant de l'Europe que de l'Asie, Afrique & Amerique.

Avec leurs Portraits en Tailles-douces, tirez sur les veritables Originaux.

Par A. THEVET Historiographe.

TOME HVICTIESME.

A PARIS,
Chez FRANÇOIS MAVGER, au quatriéme Pilier de la grand' Salle du Palais, au Grand Cyrus.

M. DC. LXX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

090

TABLE DES CHAPITRES du VIII. Volume de l'Histoire des plus Illustres & sçavans Hommes de leurs siecles.

Fin de la Table du huictiesme Volume.



CHARLES DE LORRAI=
NE, CARDINAL .

HISTOIRE
DES PLVS ILLVSTRES
ET
SÇAVANS HOMMES
DE LEVRS SIECLES.
TOME HVITIESME.

CHARLES DE LORRAINE, Cardinal.

CHAPITRE PREMIER.

D'AVTANT que le ſujet des actes memorables de Charles, Cardinal de Lorraine, eſt ſi ample, que ce peu de papier que j'en pretends remplir, n'eſt pas ſuf-

fisant, pour les comprendre, ie m'asseure que le Lecteur ne trouuera mauuais, si ie les passe plus legerement qu'ils ne semblent meriter. Et sur cette asseurance, commenceray à sa natiuité, qui fut l'an mil cinq cens vingt quatre, le dix-septiesme Feurier, au temps que quelques Prouinces d'Allemagne receurent la doctrine de Luther. Or estant ce Seigneur paruenu en l'aage de six ans, il fut enuoyé à Paris au College Royal de Champagne, dit de Nauarre, pour estre instruit) comme d'ancienne & loüable façon l'on a accoustumé faire les enfans de tel aage) aux sciences humaines & liberales : lesquelles il commença deslors à aymer tant, qu'en bref se conneut en luy la viuacité de son esprit. De sorte qu'en peu de temps il surpassa en doctrine tous les autres escoliers de son aage, soit à composer, ou és disputes ordinaires. Estant doüé de si excellentes perfections, en sa quatorziéme année, il fut par la volonté du Roy, & dispense du Pape Paul troisiesme, designé Archevesque de Rheims, vaquant par le trespas de Robert de Lenoncourt. En laquelle dignité, quoy qu'il fut jeune, il se comporta si sagement, qu'il servoit d'exemple aux plus vieux de son Estat. Pour cette

cause le Roy François premier, (pere & restaurateur des lettres & de toutes sciences) le donna à son fils Henry, lors Dauphin & depuis Roy de France second du nom, pour luy servir de conseil & conducteur en ses affaires. Et quoy que les delicatesses & voluptés qui abondent à la Cour, corrompent le plus souuent la premiere bonne nourriture de la ieunesse: toutesfois retourné qu'il fut du College, abhorrant les passe-temps & plaisirs qui s'y exercent, il employoit le loisir qui luy restoit à ouyr les plus excellens Docteurs en Philosophie, Loix, & Theologie qui se pouuoyent trouuer, lesquels il caressoit & suiuoit volontiers: par lequel moyen il fut fait l'vn des plus excellens Philosophes & Theologiens qui ait esté de long-temps. De maniere que tant qu'il a vécu il a esté estimé tenir (s'il m'est loisible de faire comparaison, quoy qu'elle soit fort dangereuse pour la consequence & inegalitez qu'on pourroit trouver en deux choses raportées par ensemble) en la France le mesme lieu, qu'autrefois tenoient Ciceron à Rome, & Demosthene en la Grece: sur l'eloquence & prudent Conseil desquels, la liberté des leurs s'appuyoit con-

tre les oppresseurs d'icelle. Le mesme aussi qu'a tenu du commencement en l'Eglise Saint Paul, comme estant celuy, qui avoit continuelle sollicitude de toutes les Eglises de France. Ie sçay bien que ceux qui ne souhaitent que malheur à la maison de Lorraine, ne m'accorderont telles qualitez, mais plustost le desfigureront comme le plus sale & deshonneste qui soit entre tous les François; mais s'il falloit mettre cartes sur table, on en verroit beaucoup d'estonnez. En l'an mil cinq cens quarente sept, le vingtroisiesme de son âge, il fit un voyage à Rome, où il fut fait Cardinal par le Pape Paul troisiesme. Or le Roy Henry deuxiesme estant parvenu à la Couronne, ne diminua en rien la bonne volonté qu'il luy portoit desia du vivant de son pere; mais l'augmenta de beaucoup, le constituant le premier de son Conseil privé; asseuré que celuy que Dieu avoit doüé d'une si bonne nature & de tant de perfections, ne pourroit perseverer que de bien en mieux. En laquelle charge il se comporta si sagement & avec telle discretion, que le Roy se reposoit sur luy de toutes les affaires du Royaume. Luy seul

ouvroit les pacquets envoyez d'Asie, d'Espagne, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, de Flandre, d'Escosse & de toutes les parties du monde. Luy seul examinoit les requestes & commissions, luy seul respondoit à tous. D'avantage lors qu'il fallut traiter la paix entre les François & Espagnols au camp d'Amiens, apres la prise faite de Calais & Thionville par François de Lorraine Duc de Guyse son frere, ce docte Cardinal fut commis par le Roy pour ce faire : Et les articles ayant esté longuement debattus, enfin la paix fut accordée entre ces deux Princes, qui auparavant estoient grands ennemis. Qu'est-il besoin que je fasse icy mention de tres-saintes exhortations par luy proferées en l'Eglise de Rheims au sacre du Roy Henry, par lesquelles il se rendit si admirable, que l'on eût dit n'estre plus ce Charles de Lorraine, mais un autre Saint Henry, le lieu duquel il tenoit ? Que diray-je de cette Oraison prononcée en la presence du Roy, en l'assemblée des trois Estats apres le desastre survenu en France par la bataille de Saint Quentin ? Allegueray-je cette Oraison tres-docte & tres-grave, qu'il fit au Colloque de Poissy, les Reformez

crevans de despit? Que diray-je aussi d'une infinité de doctes & saintes Predications qu'il a faites au peuple, tant és Eglises Cathedrales de Paris, Rheims, qu'autres lieux celebres? Que me servira encore de reciter de quelle façon il a esté aimé & chery des Roys François second, Charles neufiesme, & de Henry troisiesme, pour son prudent & advisé Conseil, duquel tant qu'il a vescu ils se sont servis en leurs plus urgentes affaires. Ie diray donc pour le faire court, que son eloquence & exquis sçavoir n'ont esté seulement connus de nostre France, mais de toutes les nations de l'Europe, & principalement de l'Italie, en quatre voyages qu'il a faits à Rome: là où il les déploya tellement, que les Romains s'en estonnerent, & le jugerent l'un des plus diserts & mieux disans qu'ils ayent eu depuis le pere de l'eloquence Ciceron, quoy que nostre France abonde assez en braves & diserts harangueurs: Aussi avoit-il la langue si diserte, les mots bien choisis & d'une si grande eloquence, que son Oraison sembloit un torrent vehement & impetueux: L'elegance de ses sentences, la grace & maintient à les prononcer estoit si grande, qu'on ne se fàchoit de l'oüir,

jamais on ne se lassoit de l'escouter pour la longueur du temps. Que voulez-vous que j'adjouste à ces perfections? La harangue par luy prononcée premierement en Latin, puis en François en la ville de Vvic (lors que comme Evesque de Mets il tint ses Estats, où assisterent plusieurs Comtes d'Allemagne, Barons & autres Nobles, qui relevent de l'Evesque dudit lieu) le soin & vigilance qu'il a eu à regir & policer son Diocese de Rheims suivant le decret du Concile de Trente, en rendent assez ample témoignage. Ie sçay bien que quelques malveillans & ennemis de ce Seigneur & des siens, l'ont taxé par leurs escrits d'une grande avarice & ambition, & que toutes ses actions ne tendoient qu'à s'enrichir & ceux de sa maison. Toutesfois la despence par luy faite pendant les troubles, les bastimens & fondations par luy faites, ont enfin monstré de quel zele estoient poussez ces calomniateurs. Mais afin de ne consommer le temps en tous ses discours, venons au temps auquel se sont plus fait paroistre les perfections & graces, qui estoient en luy. Ce fut lors qu'apres le decés du Roy Henry deuxiesme du nom, les guer-

res civiles estans émeuës, & la confusion des choses parmy la France telle, que le peuple debattoit de la Prestrise avec l'Evesque, le Prince avec le Roy, le Gentilhomme avec le Prince, & le Bourgeois avec le Gentil-homme de tout affaire & devoir. Bref ce fut lors que la France estant telle, qu'elle ne retenoit aucune trace de sa splendeur & dignité premiere, tous les orages, tourbillons, vents, & flots des maux & calamitez de ce temps-là, tomboient principalement sur luy; la haine des ennemis de l'Eglise estant principalement tournée contre luy, comme si en luy seul eut consisté le salut & maintien d'icelle. Et ce dautant que par son subtil esprit il découvroit tous leurs desseins & conseils, & ne faisoient ny ne pensoient presque rien qu'il ne connut. Et pour cette cause ils commencerent à dresser des embuches, espians tous les moyens de l'attraper, asseurez qu'il n'y avoit personne qui donna plus d'empeschement à leurs entreprises que luy; desquelles par la grace de Dieu il a esté preservé. Or apres le recouvrement fait par feu Monsieur de Guise son frere, de la pluspart des villes qui avoient esté surprises par les rebelles, le sieur Cardi-

nal s'en alla au Concile de Trente, où il estoit attendu il y avoit long-temps ; & là en la presence de l'assemblée il rendit raison par une Oraison courte, mais elegante, de sa venuë si tardive. Cependant qu'il traite en cette sainte Congregation universelle des affaires de l'Eglise, François Duc de Guise est tué en trahison devant Orleans ; la mort duquel il sceut plustost par le bruit qui court que par les nouvelles de France. A cette occasion prevoyant les futures pertes & ruyne, tant de l'Eglise que du Royaume de France, il se retira pres la personne du Roy. Ce fut lors qu'il fut en continuel danger de sa vie, exposé à ses ennemis, & neantmoins il s'est prevalu des aguets & pieges contre luy dressez. A son retour donc du Concile il se retira en la ville de Rheims, laquelle il s'est estudié de decorer autant qu'il luy a esté possible. Car outre le soin qu'il a eu de policer son Diocese suivant ledit Concile, & la residence personnelle des Curez par luy ordonnée sur leurs Cures, il s'est efforcé de la decorer, non seulement de fossez, rampars, boulleverts, & autres forteresses & munitions ; mais aussi d'une Université & estude generale de Philosophie, Medecine,

Droits, Loix, & Theologie. Et outre ce, par son conseil & sous l'autorité du Roy, les marais, desquels la ville estoit entourée du costé de la riviere de Veslé, & qui n'aportoient aucun profit aux Bourgeois, ont esté estanchez & reduits en prés & jardins au grand profit du public. Davantage il a dressé en ladite ville au lieu le plus salubre, un Seminaire, c'est à dire un College, pour instruire la jeunesse Ecclesiastique au ministere de l'Evangile & des Sacremens. Il a encore erigé une Vniversité à Pont à Mousson, en laquelle on voit encore d'Allemagne, de France & des villes & villages circonvoisins une infinité d'escoliers. Il estoit bien versé en la Theologie, & en la Philosophie & histoire : tres-eloquent en la langue Latine, en laquelle il a escrit plusieurs Vers sententieux : La Françoise luy estoit fort familiere, & parloit proprement l'Italienne : de sorte qu'on eut dit, qu'il estoit naturel de ces païs estrangers. Aussi les Estrangers le cherissoient comme s'il eut esté leur compatriot, né, nourry & eslevé avec eux : tant il sçavoit se façonner aux mœurs & maniere de vivre des Estrangers. Il a aussi escrit deux livres des gestes du Roy Henry,

lesquels ne pouvant poursuivre pour ses grandes occupations publiques, il donna à Paschal Historiographe, pour les inserer en son Histoire. Ie ne m'amuseray à discourir icy des hazards par luy échappez depuis son retour du Concile, tant à Paris, Meaux, qu'autres lieux, ny en quelle reputation il a esté durant le regne de cinq Rois, qu'il a servis fidellement de premier Conseiller, quoy que ses adversaires taschent, au grand prejudice de la verité, nous faire entendre le contraire, rejettans sur luy la principale faute des troubles, remuëmens & mécontentement, qui pendant le desastré mal-heur de nos guerres Civiles ont troublé ce Royaume : Ie tairay pareillement (pour eviter prolixité) encore les advertissemens qu'il a faits durant sa maladie, tant au Roy qu'à ses neveux, ny la cause d'icelle (qui n'a esté sans soupçon de poison) pour ne sembler trop long & affectionné à publier ses loüanges. Or le Roy estant de retour de Pologne, & arrivé à Lyon, (où ledit Sieur Cardinal s'estoit rendu pour aller au devant de sa Majesté) il delibera de passer en Languedoc, & autres Provinces limitrophes, pour appaiser les troubles

de la guerre Civile. Et à cette fin partit de Lyon & s'en alla en Avignon : Auquel lieu le huictiesme jour du mois de Decembre il fut saisi d'un mal de teste & d'une fievre ; il deceda le Dimanche vingt sixiesme dudit mois de Decembre, sur les quatre heures du matin, l'an mil cinq cens soixante & quatorze, âgé de quarante neuf ans dix mois huit jours & quatre heures ; au grand regret du Roy, de la Reyne sa mere, de tous les Princes, Seigneurs & peuple de France. Son corps fut porté en la ville de Rheims, & inhumé derriere le grand Autel dedans le circuit du cœur de l'Eglise Cathedrale, en un sepulcre de long-temps par luy preparé à cette fin. Sur le Tombeau duquel est escrit le present Epitaphe.

D. O. M.

CAROLVS. S. R. E. PRESB. CARD. DE LOTHARINGIA, ARCHIEPISCOPVS, DVX RHEMENS. PRIMVS PAR. FRANC. S. APOSTOL. SEDIS LEGAT. NAT. DE MORTE ET RESVRRECTIONE COGITANS, VIVENS SIBI. POSVIT. ANNO M. D. LXXVIII. PONTIFICATVS SVI ANNO

XXXV. vixit annos XLIX. menses. X. dies VIII. horas IV. obiit ann. Dom. M. D. LXXIV. VII. Calend. Ianvar. Reqviescat in pace. Amen.

Et à l'entour des bords dudit tombeau ſont gravez ces mots.

Ego credidi, qvia tv es Christvs Filivs Dei vivi, qvi in hvnc mvndvm venisti.

C'eſt à dire : I'ay creu que tu es le Chriſt fils de Dieu vivant, qui eſt venu en ce monde.

PIERRE DANES, EVESque de la Vaurs.

CHAPITRE II.

IE me suis adressé à plusieurs de ceux que j'estimois estre proche à ce digne personnage, pour recouvrer d'eux son portrait, qui m'ont esconduit de ma requeste, s'excusans sur ce qu'eux-mesmes n'estoient pas meublez d'un si precieux & riche joyau. Pour cela je n'ay voulu, puis que je dressois icy la liste des hommes Illustres, de tant m'oublier, que je ne luy assignasse lieu, l'ayant autresfois connu assez facilement, & remarqué en luy plusieurs singularitez, qui le rendoient grandement recommandable. De ma part je puis tesmoigner que c'estoit vn Seigneur, lequel cherissoit les hommes rares, doctes & vertueux, &

qui, au contraire de plusieurs qui ne cherchent que d'estre seuls bien veus par leurs Princes, se réjoüissoit quant il pouuoit employer la faueur & credit qu'il auoit enuers son Prince, pour l'auancement de ceux, lesquels il connoissoit estre de mise. Il est issu d'vne des anciennes & encores plus signalées familles de Paris, qui est celle des Danes, de laquelle, comme d'vne tres-feconde pepiniere ont esté tirés plusieurs officiers du Roy, & qui se sont genereusement employés pour le bien du public. De maniere que ce n'est merueilles, si cét excellent surgeon, nourry & esleué du suc d'vne si heureuse plante a aussi embrassé l'amitié du public, autrement il eut fallu qu'il for-lignast de la trace de ses ancestres. De m'arrester sur le lieu de sa naissance, seroit espuiser l'eau de la mer, dautant que les merueilles du grand gouffre des excellences Parisiennes nous entre-lasseroyent dans vn labyrinthe, duquel à peine pourrions nous nous retirer. Me suffira de faire sortir de Paris ce flambeau de science Guillaume Budé, non point pour balancer la suffisance de l'vn auec l'autre, dautant que la partie seroit par trop inegale, pour la diversité du temps, auquel tous

tous deux ont vescu, qui pourra suppleer ce qu'on voudroit souhaiter en l'vn ou en l'autre. Il vaut mieux les accoupler l'vn à l'autre pour le mesme but, que tous deux ont pris pour auancer la connoissance des lettres Grecques, laquelle par le piteux desastre des Constantinopolitains, fut resuscitée l'an mil quatre cens cinquante trois en Italie par Theodore Gaze, Georges de Trebizonde, le Cardinal Bessarion, Emanüel Chrysolore & autres, sept cens ans apres qu'elle auoit esté bannie de l'Eglise Latine. Peu de temps apres, qui estoit l'an mil cinq cens vingt & trois, Hermotime Spartan & Iean Lascaris commencerent à ramener en France les lettres Grecques: Qui, ayans pour successeurs ces deux Parisiens, furent contraints de leur quitter la partie, & enfin Budé au docte Danes, ainsi qu'a esté fort bien remarqué par Monsieur Genebrard, Docteur en Theologie & Professeur du Roy és lettres Hebraïques, en l'Oraison funebre, qu'il prononça sur le trespas de ce tres-digne Prelat, le Samedy vingt-sepiesme iour d'Auril mil cinq cens soixante & dix-sept. Là il fait une comparaison fort elegante de ces deux perles de doctrine, & entr'autres

points il couche celuy, que Budé estoit fort excellent en la Theorique, mais qu'il ne l'a point mise en pratique. Où nostre Danes en a remply toute l'Europe Latine, ayant par un si long-temps versé en la charge de premier Lecteur és Lettres Grecques, & esclos les plus delicats cerveaux qui soient en la France, pour l'elegance de la langue Grecque. La pluspart desquels sont encore tous pleins de vie, & en si grand nombre, que s'il falloit particulierement oüir le tesmoignage d'vn chacun faudroit y employer l'espace de plusieurs années. En ce, peut-estre, trouuera-t-on avoir manqué le docte Danes, qu'il n'a amassé plus de liures : Ce qui eut esté pour la grande illustration, & esclaircissement des bonnes disciplines. Mais ce bon Seigneur n'estoit de ses griffonneurs, qui ne se donnent peine, si leurs escrits sont bien ou mal faits, moyennans qu'ils brochent & entassent des mots, qui ne s'entre-suiuent, & au lieu d'edifier les Lecteurs & agrandir leur renommée, se rendent ridicules, qui, faut bien, ou ils seroient trop abrutis, qu'ils n'ayent appris ce que disoit Domice Pison, qu'il ne falloit composer des livres, car il y en a trop, mais des tresors. Ce.

n'est pas que je condamne la diligence & loüable affection de ceux, qui departissent au public le talent, qui leur a esté donné par le Seigneur, comme aussi ne faisoit le Sieur Danes, qui encore qu'il n'eut mis sur l'estampe plusieurs livres, ne laissoit pourtant à fureter les secrets des sciences, pour les communiquer à la posterité, mais il auoit devant ses yeux cette digne sentence d'Horace. *Nonumque prematur in annum*, & ne vouloit precipiter les œuvres qu'il avoit en main, mais falloit que par plusieurs & diverses fois il les eut veuës, leües & façonnées, avant que les produire en lumiere. Que si ses parens permettent, je m'asseure qu'on recouvrera d'entre ses livres plusieurs siennes œuvres, qui découvriront à la posterité une erudition abstruse & profonde. Outre les missives & harangues qu'il a composé, il a illustré de scholies Aristote & Tertullien, & a passé sa plume sur plusieurs livres, tant sacrez que profanes. Des Italiens, Allemands, Suisses & Espagnols, il estoit tellement prisé, qu'ils se reputoient à tres-grand bon-heur de pouvoir tenir la resolution, qu'il leur pouvoit donner des doutes & difficultez dont il estoit interrogé,

Mesme au Concile de Trente s'y celebroit un sien Apophtegme. Cependant qu'un Docteur en la Faculté de Theologie à Paris, haranguoit contre les abus des matieres Beneficiales & de la Roüe de Rome, un certain plus estourdy que sage & bien advisé, ne prenoit point trop de plaisir qu'on voulut reformer sa gibeciere, dit à ses voisins par moquerie *Gallus cantat*, où pour lors sans y penser & d'un seul bon naturel nostre Danes luy rendit bien son change : *Vtinam*, dit-il, *Gallicinio Petrus ad resipiscentiam & fletum excitetur*. Dieu veüille qu'à ce chant de François ou de coq l'Evesque ou successeur de Saint Pierre, se réveille à pleurs & resipiscence. Que s'il estoit excellent pour la rareté de son digne sçavoir, encore plus le rendoit admirable l'integrité de sa vie, laquelle si je voulois de point en point éplucher, il faudroit sur chacun chef d'icelle dresser un traité particulier. Ie me contenteray de ramentevoir le devoir qu'il faisoit à secourir & survenir aux necessitez des pauvres. Desquels il estoit tellement soigneux, qu'il employoit la meilleure part du revenu de son Diocese apres eux, & entretenoit certains Escoliers en cette ville. Où quoy que pour

les necessitez de l'Eglise il se fut retiré, si est-ce que les aumosnes se continuoient, ayant tousiours laissé six cens septiers de bled pour les faire, & entretenir ceux qui en avoient la charge. Ce que j'ay bien voulu particulariser, pour en faire une contremire de ceux, qui en l'estat de leur despense ne couchent les pauvres que pour neant, au lieu que les pauvres devroyent tenir le premier article, ainsi qu'a doctement deduit Pierre le Chantre, l'un des premiers Scholastiques, en son livre Chapitre quatre-vingts deuxiesme, puis que le bien de l'Eglise est le Patrimoine de Iesus-Christ, duquel les Prelats sont dispensateurs & non maistres ou Seigneurs, la distribution des deniers & autres choses n'est point aumosne, mais plustost partie deuë, & de laquelle ils se doivent acquiter, s'ils ne veulent estre tenus pour larrons, brigands & sacrileges. Et neantmoins le Chapitre des pauvres demeure en blanc pour la pluspart : ce qui a donné occasion à quelquesuns de dresser de grands rôles & departemens des parties deües aux pauvres, qu'on tient en souffrance, ou plustost qu'on leur retient & dérobe. Quant à moy je ne veux pas entrer icy en invective contre

aucun & semer tels traitez satyriques, toutesfois je ne puis me tenir de dire que je ne me plaigne de l'ingratitude & méconnoissance de plusieurs Cardinaux, Abbez & autres Prelats, qui ont veu, ouy & entendu quelle estoit la misere de plusieurs pauvres, au reste gens vertueux & rares en sçavoir, telle qu'estoient Iodelle, Oronce Fine, Postel, Regius, Belle Forost, & un assez grand nombre d'autres, qui apres leur mort n'avoient pas dequoy se faire enterrer, & si n'ont daigné ouvrir leurs entrailles de misericorde pour leur tendre un seul pauvre denier. D'eau benite de Cour jamais ils n'ont manqué, eussent volontiers pris plaisir de Ragotter & s'aquiter de leur debte pour un tel quel courtisé accueil. Ils devroient se façonner sur ce tres-digne Cardinal George d'Armaignac, qui entretenoit ce grand personnage Pierre Gilles, qui fut envoyé en Grece par le Roy François premier pour recouvrer des livres rares: & estant adverty qu'il avoit esté pris par les Galeres du grand Turc, qui estoient en l'Isle de Gerby, envoya pour le rachepter en la ville d'Alger cinq cens ducats. Et apres sa mort luy fit dresser au Temple de saint Marcel à Ro-

me ce ſuperbe & magnifique tombeau, qui ne ſert point tant pour eterniſer la memoire de ce miracle des ſciences Pierre Gilles, que pour recommander la non aſſez priſée affection de ce vertueux Cardinal. Ie n'oſerois leur mettre en butte noſtre Danes, dautant qu'ils pourroient alleguer que je luy ſuis particulierement affectionné, ayant eſté preſenté par luy à Amboiſe à François pour lors Dauphin & apres Roy de France ſecond du nom, lors que je revenois de mon premier voyage du Levant, & que je luy eu communiqué & donné pluſieurs medalles antiques & rares, (dont il eſtoit fort amoureux) que j'en avois apporté. Si faut-il pour n'eſtre méconnoiſſant que je publie la ſincerité & pieté de ce Prelat, qui fera peut-eſtre rougir de honte nos nouveaux Eveſques & Abbez, qui depuis vingt-cinq ans ont eſté montez ſur les Chaires, leſquels alors qu'ils eſtoient un peu plus bas qu'ils ne ſont, preſchoient & excitoient le peuple à pieté & aumoſnes, mais dés qu'ils ont eſte croſſez & mittrez, ils ont chargé un bandeau devant les yeux ſi eſpais, qu'ils n'ont ſceu appercevoir ce qu'il voyoient auparavant. Il faut bien

qu'ils ayent eu la veuë bien troublée, & que les honneurs changent outre les mœurs les courages & affections. Mais laiſſans ce propos, retournons à noſtre Danes, qui pour la Philoſophie ne ſe laiſſoit devancer à aucun de ſon temps, dont pourront témoigner pluſieurs, qui ont eu ce bon-heur de l'oüir philoſopher en ſa chaire Royale de Cambray, avec autant de frequence & celerité, qu'autre jamais ſe puiſſe promettre. Aux Mathematiques s'il y eſtoit entendu, on ne peut en douter, ſi on ne vouloit rejetter le témoignage qu'une infinité de perſonnes pourroit en donner : & afin que je ne m'égare en un trop long & ennuyeux diſcours, où m'appelleroit l'honneur que je luy portoient, comme à leur Docteur & Precepteur le Cardinal de Tournon, & le Seigneur de Salua, pour toute preuve je ne daignerois employer que l'authorité de Monſieur le Duc de Nevers, qui confeſſe avoir appris une partie d'icelles de ſon Danes. Aux langues il a donné ſi à propos, qu'outre l'Italienne & autres vulgaires il avoit en telle perfection l'Hebraïque Grecque & Latine, qu'on eut dit que de la mammelle de ſa nourriſſe il eut fa-

çon-

çonné le fil de sa langue à ces trois idiomes. Estant accompagné de telles & si bonnes parties, ce n'est pas merueilles s'il a esté retenu au seruice de quatre Roys de France. Ce fut luy, qui eut cét honneur de monter le premier en la chaire Royale, apres l'institution, que fit ce grand restaurateur des lettres François premier, du College des Lecteurs Royaux, en l'année mil cinq cent trente, dautant qu'il fut esleu & esleué en telle dignité auant François Vatable, & Agatius Guidacerius Professeurs Hebreux, Martin Problacion Mathematicien & Iacques Tusan son Collegue & aussi Professeur en Grec. Quelques années il fit intermission de cette profession, pour autant qu'il desiroit voyager, & impetra de substituer Strasel en sa place, & d'accompagner Georges de Salua en Italie, qui s'en alloit à Venise pour Ambassade. Là il n'y eut antiquité, cabinet ou rareté qu'il ne visita, dont apres son retour, au grand profit & honneur de nostre France, il sceut tres-bien en enrichir sa Bibliotheque & esmailler ses graues discours. Ce fut luy, qui au Concile General de Trente, qui estoit ouuert, fit ceste tant prisée harangue, où il

fit bien entendre à toute l'assemblée que les François estoyent doresnauant deniaisés. Ne fut ce pas luy, auec Iean de Salignac Docteur en Theologie, Iean Quintin Docteur és decrets & quelques autres fut delegué Iuge du procés entre Pierre de la Ramée & Anthoine de Gouea Espagnol; Soubs le Roy François deuxiéme du nom) duquel il auoit esté precepteur comme aussi de Monsieur le Duc de Lorraine) il perseuera en Cour, où neantmoins il foudroioit sur les deffaux, qu'il y apperceuoit, & si pour cela ne laissa point d'estre fauorisé & reconnu de l'Euesché de la Vaurs, apres le deceds du Seigneur de Selve. Laquelle toutesfois il ne vouloit accepter, qu'à son corps deffendant, & par l'importunité de ceux, qui pouvoient luy commander. Cela fut cause qu'il quitta la Cour, & fit retraite en son Diocese, où il fit tel devoir, qu'à tort pourroit aucun, quelque chagrin qu'il fut, s'en mécontenter. Toutesfois ne pouvant y resider tousiours, à cause des troubles qui y estoient, fut contraint de tracasser fort long-temps. Pendant ce temps il fut envoyé au Concile de Trente pour la seconde fois: &

enfin estant venu pour les affaires de l'Eglise à Paris, il y mourut l'an de grace mil cinq cens soixante & dix-sept, le vingt-troisiesme jour d'Avril; trois heures apres midy, plein de jours, comme aussi cette race est heureuse, d'avoir personnage de longue vie, qui est une benediction grande du Tout-puissant, laquelle il a déployé mesme sur le frere du sieur deffunt, qui, ayant passé l'an de son âge quatre-vingt cinquiesme, deceda environ cinq ans auparavant ce digne Prelat.



ALEXANDRE PICCOLO-MINI, SENOIS.

ALEXANDRE PICOLOMINI, Senois.

CHAPITRE III.

CEVX qui ont accouſtumé d'apparier tous hommes les uns aux autres, & meſurer les vertus, puiſſances, graces & perfections d'un chacun à meſme aulne, trouveront fort eſtrange, qu'icy je leur repreſente un perſonnage, lequel a compris tout ſeul ce que pluſieurs n'oſeroient de cent pas adviſer pour s'y employer. Ie ſçay bien que la verité du proverbe eſt aſſez éprouvée, qui porte que qui trop embraſſe mal eſtraint. Encore plus confeſſeray-je avec le docte Medecin qu'à cauſe de la longueur de la ſcience & brieveté de l'âge humain, il n'y en a aucune, tant aiſée ſoit-elle, qui ne requiere bien ſon homme entierement. Mais pour cela qu'il faille inferer, que c'eſt folie de s'employer à diverſes ſciences, ce ſeroit dire, que puis que les Pigmées de Philoſtrate ne pouvoient dompter, apprehender &

rompre les furibondes furies du Lyon Nemeien, de l'hydre Lernée, du chef Erymãthien, du taureau inforcable du Cerbere, que le fort Hercules n'a pû en venir à chef. Par ainsi, sans eclipser l'autorité de telles sciences, je soustiens, si l'axiome des Philosophes & doctes personnages est veritable, qu'il n'y a regle tant generale qui ne souffre quelque exception, que nostre Senois a pû se méler de plusieurs & diverses professions, sans faire bréche à l'une plustost qu'à l'autre, dautant que s'il estoit impossible qu'un homme deffit le cerf Erymanthien, & que Hercules seul l'ait terrassé, & aussi plusieurs autres animaux, il n'est pas incroyable que celuy, auquel les Graces divines auront voulu favoriser, ait pû acquerir un grand nõbre de sciences & les communiquer pour la pluspart à sa nation sous son Idiome Tuscan. Il estoit si bien appuyé d'alliances, que s'il eut voulu entendre aux faits martiaux, c'est hors de doute qu'il pouvoit par tels moyens à eternité elever la memoire des Picolominis. Mais ce bon Seigneur considéroit que la principale force ne consistoit pas à rompre & renverser ses ennemis par un cruel & sanglant chamaillis d'armes, mais que selon le Poëte.

Celuy est plus vaillant, qui soy-mesme surmonte
Que le guerrier hardy, qui sur murs puissans monte.

Ioint aussi qu'il estoit éloigné de toute affection sanguinaire, & ne prenoit plaisir à voir ainsi miserablemēt ruisseler le sang de ceux, qui n'estoient differends d'avec luy en autre point, qu'en ce qu'ils suivoient autre partialisée opinion d'avec la sienne. Cela fit qu'il se sequestra de l'obeïssance martiale, & empoigna les Muses avec un tel zele, qu'il s'y rendit un des plus experimentez de son âge. Ie serois fâché de brocarder icy la discipline militaire, entant qu'elle est gouvernée & reglée par les loix & prescriptions raisonnables : mais s'il faut faire rapport de la noblesse martiale avec la lettrée, il n'y a homme qui ne me confesse, que le Soleil des Muses par prerogative speciale doit marcher avant les foudroyans tonnerres des belliqueux efforts, & partant que le Senois Alexādre a choisi la meilleure part, quand il a pû s'amuser à l'estude. Il estoit tellement attentif à cette sacrée vocatiō, que quoy qu'il eut beaucoup d'allechemens qui eussent pû le faire égarer par-

my plusieurs vanitez du monde, jamais n'a voulu quitter ses livres : distribuoit de ses biens aux pauvres indigens & necessiteux, ensuivant en ce la trace, exemple & enseignement du bon Æneas Sylvius. Sur tout deffonçoit les tresors de ses magnificences & liberalitez, quand il entendoit qu'il y avoit des gens rares d'esprit, qui par faute de moyens languissoient de disette : Alors, dis-je, lâchoit-il les bondes de ses largesses si au large, qu'il les relevoit autant qu'il luy estoit possible. Quant ses parens apperceurent qu'il n'avoit point le nez tourné sur l'exercice militaire, ils tâcherent à l'avancer aux bonnes lettres, & pour l'y rendre fondé, ferme & consommé, luy firent suivre les Vniversitez de Pavie, Bologne la grasse, Padoüe & Paris, (la vraye Athenes de toute l'Europe) afin que là il pût se façonner & habiliter en toutes bonnes sciences, humaines & liberales, esquelles on a de coustume d'instruire la jeunesse. Il en fit une telle & si bonne provision, qu'à l'âge de vingt ans se monstrerent soudain les dons & graces, tant de nature que d'esprit, qui reluisoient en luy. De vray c'estoit le personnage, qui par escrit déployoit une divine eloquen-

ce, & avoit une grace à bien parler si admirable, qu'il sembloit plustost charmer les aureilles de ses auditeurs, que leur persuader par artifice de bien-disance ce qu'il avoit deliberé de leur faire entendre. Aux langues il ne devoit à homme de son temps aucune chose, soit pour l'antiquité & proprieté de la langue Hebraïque, soit pour l'elegance & douceur de l'Oraison Latine, laquelle il avoit si bien accommodée, qu'impossible eut esté à Ciceron & autres excellens Orateurs de representer plus naïvement leurs intentions, que faisoit ce docte Alexandre. A la Theologie, Iurisprudence, Medecine, Mathematiques & Philosophie il a donné si vive atteinte, qu'il n'y a eu point, secret, coin ou recherche qu'il n'ait diligemment fureté, ainsi que pourront témoigner ceux qui ont eu ce bon-heur de frequenter & converser avec luy, & jetter la veuë sur ses non moins doctes que rares escrits: sur tout est fort loüée la facilité, de laquelle il usoit, pour rendre aisée & intelligible l'exposition des autheurs qu'il avoit pris en main, pour éclaircir, quelques difficiles qu'ils peussent estre. Qu'on prenne ses Commentaires qu'il a fait sur les meteores & autres livres d'Aristote, en

trouvera qu'avec telle dexterité il a sondé le gué de son auteur, qu'à peine Aristote mesme eut sceu plus familiairement découvrir son opinion, que l'a representé nostre Picolomini. La suffisance duquel fut trouvée telle, qu'à luy fut octroyé la dignité d'Archevesque Siennois ; En laquelle charge il se comporta avec telle vigilance & fidelité, que ses envieux n'õt sceu trouver qu'y remordre : & si pour cela n'interrompoit-il pas le cours de ses estudes, ausquelles il employoit tout le temps de relasche, que luy pouvoient permettre les serieuses occupations de sa dignité Archiepiscopale. Quand aux excés & débordemens, qui ne sont que trop coustumiers pour les trains de ceux, lesquels ont moyen de faire bruire cousteaux en cuisine, ce n'estoit à la suite de ce Prelat qu'il falloit en oüir parler : D'autant que s'il estoit sobre & bien morigeré, aussi dressoit-il tellement l'estat de sa maison, que plustost la démarche n'estoit faite, que l'insolent ne fut redressé. Apres avoir passé cette vie mortelle par les moyens que je viens d'exprimer, il la quitta pour aspirer au siecle preparé aux biẽ-heureux, le 12 Mars 1578. Sur son Tombeau est gravé cét Epitaphe.

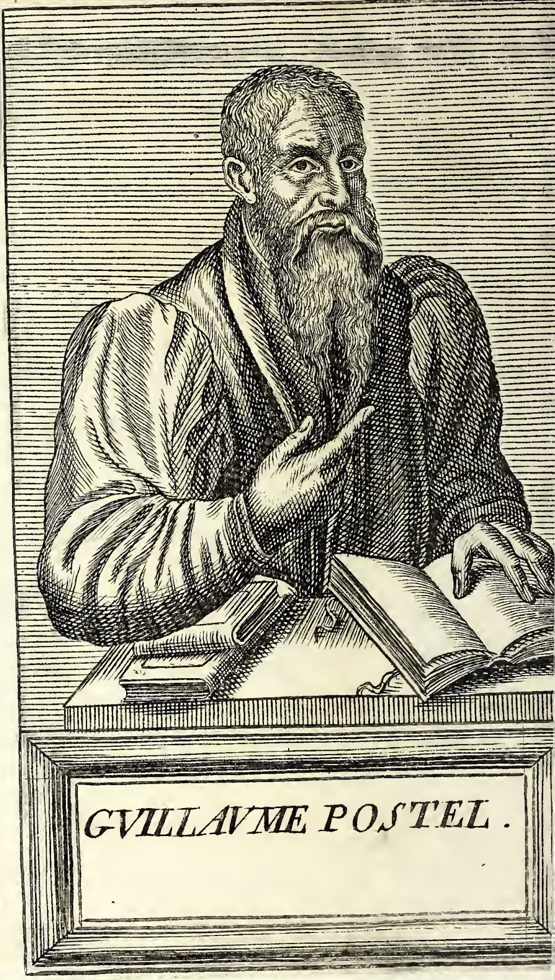
D. O. M.

ALEXANDRO PICOLOMINEO, PATR. ARCHIEPIS. SENARVM DESIGNATO, CVI COMITAS CVM GRAVITATE ET MORVM SANCTITATE CONIVNCTA, ET AMOREM, ET VENERATIONEM OMNIVM CONCILIAVERAT: INCREDIBILIS AVTEM IN OMNI LAVDATARVM ARTIVM GENERE DOCTRINÆ COPIA, VT IN EIS TRADENDIS PERSPICVITAS NVNQVAM MORITVRIS AB EO CONSIGNATA MONVMENTIS, SVMMAM TOTO TERRARVM ORBE NOMINIS CELEBRITATEM COMPARARAT. I. BAPTISTA HVIVS TEMPLIS ÆDITVVS, ET DEIPHOEBVS ARCHIPRESBITER FRATRESQVE. ALII POSVERVNT. VIXIT AN. LXXX. OBIIT ANNO M. D. LXXVIII. QVARTO ID. MART.

A son honneur ont esté composez ces Vers.

Sermoni affixas artes hærere putabant
Insita quo externis sunt potiora bonis.
Quippe datas sophiæ paucis inviderat artes,
Quas facile innumeris noster habere dedit.

Cedit Alexandri cui magnificentia Regis,
Insita quo externis sunt potiora bonis.
Quippe datas sophiæ paucis inviderat artes,
Quas facile innumeris noster habere dedit.



GVILLAVME POSTEL.

GVILLAVME POSTEL.

CHAPITRE IV.

GVILLAVME Postel, issu de pauvres parens, & natif d'un petit village de Barenton en la basse Normandie, non gueres loin d'Avranches, fut dés sa tendre enfance enflammé d'un tél desir de sçavoir, qu'apres le deceds de ses pere & mere, morts de la peste, ayant à peine atteint l'âge de huit ans, & estant en la garde de ses tuteurs, il eut beaucoup de fois la patience, pour n'estre distrait dé ses estudes, d'endurer par plusieurs jours l'extreme faim, depuis le matin jusques au Soleil couchant. Toutesfois, tant pour le peu de moyens, que le fort peu qui luy restoit de patrimoine, ayant esté degasté apres la peste, à peine pût-il deux ans entiers joüir de la liberté de ses estudes. Car ou l'iniquité des temps, ou la grande charté de vivre luy fut tousiours si contraire, qu'avecque toute difficulté peut-il persister l'espace de trois mois, que

quelque grosse calamité ne luy survint. Ce neantmoins à treize ans, se pouvant desia assez heureusement acquiter de la charge de maistre d'escole, & ayant amassé quelque argent au village de Sahi au delà de Pontoise, il s'en vint à Paris pour estudier, là où incontinent se rencontrant avec des Mattois, pour sa simplicité, peu d'experience, & n'avoir esté assez éveillé, il fut de nuit dormant dépoüillé de son argent & de ses vestemens jusqu'à la chemise, d'où reduit à une extreme disette & nudité pour les grandes froidures & mes-aises qu'il endura, il tomba en une forte dicenterie, que les Italiens appellent *Caquesangue*, & que par execration & maudisson ils souhaitent à leurs ennemis, de laquelle tenu dix-huit mois tous entiers, bien qu'en huit jours la grosse effusion de sang qu'il jetta fut bastante d'abbattre & faire mourir le plus fort & vigoureux Cheval du monde, il fut tellement attenué, qu'on esperoit plustost de luy la mort que la vie. Et de fait ses forces corporelles furent tellement affoiblies & raualées, que iamais du depuis en six moys, qui furent la reuolution des deux ans, il ne peut se ragouster ny auoir appetit à viande ou breu-

uage quelconque, mais quoy qui luy fut presenté, ou que de luy mesmes il demandast, luy venoit sans aucun appetit à contrecœur. Toutesfois reprenant peu à peu ses forces, & se leuant comme il pût, il se trouua contraint pour la cherté des vivres & grande necessité de toutes chose d'aller glaner en Beausse. En quoy il usa d'une telle diligence, que du gain qu'il en retira il eut assez dequoy se revestir & se defrayer jusqu'à Paris. Alors reprenant ses estudes, desquelles il n'avoit jamais jetté bons fondemens, il commença, alleché du bruit des lettres estrangeres, s'enflammer en l'estude de la langue Hebraïque & Greque, là où une chose estrange luy arriva. Car ayant entendu d'un sien compagnon que les Iuifs estoient encore en estre, & qu'ils gardoient comme par depost, & avoient en usage les lettres Hebraïques, il ne cessa de chercher, jusques à ce qu'à grande peine il eut recouvré un Alphabet, que de luy-mesme étudiant il fueilleta, refueilleta, & transcrivit tant de fois, que dés l'heure mesme qu'il eut ouy faire mention de la lettre *Iod* (car il prit occasion sur ce que celuy qui lisoit avoit dit, qu'il y avoit une lettre Hebraïque nommée *Iod*, qui se pro-

nonçoit ainsi) devant qu'il bût ou mangeast sans l'aide d'aucun maistre, il eut appris à lire d'un si heureux commencement, qu'ayant par apres trouué une Grammaire & une version Latine des Pseaumes, il apprit de luy-mesme tout l'artifice & parfaite connoissance de cette langue. De mesme façon il obtint petit à petit presque par son propre travail la connoissance de la langue Grecque, parce que pendant qu'il déroboit du service de ses maistres, ce peu de temps interrompu qu'il employoit à ses estudes, il ne pouvoit avoir loisir d'aller ouïr les lectures & Regens qui estoient lors en assez petit nombre, & encore pour la pluspart ignorans. Davantage il luy falloit beaucoup travailler, pour tous les jours devant quatre heures interpreter de Grec en Latin à Iean Gelidius doctissime Espagnol (sous lequel Postel fut passé maistre aux Arts) la leçon des Commentaires Grecs de Themistius sur Aristote, que de là par apres ledit Gelidius alloit lire publiquement en l'escole. Ainsi par continus travaux en peu de temps il acquit telle reputation, qu'un Gentil-homme Portugais, qui manioit les affaires du Roy de Portugal, promettoit & s'obligeoit

geoit au nom du Roy luy faire donner des gages par an pour faire deux leçons pour jour quatre cens escus, pourveu que delaissant son cours il s'en voulut aller en Portugal. Mais bien que Postel au College de Sainte Barbe, par la conversation & privauté qu'il avoit chez le Gentilhomme Portugais, eut appris l'Espagnol en peu de mois, si est-ce que preferant ses estudes au gain, il aima mieux poursuivre son cours, que le precipiter, ny que d'enseigner ce qu'il n'avoit encore bien appris. Ayant doncques fait ainsi son cours en bien pauvre equipage & grande necessité, advint qu'ayant fait amitié avec tres-docte & homme de bien Iean Rocourt, Bailly d'Amiens, il s'en alla avec luy en ladite Ville, chez lequel demeuré qu'il eut quelque temps, voicy qu'on prepare à Roüen une entrée pour recevoir avec magnificence la Reyne Leonor, ce que Postel desirant voir, bien vestu & la bourse assez bien garnie, s'y en va, là où rencontrant Iean Raquier, Abbé d'Arras, est retenu pour estre precepteur de son neveu en l'Vniversité de Paris. Ce fut alors premierement que quelque lumiere de liberté heureuse à luy se presenta. Car outre que le Reverend

pere Abbé commença à l'entretenir fort honnestement, il eut pû plusieurs fois estre pourveu de fort bons benefices, s'il y eust voulu entendre. Et de fait ledit Abbé luy en donnant un de cinq cens livres, il le refusa, parce qu'il ne vouloit point, disoit-il, prendre la charge d'autruy en danger de se damner, ayant assez affaire à gouverner soy-mesme. Environ ce temps le peril eminent, auquel se trouva la Provence & toute cette partie de la Gaule, qui emprunte son nom de la ville de Narbonne, pour la descente de l'Empereur Charles-Quint, qui revenoit de l'expedition de Thunes, qu'il avoit entreprise pour rompre & deffaire plus à son aise le Corsaire Barherousse, qui l'avoit empesché d'envahir ce Royaume ? afin doncques de l'en empescher le Sieur de la Forest fut depesché vers le grand Seigneur. Et pour compagnie ne sceut choisir homme plus capable, & qui d'avantage luy aggreast que Postel, lequel il cherissoit & honoroit grandement. De fait y fut-il encore une autrefois, & y avoit charge fort honorable, lors que le Roy François premier depescha un Ambassadeur vers Solyman Roy des Turcs. Il estoit besoin d'envoyer homme, qui fut

autant versé en la langue Grecque qu'estoit le sieur de la Forest Ambassadeur en chef, qui eut procuration du Roy de retirer la succession de Crusilion de Tours Citoyen alors le plus riche de toute l'Inde, lequel estoit decedé en Asie revenant de Narsingue, laquelle succession vallant trois cens mil escus, avoit esté par le deffunt laissée en depost entre les mains d'Ibrahim Bassa. Apres le sieur de la Forest cette charge & commission fut donnée à Postel avec lettres du Roy; mais elle ne se peut executer, parce que le meurtre perpetré en la personne du Bassa entrevint, & ce par le commandement du Sultan, qui le fit estrangler ayant sejourné quelque dix-huit mois à Constantinople, si tost qu'il se vit avoir appris la langue vulgaire des Grecs & bonne partie de l'Arabique, il achepta, & le premier apporta en la Chrestienté, tous les meilleurs auteurs en chacune profession qu'il pût rencontrer, escrits en Arabesque & Syrien; puis deux ans s'estans passez au voyage qu'il fit en Affrique, en rasant divers rivages de nostre mer, il revint en France, où il fut recueilly & caressé de toutes les faveurs, tant de la Cour, que du Roy François & de ses deux enfans,

Abdenago & Henry (car François avoit esté auparavant empoisonné dans Lyon) de sorte que bien que Pierre Chastelain, qui empeschoit que les hommes de sçavoir ne s'aprochassent prés du Roy, luy fut contraire, si est-ce que s'il eut voulu suivre la Cour, ou prendre des Benefices, il n'y eut eu homme, pour le regard des lettrez, mieux venu que luy & en plus grande estime, prés le Roy François. Mais il se contenta de recevoir tous les ans deux cens escus de gages pour la leçon Royale. Ainsi il passa plusieurs ans favory d'un chacun, recevant tous les ans gages honorables de Madame Marguerite, sœur du Roy, jusqu'à ce que sollicité par le Chancelier Poyet, à qui elle estoit mal affectionnée, de venir en Cour plus souvent & prendre des Benefices, il se laissa persuader par ledit Chancelier, qui procura avant toutes choses que Postel fut pourveu d'une quatriesme partie de l'Evesché d'Angers, qui consistoit en un Doyenné contenant trente deux paroisses, afin que si les gages du Roy luy défailloient, il eut tousiours cela de recompense. Car à cét effet, au desceu de Postel, Poyoit brassoit cette menée, comme celuy, qui ne pouvant au parangon de

doctrine faire teste à Castellan devant le Roy, peut ainsi que son Achille luy opposer Postel, lequel seul suivant l'opinion, comme de vray on tenoit, luy pouvoir estre affronté. D'où il arriva qu'à l'occasion de Poyet, Postel encourut la haine & grande inimitié de la Reyne de Navarre, du Docteur Despence, de Castellan & plusieurs autres, qui tenoient leur party, de façon qu'il n'estoit plus à se repentir d'avoir changé de deliberation. Mais qui eut-il fait? Tout le desastre tomba sur Poyet. Ce neantmoins Postel fondant encore quelque appuy és vieilles faveurs & connoissances qu'il avoit en Cour, osa bien d'Angers partir pour aller jusques aux monts Pyrenées en Ambassade trouver le Roy & la Reyne de Navarre àMontmarsan, pour remettrePoyet en grace s'il eut peu. Mais n'estant assez rusé aux traverses de la Cour, il apperceut bien-tost, que luy qui estoit venu pour parler & maintenir Poyet, avoit luy-mesme fort grand besoin d'intercesseur. Car il esprouva toutes choses contraire en cette legation, de sorte qu'outre ses chevaux qu'il perdit, son train rompu & dissipé & plusieurs autres incommoditez qui luy survinrent, il fut là au dernier point

d'estre en hazard de sa propre liberté. Ainsi sur le tard sont sages les Troyens. Mais comme luy-mesme témoigne en quelque part de ses œuvres, le reculement qui luy survint à cause du desastre du Chancelier Poyet, luy a plus servy, que l'avancement qu'il avoit eu en biens & benefices, parce que cela la reveillé à elever sa reputation par ses escrits, laquelle ses ennemis avoient estouffée, ensevelie & difformée, au grand regret de tous ceux, qui amateurs de vertu, ne pouvoient moins que regretter la misere de ce personnage, qui avoit fait de si beaux desseins, l'accomplissement desquels eut apporté un souverain bien à la Chrestienté. Quand aux livres que Postel apporta du Levant, les uns demeurerent en gage au Duc de Bavieres pour le prix & somme de deux cens escus, les autres furent laissez en garde chez le magnifique Antoine Tiepoli à Venise : & le nouveau Testament Syrien qu'il en apporta entre les autres, occasionna l'Empereur Ferdinand de faire tailler characteres, de l'imprimer & envoyer quantité des exemplaires jusques en la Syrie. Or avoit-il amassé soigneusement tous ces livres estrangers, pour par le moyen & l'aide d'iceux met-

tre à fin son entreprise touchant la concorde de tout le monde, & pour descouvrir les erreurs de l'Alcoran, & enfin retirer plus que la douziesme partie du monde, eu égard à ce qui estoit tant seulement connu en l'Asie, Affrique & Europe. Icy j'eusse inseré le Catalogue de ses livres, n'eut esté qu'il eut trop grossi ce discours ; & aussi que plusieurs ne prendroient plaisir à entendre, qu'icy je fais parade d'aucuns siens livres, qui ont esté censurez pour plusieurs choses, assez mal à propos digerées, tant de sa mere Ieanne, que quelqu'autres curiositez, qui sans le soupçon de bourderie ne sont d'aucune edification. Pour cela ne vodrois-je permettre ou conseiller que du tout on mit sous les pieds ses autres œuvres, qui peuvent servir de beaucoup, pour éclaircir les secrets ouverts & manifestèz par Postel. Lequel, apres avoir passé cette vie de la façon qu'avez entendu, alla de vie à trépas en l'Abaye de S. Martin des Châps (où par Arrest de la Cour de Parlement de Paris il avoit esté relegué (le sixiéme de Septembre, à 9 heures apres midy, en l'année mil cinq cens quatre vingts un, âgé de soixante seize ans trois mois neuf jours ; & fut enterré le lendemain

qui estoit Ieudy à S. Martin des champs. I'oseray bien asseurer, qu'aux peregrinations & voyages que j'ay fait, tant à Constantinople qu'ailleurs, je l'ay tousiours trouvé affectionné au public, & porteray témoignage que je l'ay connu pour un tres-homme de bien & reputé pour un des plus doctes de nostre âge. Ce qui a esté fort bien reconnu par un personnage devotionné à la bonne memoire de cét excellent Postel, qui luy a cõsacré ce Sonnet.

Toy quiconque verras cette morte peinture,
Asseure toy de voir un chef, qui a compris
L'un des plus genereux & sublimes esprits,
Que Dieu de nostre tẽps ait mis en la nature.
Tout ce que le Ciel prend dedans sa couverture
Fut contenu dedans un si petit pourpris :
Tous lieux de terre & mer dessus un globle escrits.
Furent escrits en luy d'une vive escriture.
Il vid d'œil ou d'esprit tout le rond Univers :
Il sceut des nations les langages divers,
Il meditoit en luy la concorde du Monde :
Il fut pauvre & hay, mais non des gens de bien,
Il avoit tout en luy, & ne possédoit rien,
Or il ioüit du bien, qui en tous lieux abõde.

RENÉ



RENÉ CARDINAL DE BI-
RAQ; Chãcelier de France.

RENE' CARDINAL DE BIRAGVE Chancelier de France.

CHAPITRE V.

IE ne puis assez m'estonner de quelques Italiens, qui se sont meslé de descrire les vies des hõmes Illustres, qu'ils n'ayent donné un trait à la loüange de ceux de la maison de Birague. A quoy imputer la faute j'en suis bien empesché, il faut, ou qu'une méconnoissance les ait fait heurter à une telle & si lourde incongruité, ou que leur pinseau ait esté si grossier, qu'il n'ait pû donner dans les riches & excellens lineamens, que portoient en face ceux de l'estoc de Birague. Le principal grief, dont je me plains, est dressé à l'encontre de Paul Ioüe : lequel ; pour avoir teu la memoire de ceux de cette famille, s'est monstré un peu trop partisan, adversaire à la Couronne Françoise, à laquelle il sembloit envier ceux, qui luy ont esté grandement affectionnez, ainsi que le present discours pourra le manifester.

Pour seller la troupe de nos Chrestiens, n'eut pas esté (à mon advis) possible de trouver Seigneur, la dignité duquel répondit mieux que celle de nostre Chancelier de France. Il n'y a personne, quelque peu versé qu'elle soit aux Histoires de Lombardie, ou qui ait hanté le Païs, qui ne tienne pour chose certaine, que la famille des Biragues est une noble & ancienne maison, qui a cy-devant tenu de grands biens, & ce sont les hommes de ce tige fait paroistre gens de lettre & de fait gens de conseil & de guerre. Ce qui se connoist aisément par les anciennes Histoires; & mesme du temps d'Othon, Archevesque & premier Vicomte de Milan, la ville estant travaillée de seditions survenuës entre les nobles & le peuple, un nommé Martin Turrian, qui estoit chef & Prince de l'Estat populaire, voyant que l'Archevesque Othon, sous la faveur du Pape Vrbain quatriesme, le pressoit tellement qu'il ne sçavoit où se sauver, pour se remettre avec la Noblesse qui luy estoit contraire, ne trouva rien plus expedient, que de prendre alliance par mariage en l'une des plus nobles familles du païs, à sçavoir en la maison des Biragues; & depuis demanda pour Turrian son cousin,

une femme de la maiſon de Caſtillon, pour eſtre ces deux familles des plus anciennes & plus puiſſãtes entre les nobles, & leſquelles nous trouvons eſtre venuës autresfois d'Allemagne aux anciennes guerres d'Italie, lors que l'Empire Romain à commencé à eſtre combattu par les Allemands & Hongres, & par ce moyẽ à decliner, auquel temps toutes ſortes de nations Germaniques & Septentrionales firent pluſieurs & diverſes deſcentes en Italie & en divers temps; & de fait on trouve encore en Allemagne parmy les grandes maiſons, & le nom & les armes de Birague. Cette nobleſſe, quoy qu'elle ſoit fort ancienne, a neantmoins touſiours depuis continué en cette maiſon, laquelle entre les autres d'Italie a eſté fort affectionnée à la Couronne de France, ainſi que par effet nous l'avons pû connoiſtre par la fidelité, en laquelle elle s'eſt employé, pour aider aux Rois de France à ſe maintenir au Duché de Milan, qui leur eſtoit acquis par le mariage de Louys d'Orleans avec Valentine, fille unique & heritiere de Iean Galeas Vicomte, premier Duc de Milan. Cette famille recõnoiſſant le Roy Louys XII. pour vray ſucceſſeur du Duché de Milan l'accompagnerent,

suivirent & assisterent en armes de leurs personnes & moyens, au voyage qu'il fit à Gennes, pour appaiser le different & sedition qui estoit lors en l'estat de Genes entre les Nobles & le peuple; qui fut la mesme année que nâquit le Seigneur, auquel est destiné cét Eloge, à sçavoir l'an mil cinq cens & sept, regnant lors à Milan le Roy Louys douziesme. Et eut le nom de René, en memoire de son ayeul, filleul de René, Roy de Sicile, qui monstre assez, qu'il estoit né vray François, qui a tousiours voulu perseverer en une si sainte affection & tenir le party des François, quoy que le Roy ait laissé Milan, & que les Citoyens ayent changé leur serment. En ce certainement est à admirer la loyauté des sieurs de Birague, qu'ils n'ont pû estre ébranlez de l'affection, avec laquelle ils ont embrassé le party de France, quelque changement & revolte qu'ait apporté le desastre de la guerre à nos Rois & à la maison de France, ou pour quelqu'autre malheur dont ils ayent esté menacez. On sçait que cette famille pour s'estre voulu tenir au flanc François a enduré & souffert volontiers toute proscription, bannissement & abandonnement de leurs biens & patrie. Il

ſt vray qu'ils ont eſté honorez de plu-ſieurs charges militaires. Cy-deſſus vous avez veu de quelles dignitez a eſté recon-nu le ſieur Louys, ſon frere le ſieur Hie-rôme, comme il ne degeneroit aucune-ment des vertus de ſes predeceſſeurs, auſſi continua-t-il en cette digne & loüable devotion, qu'ils ont eu au ſervice de cette Couronne. D'en haut auſſi receut-il la grace d'eſtre fecond en lignée, tellement qu'il eut dix-huit enfans, dont il y en avoit quatorze maſles, (l'aiſné deſquels eſt Ceſar de Birague Commandeur de la Com-manderie de Raconis en Piedmont, qui leur a ſervis à tous de pere : Seigneur, qui comme il a beaucoup merité par ſes di-gnes vertus, n'a pû ſouffrir que mon Hi-ſtoire tira plus outre, qu'il n'y eut un mo-nument dreſſé des geſtes & faits glorieux de ceux qui luy touchoient. Pour ce m'a ſecouru tant des portraits que des memoi-res des vies & de ce Cardinal & du ſieur Louys ſon oncle. Ce ſieur Commandeur de Birague, avoit un frere, qui eſtoit le ſecond, Gentil-homme de la Chambre du Roy, Colonel General de l'Infanterie Italienne, & Lieutenant pour ſa Majeſté au Marquiſat de Saluce en l'abſence du Gouverneur General dudit païs. Il vé-

quit quarante trois ans, & mourut l'an mil cinq cens soixante & dix-huit. Depuis son deceds ledit sieur Commandeur succeda en toutes ses dignitez. Ledit sieur Commandeur eut charge de gens de pied dés l'âge de quatorze à quinze ans, lors des premiers troubles en Piedmont, où en toutes les occasions qui se sont presentées, il s'est acquité de son devoir pour le service du Roy avec toute fidelité. Que diray-je du Chevalier François de Birague, frere de nostre Chancelier ? il eut charge en Piedmont de deux cens Chevaux legers, & fut Colonel de gens de pied, lesquels deux cens Chevaux feu Monsieur de Brissac eut par sa mort. Voila le tige paternel de ce Chancelier, auquel si on remarque beaucoup de vertus, valeur & exploit d'armes, on n'en trouve pas moins du costé maternel; car Galeas de Birague, pere de nostre Cardinal, espousa la fille de Theodore Trivulse, qui est une famille non seulement noble & ancienne, mais qui a tousiours suivy les armes de France, & s'y est tousiours employé valeureusement ; de sorte que ce Theodore fut pris en combattant lors que Milan fut repris par les Espagnols (Monsieur de l'Autrec estant Lieutenant Gene-

ral en Italie) ce Theodore estoit cousin germain de Iean Iacques Trivulse, Mareschal de France, Lieutenant General pour le Roy en Italie contre les Venitiens & la ligue d'Italie, du temps du Pape Iules second. De deux si excellentes souches est issu le sieur René de Birague, lequel nâquit l'an 1507, le 2 de Fevrier, regnant comme j'ay dit, lors à Milan le Roy Loüis douziesme. Le sieur Galeas voyant qu'il y avoit en la maison des Birague plusieurs gens de guerre, & que son fils aisné François se plaisoit sur tout aux exercices militaires, prit desir de faire estudier son fils René : de fait apres l'avoir tenu quelque temps aux escoles en Italie, il l'envoya à Avignon, où il fit un merveilleux profit, comme il avoit l'esprit gentil & gaillard. Depuis à la mort de son pere, estans les choses deplorées en Italie pour les François, à cause de la prise du Roy François premier, & la paix arrestée par le traité de Cambray, il retourna en Italie pour adviser à ses affaires, lors regnant à Milan Louys Sforce, dit le More, qui disoit, qu'il trouvoit fort estrange, que le sieur René prit la hardiesse de tant sejourner à Milan, veu qu'il sçavoit bien qu'on ne pouvoit l'y

endurer & souffrir, tant s'en falloit qu'on pût l'y voir de bon œil, luy qui estoit tellement affectionné aux affaires de France. Estant là en âge parfait, voyant les preparatifs qui se faisoient entre l'Empereur Charles-Quint & le Roy François premier, comme il estoit Seigneur d'un grand jugement, il previt qu'une partie de l'orage tomberoit sur le Duché de Milan, qui appartenoit au Roy, & lequel estoit fort vray-semblable, qu'il vouloit repeter, apres avoir reconnu ses affaires & l'estat du païs, se retira en France & fit plusieurs voyages en Piedmont, durant l'entreprise que fit le Roy sur les païs de Savoye & de Piedmont contre le Duc Philibert, tellement que le Roy François l'employoit volontiers. Dont il rendoit si bonne raison, que pour le commancement sa Majesté luy donna, sans demander, & lors qu'il estoit encore botté, un estat de Conseiller en la Cour de Parlement,) qui pour lors estoyent en tres-grand honneur, dignes de la munificence d'vn Prince, pour reconnoistre les seruices & suffisance des siens, qui se seroyent employés pour le bien de l'Estat) commanda à Monsieur le Chancelier Poyet de le depescher, sans qu'il eut occa-

ſion de ſeiourner, & de fait fut reçeu & expedié en deux iours Conſeiller en la Cour & inſtallé par Monſieur le Preſident de Saint André, Preſident en icelle Cour. Le lendemain le Roy le renuoya en Piedmont. Quelque temps apres le Roy ne ſe contenta de l'honorer de cét Eſtat, mais, croiſſans les merites, luy voulut croiſtre l'honneur, & luy donna vn Eſtat de Maiſtre des Requeſtes de ſon Hoſtel: lequel ſa Maieſté, parce qu'elle auoit affaire de luy en Piedmont, voulut qu'il exerça là pres ſes Lieutenans Generaux, qui eſtoient les Sieurs Admiral d'Annebaut, de Humieres & de Langey, leſquels ordinairement l'enuoioient vers le Roy aux affaires d'importance, ſe fians beaucoup de ſon Conſeil, prudence & conduite. Le Roy François, ayant conquis le pays de Sauoye & bonne partie du Piedmont, penſant qu'il n'y auoit meilleur moyen de l'aſſeurer que d'y eſtablir bonne juſtice, y envoya hommes ſages & experimentez, le ſieur de Chemans, qui fut premier Preſident à Thurin, lequel depuis eſtant rapellé pour venir tenir & gouverner les ſeaux de France, par un bon augure remit entre les mains du ſieur René le ſeau qu'il tenoit en Piedmont:

Sous lequel, encore que le païs fut petit, s'expedioient toutes graces & pardons des maux commis delà les Monts & autres expeditions necessaires, sans recourir en France, sinon pour les Offices. Depuis son depart le sieur de Birague fut étably en son lieu, & ordonné par le Roy en l'estat & charge de premier President du Parlement de Thurin, qui estoit fait & erigé à l'instar de celuy de Paris : Esquels Estats & dignitez il s'est dignement & vertueusement comporté, assistant toûjours les Lieutenans, qui estoient pour le Roy de là les Monts, à sçavoir le Prince de Mel..., & les Mareschaux de Brissac & de Bourdillon, lesquels le connoissans homme de grande prudence, & avoir intelligence au païs, l'ont non seulement appellé ordinairement au Conseil d'Estat, & pour les prises & batteries des villes, mais conduit au Camp, luy ayant donné charge de sur-intendant & Commissaire General des vivres, à quoy il a sceu donner si bon ordre, qu'encore que le païs fût petit, remply de gens estrangers, (ainsi qu'il est aisé à conjecturer pour les entreprises, qui pour lors se faisoient en ces païs-là, & comme elles sont amplement remarquées par nos Histo-

riens) & auec telle multitude , que pour vne année, l'Estat en estant dressé fidelement, on en a trouué iusques à vingt cinq mille, la disette n'à toutesfois iamais pressé ceux qui ont esté en la compagnie, & souuent y à esté le bled & durant la guerre à aussi bon marché qu'en France. Il a esté dit de Iules Cæsar, qu'encores qu'il ait esté bon Capitaine & addonné à la guerre, il n'a laissé d'estre bon Orateur, quant il l'a voulu entreprendre : aussi le Sieur Cardinal n'a point pour sa dignité de President quicté le courage guerrier d'vn Capitaine, mais estoit armé & des lettres & des armes, si bien que par son moyen la iustice conmandoit aux armes & luy mesmes mettoit la main aux armes, pour faire obeir à la Iustice & maintenir l'authorité de son Roy. Perfections, qui quoy que rares, sont tres-necessaires à vn qui veut commander. Quand Thurin pensa estre surpris par Cesar de Naples auec le stratageme des charrettes de foin, ce Sieur de Biragne, qui estoit au Palais lors de l'esmotion courut à la porte les armes au poing, & fut de ceux qui repousserent les ennemis. Il se trouva à la bataille de Cerisoles, où il combattit vail-

lamment, & n'abandonna jamais Monsieur d'Anguien quelque desordre qu'il y eut au commencement de la bataille. Le Roy ayant concedé à ses sujets le premier Edict de pacification en l'an mil cinq cens soixante deux, le Concile de Trente tenant encore, il y envoya ce sieur de Biragne pour rendre raison aux Peres là assemblez de l'occasion qui l'avoit meu à accorder cét Edit, qui n'estoit autre que pour obvier à la ruine & combustion, qui alloit reduire ce Royaume en un piteux & desolé état, si par une paix il n'eut remis & consolidé les affections de ses sujets, qui des-unies eussent à la longue pû se démembrer du corps. En cét Ambassade ce Seigneur alloit fort bien accompagné, & rendit tant en public qu'en particulier les Peres du Concile contans de l'intention du Roy, sur laquelle auparavant plusieurs forgeoient divers discours. De là il tira droit en Allemagne, & fut visiter l'Empereur Ferdinand frere de feu Charles-Quint, qui estoit lors en la ville d'Hisprug, & Maximilien son fils Roy des Romains, qui residoit lors à Vienne en Austriche, pour avec eux continuer le propos, qui avoit esté commencé du mariage de la Reyne Elisabeth, qui depuis suc-

ceda au grand contentement du Roy Charles. Quelque peu de temps apres il s'en alla en sa maison de Thurin, pour y donner quelque ordre, parce qu'il determinoit de se retirer tout à fait en France. A son retour le Roy pour l'importance de la ville de Lyon l'y envoya pour Gouverneur, & y maintenir la force & la Iustice, où il fit connoistre combien il estoit gratieux, discret & prudent à découvrir les entreprises qui se faisoient sur la ville, où il pourveut si bien, que la ville fut conservée en l'obeïssance du Roy, & de ceux de la Religion aucun ne fut tué, pillé ny excedé. Quelque temps apres le Roy voyant les grandes affaires qui survenoient par le moyen des troubles, & comme le Royaume estoit tout en armes, les villes bandées les unes contre les autres, sans sçavoir ce qu'on poursuivoit, le rapella de Lyon, pour s'en servir à son conseil & prendre son advis. Quant on eut resolu que Monsieur iroit en Guyenne, le Roy Charles voulut que le sieur René de Birague fit le voyage, tout vieil qu'il estoit, âgé de soixante trois ans. Ce qu'il fit & accompagna sa Majesté au camp, où il fit parfaitement bien son devoir ; & que ses envieux ne sçau-

roient luy dérober cét honneur, qu'alors que le camp du Roy passa la riviere de Charante, pour aller combattre l'Admiral à Bassac prés Chasteau-neuf, ce n'ait esté par l'exhortation, diligence & conduite de ce Seigneur, lequel fut auteur du pont de bois fait & construit sur la riviere, & qui comme plusieurs pourront encore le témoigner, assista à la bataille, où il se porta valeureusement. Depuis le sieur Chancelier de l'Hospital voulant se retirer en sa maison, le Roy Charles estant à Villiers Coterets, envoya querir le sieur de Birague, & luy donna la garde des seaux de France, & apres la mort d'iceluy sieur Chancelier de l'Hospital, l'honora de l'Estat de Chancelier : Auquel il s'est si vertueusement & dignement comporté, que pour cette grande charge & occupation ordinaire il n'a jamais rien delaissé de ce qui estoit des affaires d'Estat, mais a tousiours esté bandé au bien du service du Roy & repos de ce Royaume. Se voyant chargé d'âge & de travail, & veuf, il delibera de choisir l'Estat Ecclesiastique : Suivant laquelle intention le Roy le nomme à nostre Saint Pere en titre d'Evesché, le fait pourvoir de benefices : depuis sa Sainteté ayant eu

assez de témoignage de ses vertueuses actions, zele & affection envers l'Eglise Catholique Romaine, le crea un de ses Conseillers & Cardinal du Saint Siege, & luy a monstré grands signes d'amitié & bien veillance par plusieurs lettres, qu'il a pleu à sa sainteté luy mander, à laquelle on a souvent oüi dire qu'elle se souvenoit l'avoir veu aux escoles, monstrant en la fleur de sa jeunesse les fruits, qu'il a rendu en sa maturité. Pour se rendre plus libre la vocation derniere, qu'il avoit embrassée, joint aussi que la vieillesse ne luy permettoit pas de pouvoir embrasser tant d'affaire, il en resigna sa charge à un Seigneur, qui bien né aux affaires pourroit y entendre avec toute fidelité. Enfin atteint d'une longue fiévre il est mort le 24 de Novembre 1583, au grand regret du Roy, de ses parens, amis, serviteurs & de toute la France en l'âge de soixante seize ans. Il fut enterré en sa Chappelle, qu'il avoit fondé à Sainte Catherine du Val des Escoliers, avec une Pompe funebre, aussi magnifique, qui ait esté de long temps faite à Seigneur en France. Ie ne veux point m'arrester sur les ceremonies, qui furent gardées en de telles funerailles, ny moins vous faire parade

de l'honneur qui luy a esté fait pendant les six jours, qu'il fut gardé en son Hostel apres sa mort, representé en habit de Cardinal, les deux jours en habit d'Evesque, & quatre dans le cercueil. Ie veux seulement celebrer la devotion de ses freres Penitens, quatre desquels le porterent habillé en Penitent, le Roy mesme honorant de sa presence les obseques de ce confrere & serviteur fidele. Apres sa mort il a laissé plusieurs de ses parens de sa famille, nom & armes, lesquels sont residans en ce Royaume, suivans le chemin de leurs ancestres, & desirans, comme eux & de pareille volonté faire service au Roy & au Royaume. Les Benefices qu'avoit ce Seigneur sont l'Evesché de la Vaur & l'Abbaye de Flavigny, qu'il a resigné aux sieurs Ludovic & Horace ses neveux, freres du sieur Commandeur de Birague sus mentionné : plus l'Abbaye de long Pont & le Prieuré de Souvigny (le Prieur avoit authorité de battre monnoye, à l'entour d'icelle estoit escrit *S. Karolus* & au revers *de Soviniaco*) qu'il a resigné à ses neveux enfans du sieur Charles. Enfin l'Abbaye de Saint Pierre de Sens qu'il a resigné au Marquis de Malespine, fils d'une de ses sœurs. Or à la loüange

de ce Cardinal plusieurs doctes personnages ont apres sa mort composé des Vers, tant sur le raport de ses deux Anagrammes *Ars usu regnabit* & *Ars gubernatius*, qui se trouvent comme par divin Augure en l'enclos de son nom, *RENATVS BIRAGVS*, que sur son Tombeau, entre lesquels pour brieveté, je me suis contenté de vous communiquer cecy.

Rex pietatis amans, Regum iustissimus, omnes
Iustitiæ voluit solvere vota Patri
Astreæ, Birage, Patrem Pietatis alumnum,
Te decuit gemina Purpura sacra Toga.
Consilio, rebus gestis, clarissime Nestor,
Palma tibi, victrix Laurea pro tumulo est
Te Mediolano genitum, pia Gallia fovit:
Nil medium, toto pectore Gallus eras.
A teneris Paci sacer armiferique Minervæ,
Bina refers Oleæ serta Renate, Polo.
Pax simul hic, simul alma fides, Astræa, Minerva,
Laurus, oliva, Toga, Purpura, Palma iacent.

Quant à ses mœurs chacun l'a connu homme prudent, qui n'a jamais pensé à amasser de l'argent, & ne se trouvera de

long-temps hommes, qui ait vécu un si bel âge & manié de si grandes affaires, qui ait laissé si peu de biens. Il estoit homme vigilant, & qui quand il avoit à faire quelque chose, la promenoit avec consideration si diverses, qu'il en venoit à bout. Aussi il disoit qu'aux affaires d'Estat & d'importance on impute beaucoup de choses à la fortune, qui ne reussissoient pas à point nommé, par faute de n'avoir pas bien posé les circonstances. Il estoit doux & gratieux, point vindicatif, & se trouvera qu'il a tousiours fait plaisir quand il en a eu le moyen, & qu'il estoit accompagné d'une si grande benignité, douceur & facilité en paroles, qu'il ne reprenoit ny injurioit ses serviteurs, & ne donna congé qu'à un ou deux, & ce apres auoir beaucoup supporté d'eux. Sur tout il est prisé de n'avoir jamais estimé l'argent, mais d'avoir grandement chery la vertu. Il avoit pris à femme Dame Valence Balbiane, de noble maison en la ville de Quiers en Piedmont : Laquelle nâquit l'an mil cinq cens vingt à Quiers en Piedmont, & mourut à Paris le vingtiesme du mois de Decembre l'an mil cinq cens septante deux : D'elle il y eut une fille unique, doüée de plusieurs graces & per-

fections, nommée Françoise : Laquelle en premiere nopces fut mariée à Messire Humbert de la Platiere, sieur de Bourdillon Mareschal de France, lequel avoit esté auparavant Lieutenant General pour le Roy en Piedmont : En seconde nopces à Messire Iean de la Val, sieur de Loüe, qui fut depuis Marquis de Nesle. Et en troisiesme nopces a esté mariée à Messire Iacques d'Amboise, fils de Messire Loüis d'Amboise Comte d'Aubejoux.



HORACE POËTE.

Q. HORACE FLACE, POETE.

Chapitre VI.

LEs regles qui ont esté prescrites & establies par ceux qui ont les premiers donné l'entrée aux bonnes sciences, sont si certaines, que quoy que quelques mal advisez se soient essayez de leur imputer quelque incertitude & vanité, il faut neantmoins qu'ils recourent toûjours à l'Arsenal des disciplines, pour là s'armer des bastons & boucliers, qu'ils employent pour l'envahissement qu'ils pretendent faire du fort des Muses; & afin que nous ne nous esgarions de nostre sujet s'il y a eu art, sur laquelle ces maistres controleurs ayent trouvé dequoy regratter, c'est la poësie, qui leur est si à contre-cœur, qu'à leur compte on diroit, que le mal-heur de tout le monde ne gist en autre qu'en la poësie. Ie serois bien marry d'excuser ou vouloir pallier plusieurs infirmitez, lesquelles sont sujets à quelques Poëtes, puis que leurs escrits

ne sentent gueres autre chose que paillardises, lubricités, mesdisances & lasciuetés. I'entends de ceux qui pour leur objet ont pris vn Priape, vn Cupidon, vne Venus & autres amorces amourachées: Lesquelles sont d'autant plus condamnables, que tres-mal à propos & contre toute formalité de raison ils ont abusé d'vn si excellent pinseau, pour desfigurer l'honneste maintien d'une pudique chasteté, au lieu que s'ils eussent daigné attacher leurs furies au posteau de ferme integrité, c'est hors de doute qu'ils eussent peu faire choses qui eussent eternisé leur memoire au monument venerable de vertu. Mais s'il falloit reietter toute la poësie parce qu'vn Martial, Catulle & autres ont voulu priapiser, il faudroit par mesmes moyen fouler aux pieds les sciences, qui sont estimées les plus entieres, & plus recommandables entre les autres. La raison est pour ce que la peruersité du genre humain est telle, qu'il n'est pas iusques à la Theologie, que par diuerses heresies elle n'ait été desfiguré. Et c'est ce que disoit vn bon ancien Docteur de l'Eglise, que Iesus-Christ fut pendu au milieu de deux larrons, pour monstrer, qu'il n'y a chose si parfaite & accomplie, laquelle ne soit

sujette à auoir des opposites à costé, plus qu'il ne seroit de besoin. Doncques si ainsi est, encores qu'il y ait eu des Poëtes mal appris & mal conditionnés, ce ne seroit la raison d'enfiler auec eux nostre Horace, qui pour sa prudence, sagesse & modestie a esté admiré par les plus habilles. Lesquels ne l'ont point méprisé pour le bas lieu, duquel il estoit sorty, mais suiuans l'aduertissement de ce docte Poëte, ont repris la dignité, qui luy manquoit pour raison de sa race, & l'ont remplacée dans l'estat qu'ils ont superficiellement dressé des vertus, qui extraordinairement espanoüissoyent dans le vergier Horatian. En ce il est grandement à priser, qu'il ne veut renier la bassesse de son origine, laquelle ne peut adjouster ou rauir à nostre renommée un seul point d'honneur, moyennant que les vertus nous éclairent. Quant à la staturent de son corps il estoit fort trapu, comme luy-mesme asseure en la mesme Epistre, où on diroit que couuertement il se veut gausser de ses longues perches enflutées, qui n'ont ni goust ni saveur aucune, au lieu que les petits hommes sont si jolis. Il estoit tellement reglé en ses mœurs, qu'il étoit impossible d'en pouvoir trouve

un, qui fut mieux accomply pour l'estat, dont il faisoit profession. A ses amis il estoit tellement courtois & charitable, qu'il postposoit le soin de ses affaires propres pour entendre aux requestes de ceux ausquelles il portoit bonne affection. De la colere il se sentoit tellement oppressé, qu'il est contraint luy-mesme d'escrire ce Vers,

Irasci celerem, tamen ut placabilis essem.

Vertu veritablement recommandable, d'autant qu'encore que la chose ne soit seante à un homme, toutesfois puis que nous ne pouvons (suivant l'axiome des Philosophes) maistriser du premier coup la fureur boüillonante de nos premieres passions, ceux-là sont aucunement excusables, qui portans dans leur sein plusieurs estincelles du brasier colerique, sçavent neantmoins le rafraichir de telle façõ, qu'à peine l'amorce est-elle échauffée, qu'ils la plongent dans le fleuve de patience, sagesse & magnanimité. Mais puis que nous ne sommes point tombez sur ce propos pour deduire seulement ses rares vertus, mais aussi pour poursuivre le reste de ses faits, dits & escrits, tour-

nons

nons vers le cabinet de noſtre Horace, lequel nous trouuerons garny, non point ſeulement de riches eſcrits, mais auſſi de ſentences exquiſes, dorées & diaprées d'vne telle prudence, qu'il ny a œil ſi friand, eſmerillonné & gaillard ſoit-il, qui n'ait occaſion plus que ſuffiſante de ſe contanter. Et afin que nous ne ſemblions point vouloir repaiſtre l'oreille du Lecteur, de l'opinion qu'on pourroit preſumer que nous auons à l'endroit de ce Poëte Lirique : Ie ſuis contant de mettre en butte le iugement du graue & treſ-digne Quintilien. Entre les Poëtes Liriques) dit-il) Horace eſt preſque ſeul digne d'eſtre leu, dautant que quelques fois il s'eſleue, & eſt plein de ioyeuſeté & grace; hardy & encores plus heureux à la diuerſité de ſes propos & figures. Son langage eſt net, gaillard, & eſmaillé au poſſible. Et il a eu de propre & particulier à luy ſeul, qu'en riant & ne faiſant pas ſemblant d'y toucher, il pinſoit & reprenoit fort viuement les vies & meſchancetés des hommes. Ce qui fait que ie m'eſtonne, comme il a eſté le ſi bien venu, veu qu'il ne portoit point) comme l'on dit) d'eau punaiſe. Ie ſçay bien qu'on luy fera ombre de ſon Mecenas, qui luy ſouſtenoit telle

ment le menton, que ſes ennemis meſmes eſtoyent contraints de luy faire bonne & mauvais jeu, ſi bien qu'encores qu'ils euſſent fort bonne enuie de luy preſter vne dent, n'euſſent oſé le ioindre de prés pour la crainte qu'ils auoyent que le puiſſant Mecenas ne voulut s'en reſſentir. De fait ie trouue que ce Mecenas ne luy a point ſeulement ſeruy de fort à l'encontre de ſes aduerſaires, mais qu'il a eſté celuy, qui luy a donné entrée vers l'Empereur, qui le prit en telle amitié qu'à luy familierement il a adreſſé particulierement des miſſiues. Qui neantmoins ſont par certains deſ-aduoüées, comme ſi c'eſtoit feintiſe de l'accueil qu'on tient auoir eſté fait à ce Lirique. Que s'ils prenoyent bien garde au compte, qu'en faiſoyent les anciens grands Seigneurs, ils changeroient (peut-eſtre) d'opinion. Mais encores que nous ſoyons deſtitués de la faueur Imperiale, pourtant ne demeurera Horace ſans dignité & eſtat de la Republique, dautant qu'il eut charge de quelque conduite de gens-d'armes alencontre d'Auguſte & de Marc Antoine, alors qu'il ſuiuoit le party de Brutus. Lequel n'ayant pas eu du meilleur ſe trouua delaiſſé de la pluſpart des

siens. Entre lesquels estoit nostre Horace, qui se trouuant des-apointé de l'appuy qu'il auoit mis en Brutus, ne sçauoit à quel saint se voüer ayant en teste Auguste, vers lequel neántmoins il trouua grace par le moyen du Mecenas, comme desia i'ay cy-dessus touché. Des ceste heure il delibera de s'adonner entierement à la poësie, & pour patrons choisit les plus excellens Poëtes Lyriques, qui fussent comme Archilochus, Alcée, Sapho & l'inimitable Pindare. Escriuit plusieurs odes, epistres & deuis, auec ses institutions poëtiques, dont il ne s'acquist pas seulement vn renom immortel, mais aussi de grandes richesses. Le commencement de ses estudes fut à Rome, qui n'estoit gueres esloignée de Venose, cité de l'Apouille, d'où il nâquit, deux ans auant la coniuration de Catiline. Toutesfois pour se rendre plus grand & consommée en sçauoir il s'achemina à Athenes, où bien peu s'en fallust qu'il ne s'epicurisast entierement, comme luy-mesmes l'a confessé. Il auoit grande amitié auec Catulle, Licine le Chauue, Cinnir, Ciceron, Q. Hortense, Varron Terence, Orbilius de Beneuent son maistre, Albius Tibulle, Quintilius Vare, Poëte Virgile, Iulius Flo-

rus, le tres-grand Lollius & pluſieurs autres, qu'il ſeroit trop long de reciter. Enfin apres avoir paſſé le cours de cette vie, il deceda l'an de l'Empire d'Auguſte 35, qui ſeroit le 63 de ſon âge, encore qu'Euſebe die que ce fut au 57, & quelques-uns au 70. Son Mecenas à ſes deſpens luy fit faire des obſeques fort ſuperbes & magnifiques, & qui reſſentoient tres-bien la magnificence qu'il a tant celebré par ſes œuvres.



MARC-TERENCE VARRON.

MARC TERENCE VARRON.

Chapitre VII.

LE mélange des ſciences a ſemblé à quelques-uns tellement eſtrange, qu'ils ont oſé dire qu'il n'eſtoit pas ſeulement mes-ſeant à un homme de s'adonner à pluſieurs diſciplines, mais qu'il eſtoit impoſſible qu'il pût en venir â ſon honneur. Et font pivot de la plainte de ce non moins grave Philoſophe qu'excellent Medecin, lequel ſe formaliſoit contre la nature de ce que la vie de l'homme eſtoit ſi courte, & qu'une ſeule ſcience eſtoit ſi longue, qu'un homme tant hábile, aſſidu & ſubtil fut-il, pouvoit à grand peine en atteindre le bout de la perfection. De ma part je paſſeray volontiers condamnation, & confeſſeray librement la foibleſſe de l'entendement humain eſtre telle, que pour parvenir au haut d'une ſeule ſcience, la vie de deux ou trois hommes, quant elle ſeroit quadruplée, ne pourroit ſuffire. Mais auſſi qu'il faille pour cela bannir

la vivacité d'esprit de certains, & nier qu'ils ne puissent pour l'agilité de leur esprit s'aquiter de ce qu'avec difficulté plusieurs n'auroient sceu executer, ce seroit du tout hors de propos vouloir compasser la capacité de l'industrie humaine au niveau de l'imbecillité d'aucuns. Et encore que par raison & argumens on peut verifier cét axiome, toutesfois pour ce que cela seroit avec longueur & avec plus grand doute, j'aime mieux proposer un personnage, qui donnera preuve tres asseurée du paradoxe que je propose, à sçavoir qu'il est impossible qu'un homme soit entendu en plusieurs & diverses sciences: C'est nostre Varron sorty de la Gaule Narbonnoise, laquelle est tellement diverse, soit en plusieurs sortes de sciences, qu'à peine oseroit-on croire ce que je proposeray, qu'il y a bien peu d'art, sur laquelle il n'ait tracé quelque chose. Toutesfois, le Catalogue des livres qu'il a faits, & qui est tres-doctement recueilly par Gesner, fera assez de foy de mon dire, & monstrera que pour la Theologie, arts liberaux, quels qu'ils soient, il y a peu de point qu'il n'ait éclaircy selon le temps auquel il vivoit. Et pour cette occasion il a esté grandement prisé par saint Augustin,

au sixiesme livre de la Cité de Dieu. Qui est celuy, dit-il, qui a recherché plus curieusement que Marc Varron, les feintises des Dieux ? qui a trouvé plus doctement? qui a consideré plus attentivement? qui a distingué plus subtilement, qui a escrit plus diligemment & plus amplement? qui est remply de tant de sçavoir & sentences, encore qu'il soit moins doux au parler, si est-ce que pourtant enseigne-il autant celuy qui se plaist à apprendre les choses en toute discipline, que nous appellons seculieres, & les autres liberales, comme Ciceron resioüit ceux, qui prennent plaisir aux paroles. En ce peu de lignes il comprend tout ce qu'on pourroit dire de nostre Varron, vers lequel je desirerois renvoyer ceux, qui se mettent en si grand peine pour garnir les cabinets. Pour les sciences humaines & liberales on ne sçauroit trouver homme, qui selon son temps en ait plus pertinemment escrit : Il est vray que je sçay biẽ que pour le presẽt nous ne joüissons pas de tous ses livres, de maniere que ce seroit dresser le dessein d'une Bibliotheque en l'air, que d'y mettre seulement les livres de cét excellent Philosophe. Aussi ne veux-je pas conseiller de n'avoir autres livres que ceux de Varrõ,

mais, si mes souhaits auoyent lieu, ie voudroys bien que des desseins, qu'on fait meubler des bibliotheques, fussent en partie fondés sur le patron & modele, que nous auons dans le magazin Varronien. Là les Mathematiques sont mises en lieu fort eminent & honorable. Les mineraux & foüilleurs des secrets dans les entrailles de la terre, pourroient des thresors de nostre Varron puiser les mystiques vertus de leur virgule diuine. Quant aux Historiens & originaires ils ne peuuent nier que Varron ne leur ait dressé le plan, tracé les suites des temps, des âges & des races. A l'agriculture il a aussi donné atteinte si à propos, qu'il est aisé à voir par le peu de liures qui nous ont esté reserués de l'iniure du temps, qu'il y a esté fort experimenté. Enfin la Grammaire, Philosophie, Poësie & autres arts liberaux, ont aussi receu des labeurs de nostre Varron vn lustre merueilleux, lesquels estoient par la calamité & enuie des temps ternis, bazannés & pour la pluspart difformés, n'eut esté la diligence, qui y a mis Ioseph de l'Escale (personnage doüé de plusieurs parties, & consommé en la connoissance de grandes choses) Pierre Victor Florentin (la memoire duquel doit

estre cherie & reuerée par ceux, qui ayment & le sçauoir & la vertu) Antoine Augustin, Espagnol, lequel à par ses emendations tres-elegantes reformé tant nostre Varron, que plusieurs autres Autheurs, & a pertinemment escrit sur le Droict Ciuil & Canon, & autres excellens personnages, par lesquels les riches lineamens de nostre Varron ont esté remis en la perfection qui nous est par leur moyen communiquée. Ie pourrois icy faire un extrait de ses sentences, mais parce que cela seroit trop loug, je me contenteray d'en coucher icy d'eux. La premiere est touchant le devoir des amitiez, lesquelles il a au vif exprimées, non point de la façon qu'elles doivent estre prescrites & ordonnées par les justes preceptes d'amitié, mais ainsi qu'elles sont pratiquées : *Les amis des riches* (dit-il) *se tiennent à l'entour du gerbier, pour amasser le grain*, voulant par là monstrer que l'amitié est tellement corrompuë, que seulement on la mesure à l'aune du profit & & utilité; ce qui a esté fort bien remarqué par Ciceron, Aristote & autres tant Philosophes que Poëtes. L'autre est touchant le commandement & puissance qu'avoient les Seigneurs sur les serfs & esclaves. Sous le

voile de laquelle plusieurs se sont plusieurs fois licentiez à exercer des inhumanitez & cruautez execrables. On sçait assez que la sentence de ces pauvres creatures estoit minutée dans ce beau parchemin, qui portoit notamment, que toutes personnes qui sont reduites à la condition servile sont mortes, ainsi qu'il est porté par plusieurs passages couchez, tant au titre des regles de droit, qu'autres endroits du corps Civil, aisez à remarquer par le Lecteur. Mais ils ne consideroient pas qu'en terme du Droit des gens, qui luy a donné la premiere source, cela devoit estre entendu de la mort civile, & non naturelle, d'autant qu'ainsi qu'a tres-bien remarqué Aristote en quelque part de ses livres touchant le gouvernement civil, il y a des esclaves qui ont l'entendement autant & plus genereux que ceux, qui se qualifioient du titre de liberté, de maniere qu'on ne peut leur retrancher cette forme essentielle, qui les animoit de la raison. Quant à la vie, qui est commune aux bestes brutes, on ne pouvoit nier que pareillemẽt ils ne joüissent du mesme benefice, puis que pour quelque peine, travail & servile sujettion, où ils estoient assujettis, ils ne laissoient pas d'estre quelquesfois plus

drus, plus gaillards & plus diſpos que ceux, qui ſe pompoyent ſous leur manteau de liberté. Encores doncques que la diſtinction des hommes libres auec les perſonnes eſclaues ne ſoit point pour raiſon de nature, ce neantmoins les fols maiſtres prenoyent la mort ciuile pour naturelle, & touchoyent ſur leurs eſclaues, comme ſur plaſtre, pierre & choſe morte, & ne faiſoyent aucune conſcience de mettre à mort ces pauures creatures. Ie ſçay bien que les Empereurs par leurs ordonnances ont, en tant qu'en eux a eſté, moderé vne telle rigueur, mais auſſi de ſon coſté Varron s'eſt eſſayé à y donner ordre. Pour ceſte occaſion treſ-ſagement tenoit-il qu'il ne falloit point par coups, outrages & playes contraindre les eſclaues à leur devoir, mais par douceur, paroles & humains traitemens les attirer au droit chemin. En la Chreſtienté pour la pluſpart l'inique tyrannie de ſervitude a eſte retranchée, mais n'ont pas pû les extorſions, les cruautez & barbaries de quelques-uns, qui plus haut montez que leurs compagnons, veulent en un coup devorer les menus & plus petits qu'eux. Ie les renvoyeray touſiours à ce grave Conſul. Lequel à cauſe de ſes

rares vertus fut appellé à la dictature par le peuple Romain, mais ne voulut y entendre, quoy qu'il en fut fort sollicité. Ie sçay bien que certains attribuent ce refus à quelque pernicieux presage, qu'il avoit attiré sur les Romains en la pitoyable deffaite de Cannes, mais quoy que c'en soit, nous voyons bien qu'il faut que ce soit un homme, qui ne se soit mouché du pied, aussi ne pouvoit-il, ayant passé par tous les degrez des estats & honneurs Romains, par lesquels il falloit, que celuy auquel on presentoit une telle dignité fut criblé & estaminé. En apres le bel âge qu'il a vécu ayant atteint l'âge de quatre vingts dix ans, me fait croire qu'à tort l'accuse-t-on de la mal-heureuse deffaite, qui survint à la journée de Cannes. I'ay bien voulu representer son portrait, tel que je l'ay fait tirer d'une medalle ancienne, que j'ay apporté d'Italie avec celle d'Ovide & Salusté.

ACTIVS PLAVTVS,
Poëte Comique.

Chapitre VIII.

PAr ce ſeul Chapitre je puis comprendre la forme ſemblable, au moins la naturelle condition de pluſieurs excellens & divins eſprits, qui ennoblis de la ſcience plus qu'humaine de Poëſie, courent meſme fortune, que fit autrefois noſtre Plaute Comique. Or je ne m'émerveille point de voir les hommes doctes par tous lieux mépriſez, mais bien je me puis à bon droit plaindre de cét âge, où nous vivons, qui eſtime vil & inutile un ſi accomply ornement de la ſcience humaine & divine; & un ſi honorable & utile preſent donné de Dieu aux mortels. Les hommes pratiquent trop ſeverement ce proverbe commun,

L'entrée est deffenduë au pauvre dépourveu,
Homere sans present ne seroit point receu.

Et appellent fayneans les Poëtes, qui employent à leur desavantage propre, leur esprit & science, pour profiter & delecter ensemblement, les esloignent de la commune societé des hommes mal informez de leur prud'hommie: mais à ce malheur ne donne entrée, sinon l'ignorance ennemie de vertu, laquelle deteste ce qui luy est dissemblable. Car si nous voulions rechercher & esplucher les Histoires, nous trouverions qu'anciennement, & lors que la sagesse & vertu florissoit, on faisoit tant d'honneur à cette science Poëtique, que tout ainsi que l'Empereur apres avoir obtenu la victoire, estoit honoré & mené en triomphe dans un chariot: aussi le Poëte apres qu'il paroissoit avoir atteint le comble de perfection en son art, estoit couronné de Laurier, & conduit dans un chariot triomphant par la Ville, la pluspart des habitans d'icelle y assistans avec joye, pour faire honneur au Poëte. A raison de quoy Iules Cesar, fondateur de l'Empire Romain, & Auguste son suc-

cesseur se sentirent grandement honorez d'estre admis au nombre & College des Poëtes. Le mesme Iules Cesar entrant au College, ne se fascha point de ce qu'Accie excellent Poëte, ne luy vint au devant, & ne sortit de sa place. Scipion Affriquain, dit le Grand, ayma le Poëte Ennie de telle sorte, qu'il le voulut tousiours avoir pour compagnon en tous les voyages qu'il faisoit, & apres sa mort luy octroya droit de sepulture en son sepulcre, edifié en la voye Appie. Alexandre le Grand, lors qu'il passa avec ses forces pour dompter & subjuguer l'Asie, & qu'il eut veu le tombeau d'Hector, se mit à dire: O adolescent, heureux d'avoir esté si hautement sonné d'une telle & si éclatante trompette. Cecy disoit Alexandre, pour demonstrer qu'il eut bien voulu avoir aupres de luy un second Homere, pour décrire ses loüanges. Puis donc que tant de rares personnages ont aymé les Poëtes, & de telle façon honoré, je ne puis qu'avec raison je ne m'émerveille grandement, de voir les Poëtes méprisez. Mais au moins si on les sçavoit entretenir, pendant que mesprisans leur profit particulier, ils s'employent pour le public, plusieurs plus volontiers entreprendroient

choses difficiles & dignes de memoire perpetuelle, si (di-ie) se trouuoyent aucuns, qui voulussent leur subuenir à leurs necessités, & certes on ne manqueroit de ce temps de personnages, qui talonneroyent de bien pres la gloire & haut stille des Poëtes anciens. O que les Roys & Princes sont rares, qui vueillent imiter Lysander, lequel pour peu de Vers, que luy presenta le Poëte Archiloche, luy fit emplir son chabeau de pieces d'argent! O que rarement se trouuent-il Empereurs & Seigneurs, qui à l'exemple de Marc-Antoine (lequel fit nombrer au Poëte Appian un ducat pour chacun Vers, contenus en ses livres de la Pescherie & Venerie, & avec cela commanda luy estre erigée une statuë fort somptueuse au public) recherchent & recompensent la peine de ceux, qui à leur louange composent Hymnes & Vers! Non, non, il se trouve bien peu de Mecenas, qui reçoivent benignement en leur maison les Poëtes: Car il faut l'honneur & le salaire aux arts & estudes liberales. Au rang donc de ces pauvres Poëtes, pouvons avec Homere & quelques anciens colloquer Plaute, Poëte Comite, tant renommé pour la grace, suavité & douceur de son style à escrire

re des Comedies : De maniere que Varron luy a donné ce titre de loüange, que si les Muses vouloient parler Latin, elle ne parleroient sinon par la bouche de Plaute. Ce Plaute fut natif de la ville de Sarsive au Duché de Spolete, anciennement dite Vmbrie, son nom fut Accius & prit le surnom de Plaute, dautant qu'il avoit les pieds fort plats. Il fut à Rome en l'Olympiade 148, où composant & faisant representer en public quelques siennes Comedies, amassa une bonne somme de deniers, lesquels comme il eut employé en marchandise, la fortune ne luy disant, perdit tout son bien, dont puis apres embrassant vne pauureté soit contrainte ou volontaire, se mit & loüa pour tourner la meule d'vn moulin, employant le surplus du temps, qui luy restoit, à escrire d'autres Comedies, qu'il vendoit à bien petit pris. Il est dit auoir composé iusques au nombre de cent trente six Comedies, qui toutes ne sont tombées entre nos mains. Ceux, qui (selon leur propre iugement) ont voulu donner lieu de preeminence aux Poëtes Comiques Latins, placent Plaute au second lieu, la dignité premiere estant reseruée à Cecile. Le stile de Plaute semble estrange,

pour l'antiquité des noms anciens dont il use. Il mourut à Rome Scipion l'Affriquain, estant en grande estime ponr la tres-digne suffisance de son excellent sçavoir, au raport de Marc Varron. Florissoit aussi un autre grand Poëte Comique, nommé Nevius, qui fut banny de Rome pour avoir presté l'oreille à la faction de quelques seditieux. Archimedes estoit aussi du mesme temps, à sçavoir cent quatre vingts neuf ans devant l'Incarnation de nostre Seigneur & Redempteur, qui estoient contemporanez de nostre Plaute : Sur sa tombe fut gravé cét Epigramme, au raport de Marc Varron.

Post quam est morte captus Plautus.
Comedia luget: scena est deserta.
Deinde risus, iocus, ludusque & numeri
Innumeri simul omnes collachrymarunt.

Vers qui demontrent la grande reputation, en laquelle estoit ce rare Poëte, qui par sa mort sembloit avoir ravy aux Cieux toutes les Comedies, plaisirs & ébatemens, qu'on peut prendre à tels & tant recreatifs exercices. Et de fait puis qu'il n'estoit plus question de Cecile, c'estoit bien la raison d'estimer que c'estoit

Plaute ſeul, qui vivifioit les gaillardiſes comiques, & partant que, dés qu'il s'eſtoit retiré elles demeuroient flaitries & aſſoupies ; tout ny plus ny moins que le Soleil par ſa preſence reſſuſcite la vie des plantes, & dés qu'il veut en Hyver faire retraite, il n'y a arbre ſi hautain, branchu & fueillu ſoit-il, qui ne quitte auſſi ſa force & vigueur vegetative & animale. De ce temps vivoit ce grave Poëte Ennius, Tarentin de nation, lequel a ſervy de matiere & ſujet aux plus émerillonnez de doctrine d'admirer la ſoupleſſe d'eſprit de ce perſonnage, qui ſe tranſporta à Rome par le Queſteur Caton, ne voulut choiſir autre demeure que le Mont Aventin, quoy que ce fut un lieu aſſez farouche. Ce neantmoins Ennius y planta ſi bien le bourdon avec une ſeule chambriere, que vivotant avec elle aſſez maigrement, il ſe trouva mieux à ſouhait & en plus grand repos d'eſprit, que s'il eut eſté plongé juſqu'au coude aux delices & mignardiſes Romaines. C'eſtoit le perſonnage qui avoit de plus ſaintes, chaſtes & loüables opiniõs qu'il eſt poſſible de penſer. De maniere que ce n'eſt merveilles ſi de ſa ruſticité Virgile a recueilly ſes graves ſentences, puis qu'il a ſceu donner là où Ariſto-

re, quelque habile qu'il fut, n'a voulu aborder. Apres avoir par l'espace de plus de 70 ans rodé parmy la forest des miseres de ce siecle, il fut accablé d'une maladie, qui l'envoya au tombeau, l'Olympiade 153. Il fut enterré au monument de Scipion au chemin Apien.



MARC-TVLLE CI-CERON.

MARC TVLLE CICERON.

Chapitre IX.

Cevx qui traitent & diſputent de la dignité des arts & ſciences profitables, neceſſaires & ſeantes à la vie humaine, ſont en doute laquelle des deux eſt à preferer, de l'art militaire ou bien de l'eloquence, l'une eſtant celle qui deffend la Republique, l'autre qui aide à la gouverner & entretenir en paix. Mais quant à moy je veux paſſer plus outre & maintenir la ſeule eloquence, obtenir le premier lieu & ſurpaſſer l'art militaire, puis que ſans elle le Capitaine ne peut avoir les graces & perfections en ſa charge : ou au contraire l'Orateur par ſon eloquence peut encourager les ſoldats, obtenir les victoires & entreprendre toutes les affaires requiſes en une Republique, meſme s'il eſtoit beſoin de le verifier par experience, je pourrois monſtrer que les plus redoutez & ſignalez Capitaines ont ſpecialement ſceu faire parade de quelque

bien-disance, pour captiver leurs soldats, & comme on dit, leur faire mettre cœur au ventre. De ma part si j'avois à justifier cét article, je serois bien fâché d'emprunter la preuve d'autres moyens que de ceux qui se presentent, puis que le mauvais ménage qui a esté entre Cesar & Pompée nous estalle des verifications de nostre dire plus manifestes que le jour. Suffira de nous fonder sur la valeur de Cesar, qui a tellement éclaté de toutes parts, qu'il n'y a coin, anglet ny canton, ou elle n'ait percé, mais à sçavoir si ç'a esté, pour avoir, ainsi qu'on dit, remué les mains? Il a plus gaigné du seul plat de sa langue, que n'a pû luy acquerir le furieux effort de son espée. Vous avez ces divins Commentaires, qu'il a par maniere de memoires dressé des guerres qu'il a faites. Là on trouvera des harangues aussi disertement & à propos polies, que si devant une Cour de Parlement il eut fallu que Cesar les prononçast. Ie sçay bien que ce point sera trouvé de difficile digestion à plusieurs, qui s'emparent du nom de guerriers, ausquels il semble que pour un acte belliqueux il n'est question que de frapper, chamailler, briser & rompre : mais ils ne considerent pas que quelquesfois

un ſeul mot, touché à propos, a plus de force & de vertu que la force de cinq cens mil hommes. Si le Preſent diſcours me pouvoit permettre, que je peuſſe ſpecifier les argumens que j'ay en main, pour prouver la préeminence que doit emporter l'eloquence au deſſus de l'art militaire, je prendrois grand plaiſir de faire un contrepoids des ſanguinaires pourſuites de pluſieurs Capitaines, qui n'ont reuſſi à heureuſe fin, avec la douceur, clemence & humanité d'autres, qui ont obtenu de ceux à qui ils avoient affaire plus qu'ils ne demandoient ; mais puis qu'ailleurs il ſe pourra offrir occaſion plus à propos, je ſuis contant de remettre ce diſcours à une autre fois. Ce n'eſt pas ſans juſte occaſion ſi les hommes admirent l'eloquence, de laquelle Ciceron a eſté le pere. Pourtant il me ſera loiſible de faire en ce lieu un bref diſcours de ſes vertus tiré des Auteurs anciens qui en ont traité. Il nâquit d'une petite bourgade appellée Arpino au val de Benevent, laquelle a auſſi produit aux Romains le vaillant Capitaine Marius. Il eut pour precepteurs les plus doctes & accomplis en ſçavoir en toute & ſinguliere perfection, tant Orateurs que Philoſophes, qui regnoient de ce temps-

là, tels que furent Philon, l'Academique Possidone, Panæce, Apollonius & autres. Et afin que la Prophetie fust veritable, que sa nourrice eut d'un esprit, qu'il seroit un jour cause d'un grand bien à tous les Romains, il s'accosta des plus excellens & fameux Iurisconsultes, & nommément de Q. Mutius Scevola, qui pour lors estoit homme d'affaires & la premiere personne du Senat, & qui le façonna si bien à l'administration civile, qu'il a emporté le prix à discourir des loix & gouvernement politique. Estant de retour à Rome & se preparant aux affaires de la Republique, il plaida la cause de Sextus Roscius Amerinus, accusé de parricide, laquelle il gaigna, n'ayant encore que vingt quatre ans. Son adverse partie fut Sylla, la fureur duquel craignant, & feignant estre malade, il se retira en Grece, où de rechef il s'exerça sous les Philosophes Grecs en Philosophie & art oratoire. Estant de retour, ne cedant à aucun des Orateurs à bien dire, se rendit admirable, de maniere que s'il se presentoit quelque cause difficile & desesperée, par sa façon amiable & traits subtils il obtenoit à son profit. Pour exemple sera l'Oraison qu'il prononça en la deffence

de

de Quintus Ligarius accusé & conuaincu de leze Majesté deuant Cesar, qui auoit resolu de le faire mourir : Mais il le sçeut si bien adoucir, que Cesar, rauy d'admiration, laissa cheoir de ses mains les accusations. Ce qui le mettoit en plus grande reputation est la foiblesse de son estomach, qui ne pouvoit l'empescher de plaider avec une telle grace, qu'encore qu'il n'eut la voix bonne & forte, il se monstroit rude & fort vehement aux actions de ses plaidoyers. Toutesfois il le faisoit par une discretion merveilleuse : car, pour n'offenser son estomach, de degré en degré il surhaussoit son parler, & quand il estoit besoin il éclattoit tellement, qu'on n'eut pû juger, tant pour son indisposition, sinon que cela ne luy dût apporter un notable prejudice. Foiblesse qu'il se reputoit neantmoins à perfection, se moquant des Orateurs, qui ne faisoient que criailler, & les comparoit aux boiteux, gouteux & autres, qui parce qu'ils ne peuvent aller à pied, sont contraints de monter à cheval. Icy il n'est pas à oublier, qu'au commencement qu'il se prit à advocasser, il avoit les mesmes deffauts qu'avoit eu Demosthenes & le grād Theologien Grec Gregoire Nazianzene, il prit

pour patron Q. Roſcius le Comedien & Æſope joüeur de Tragedies, il ſe façonna ſi bien que par ſa voix rempliſſant l'oreille d'un ſon doux & gracieux, & par ſes geſtes, mouvemens les mieux ordonnez qu'il eſtoit poſſible, fit tant que bien peu de choſe plaida-t-il, dont il n'obtint le gain. Et encore que l'Oracle d'Apollon Delphique luy oſta toute envie de ſe meſler du gouvernement de la Republique, il ne pût s'en garentir, mais obtint par degrez tous les plus grands honneurs & dignitez des Magiſtrats Romains, & fut eſleu Conſul avec Caius Antonius. Durant ſon Conſulat ſurvint l'execrable conjuration de Catilina, jeune Gentilhomme Romain, lequel aſſocié de pluſieurs hommes Illuſtres, avoit entrepris de mettre le feu dans Rome & s'en faire Seigneur. Mais Ciceron en eſtant adverti, declarant la conjuration en plaine aſſemblée du Senat, il preſſa tellement Catilina lors preſent, que confus force luy fut de ſe ſauver & fuir de Rome avec ſes complices. Ses autres conjurez, qui furent apprehendez, furent eſtranglez par l'ordre de Ciceron ſans l'advis du Sénat & du peuple. Dont depuis accuſé par Clodius, il fut contraint d'aller en exil.

Mais peu de temps apres à la sollicitation de ses amis, il en fut avec grand honneur rappellé, & tenu comme pere de la patrie. Cependant intervint la division & inimitié de Pompée avec Cesar, cause de la subversion totale de la liberté & autorité Romaine. Donc contraint de suivre l'un ou l'autre party, il choisit avec la plus grande partie du Senat & des Chevaliers Romains celuy de Pompée, dont estant repris d'estre venu si lentement, il répondit sagement ; Ie suis venu tard, car je ne voy rien preparé. Or Cesar ayant obtenu la victoire sur Pompée, & le plus grand nombre fuyans sa presence craignans sa fureur, Ciceron se presenta hardiment devant luy, & estant interrogé pourquoy luy, qui estoit homme si docte & prudent, avoit si lourdement failly au choix des parties, il respondit, ton vestement m'a deceu, se couvrant d'une excuse assez prompte : il taxoit par un tel propos Cesar de ce qu'il alloit mal vestu. Depuis la victoire & captivité de l'Empire, Ciceron se retirant des affaires publiques en sa maistairie Tusculane, introduisit le premier dans Rome la façon de disputer des Academiques, traitant les parties de la Philosophie, & la restablissant en sa premiere

splendeur, auquel tranquille exercice il eut pour familier compagnon & amy T. Pomponius Atticus, & autres nobles Citoyens Romains. La mort de Cesar troublant encore plus l'estat Romain, Ciceron nageant entre deux eaux (comme l'on dit) tint teste à Marc Antoine seditieux, favorisant le party des conjurateurs & meurtriers: Mais voyant leur entreprise de liberté évanoüie, pour se prevaloir s'adjoignit à Octavian, lequel il animoit à resister au furieux Antoine, luy cependant déployant son eloquence contre luy en ses Oraisons nommées Philippiques, qui depuis luy cousterent la vie. Car ayans Octavian, Antoine & Lepide comploté & divisé entre eux l'Empire Romain faisans proscrire & tuer ceux que chacun avoit ou craignoit pour ennemis, Ciceron enfin fut mis au nombre des proscrits, dont depuis Antoine fut recherché, & Popilius Lenas, lequel par luy avoit eu la vie sauve, & l'avoit deffendu en jugement, entreprit la conjuration de l'occir, ce qu'il fit, luy tranchant la teste & la main droite, (ainsi qu'a pertinemment escrit Plutarque) qui furent publiquement attachées aux rostres & Tribunes aux harangues, auquel lieu Ciceron avoit declamé ses Philippi-

ques. Voila comme l'eloquence, qui fut cause de son advancement, fut aussi cause de sa mort. Il fut accusé d'inconstance en ses actions, & il estoit fort facetieux en son parler. A cette cause son ennemy Vatinius l'apelloit Consul facetieux, badin & plaisant. Il laissa de sa femme Terentia, avec laquelle il fit mauvais ménage, deux enfans, un fils nommé comme son pere Marc, qui n'a entierement herité des vertus du pere, & une fille nommée Tulliola, mariée à deux nobles Senateurs. Il fut tué l'an soixante deuxiesme de son âge ; son corps fut bruslé, les cendres duquel, en l'honneur de ce personnage, furent mises dans deux Vrnes de verre, que j'ay veu estant en ladite Isle, lesquelles depuis cent vingt cinq ans ont esté trouvées en un certain endroit de l'Isle de Lezante, appartenant aux Venitiens & non au Turc, comme le nouveau Munster nous a faussement laissé par escrit, & ainsi que j'ay simplement escrit en ma Cosmographie. La suffisance de ce grave Orateur fut telle, que les Grecs sont contraints avec Apollonius Molon, qui avoit esté son precepteur à Rhodes, non pas de le loüer & admirer seulement, mais avoir compassion de la pauvre Grece, veu que

Ciceron avoit conquis sur elle le sçavoir & l'eloquence, qui estoient deux seuls joyaux qui luy estoient restez, & dont seulement elle se pouvoit prevaloir sur les Romains. Quant est du surnom de Ciceron, il luy fut imposé, à cause d'une tache qu'il avoit au visage, semblable à un poix chiche, dit en Latin *Cicer*. Et comme un jour quelqu'un le gaussa de ce surnom, luy conseillant de le laisser & changer au premier Estat qu'il demanderoit, il luy rendit son change avec une response fort gaillarde, & luy dit, qu'il mettroit peine de rendre le nom des Cicerons plus illustre & renommé que ceux des Scaures ny des Catules. Et depuis estant Questeur & Sur-Intendant des finances en la Sicile, il donna une offrande de quelque vase d'argent aux Dieux, sur lequel il fit graver tout du long ses deux premiers noms, *Marcus Tullius*, & au lieu du troisiesme commanda par jeu à l'ouvrier, qu'il y tailla la forme d'un pois chiche. Ie n'entreray point icy en la comparaison que Plutarque fait de son eloquence avec celle de Demosthene, puis que le Lecteur pourra les prendre de là. Ie veux remarquer seulement, qu'il a esté repris & mal voulu pour trois principaux points. Le pre-

mier, d'avoir usé de paroles aigres & si piquantes, qu'il s'en est plusieurs fois acquis la mal-veillance de plusieurs. Ioint qu'en se mocquant il approchoit fort du bouffon, & tournant en ses plaidoyers des choses de consequence en jeu & risée, pource qu'il luy venoit à propos, oublioit quelquesfois le deuoir bienseant à un personnage de gravité & de dignité telle qu'il estoit. Le second qu'il estoit si cupide d'honneur, qu'il ne se contentoit pas d'estre loüé par autruy; mais luy-mesme preschoit ses propres loüanges, qu'il meritoit tant pour ses actes & faits, que pour les harangues qu'il avoit escrit & prononcé. Le troisiesme est, pource qu'il repudia sa femme Terentia, aupres de laquelle il estoit envieilly, pour espouser une jeune fille. Reproche que luy fit Antoine és responses qu'il dressa à l'encontre de ses Philippiques. Pour ce dernier chef il me semble qu'il ne sera pas malaisé de deffendre Ciceron, qui avoit beaucoup de griefs de mécontentement à l'encontre de Terentia, pource qu'elle n'avoit tenu conte de luy durant la guerre, de maniere qu'il partit de Rome sans avoir ce qui luy estoit neces-

faire, pour s'entretenir hors de sa maison : & encore quand il s'en retourna elle ne fit aucun acte ny devoir de bonne affection envers luy, ny daigna le visiter à Brunduse, là où il sejourna long-temps: & qui pis est, à sa fille, qui eut bien le cœur de se mettre en chemin pour faire un si long voyage, elle ne donna ny suite, ny argent, ny compagnie, enfin qu'elle s'estoit mal comportée en son absence.



LVCIVS - ANNEVS SENEQVE.

LVCIVS ANNEVS SENEQVE.

CHAPITRE X.

AVANT que nous entrions au discours de la vie de ce grave Philosophe, il eſt beſoin de donner à entendre la diſtinction, qui eſt entre ceux qui ont porté le nom de Seneque, d'autant que je ne puis m'accorder avec ceux, qui tiennent que ce perſonnage ait eu le nom de *Seneca*, comme qui diroit *Se necans*, puis que tous ceux qui ont paſſé ſous meſme rigueur, qu'a fait ce grand Academique, n'ont pas emporté cette qualité. Sydon Apollinaire, duquel j'ay cy-deſſus deſcrit la vie, fait mention de deux Seneques, à ſçavoir du noſtre, & d'un Poëte Tragique, portans le meſme nom, qui a compoſé dix Fables, qui ont eſté miſes en lumiere, les Vers duquel j'ay bien voulu icy inſerer, pour d'autant mieux découvrir la diverſité, qu'il y a entre ces deux excellens perſonnages.

Non quod Corduba præpotens alumnis
Facundum ciet, h c putes legendum.
Quorum unus colit hispidum Platona,
In cassumque suum monet Neronem.
Orchestram canit alter Euripidis,
Pictum facibus Æschilum secutus,
Aut plaustris solitus sonare Thespim,
Qui post pulpita trita sub cothurno
Ducebat stolidæ patrem capellæ.

Mais ce n'est pas la principale difficulté, dautant que plusieurs Autheurs, outre ce Tragique, font mention de trois Seneques & entre autres Martial au premier liure de ses Epigrammes.

Atria Pisonum stabant cum stemmate toto,
Et docti Senecæ ter numeranda domus.

Ie lairray plusieurs expositions, que quelques brouillons d'escole ont amené sur ce passage, parce que, si nous nous y arrestions, quant nous aurions philosophé cinq cens ans apres, nous ne pourrions tirer d'eux l'occasion de ceste triade. Sur toutes autres me plaistcelle, que Martial luy-mesme a dõné en l'epigramme vingtneufiesme qu'il adresse à Lucian.

Duosque Senecas, unicumque Lucanum.
Facunda loquitur Corduba.

Par ces vers il donne à entendre, qu'il y auoit trois fils de Marc Année Seneque, à sçauoir Lucius Année Seneca le Philosophe, duquel nous discourons maintenant; Iunius Anneus Gallio & Luce Année Mele, qui fut pere de Lucain le poëte, lequel, ainsi, seroit neueu de nostre Seneque, & seroit mort sous le mesme Neron, de mesme mort que son oncle, pour auoir esté aussi souspçonné de la coniuration de Pison. Deux de ces trois enfans, à sçauoir Lucius Anneus Seneque, & Gallio furent menés à Rome fort ieunes, combien que quequelques-uns dient qu'ils y furent conduits auec Mele leur troisiesme frere desia grandelets & d'aage meur, par le conseil & aduis de Cneus Domice Enobarbe, Capitaine Romain, qui les prit à la ruyne qu'il fit de la ville de Cordoüe en Espagne, dont ils estoyent natifs, & laquelle s'estoit retiré de l'obeissance de l'Empire Romain, les ayant pris, les fit francs, & à son adueu, allerent à Rome auec Lucain le Poëte, qui estoit fort petit. Estans venus à Rome

ils s'adónnerent tout à fait aux lettres, eurent pour precepteurs tant és langues Grecque & Latine, qu'és premieres disciplines Pomponius Marulle, Iules Higin, surnommé Polyhistor, Sestius, Smyrneus & Asinius Gallus, qui faisoient lors profession à Rome d'enseigner publiquement. En Philosophie nostre Seneque oüit diligemment Socion d'Alexandrie & le Stoïcien Photin, qui faisoient aussi à Rome grande profession de Philosophie, comme mesme témoigne saint Hierosme. Nostre Seneque s'auança si bien, que pour le grand bruit & reputation qu'il en acquit, l'Empereur Claude le prit en amitié & le fit de ses domestiques & familiers. Apres connoissant la rareté de son esprit il luy donna la conduite de Domice Neron son gendre, qui fut par apres Empereur. Sur cela plusieurs Auteurs escrivent que Claude mesme luy porta envie de l'accueil qu'il luy avoit fait, & pource l'envoya en bannissement en l'Isle de Corse, à ce poussé, ou bien par les fausses calomnies de certains courtisans, qui portoient mal en gré le credit, qu'en si peu de temps Seneque avoit acquis, ou plustost par la perverse & depravée nature de ce tyran, qui, ainsi que

recite Suetone , estoit suiet à plusieurs vices, comme rapine , paillardise , gourmandise & nommement à la cruauté. De cét exil est parlé en la tragedie qui est intitulée Octauie, laquelle certains tiennent estre du nombre de celles , qui sont faussement attribuées à Seneque , & disant qu'elle est partie de son fils , comme raconte Pierre Crinit en son troisiesme livre des Poëtes Latins. D'autres la donnent à vn de ses freres , combien qu'à la verité il fut assez enclin & adonné de luy mesmes à la poësie:de quoy fait foy l'œuure qu'il à composé de la mort de l'Empereur Claude , qui est pleine de plusieurs gentillesses & gausseries gaillardes, qu'il a fait à l'encontre de cét Empereur) comme c'est la coustume des Poëtes de faire bourdonner leurs musettes à l'encontre de ceux qui les ont interessé) pour se venger de luy de l'indignité , dont il auoit vsé en son endroit, de l'auoir exilé. Il fut toutesfois apres rappelé d'exil par cét Empereur , & remis en son premier estat , par l'intercession d'Agripine , mere de Neron & femme de Claude ,) en quoy elle s'acquit vne tres-singuliere reputation) laquelle luy impetra encores apres son rapel de la dignité de Preture à Rome,

& le fit Preteur, qui estoit un grand estat pour lors. Depuis ce temps, quand Seneque se vist remis en ses honneurs, credit & authorité, il ne méprisa point la commodité, de sorte qu'apres s'estre veautré sur les plumes du lict, où sa dignité luy permettoit de reposer, il se trouva tellement remplumé, que selon l'estat qui a esté fait de ses biens, se trouve que son revenu annuel revenoit à *quater centies milies sestercium* (qu'aucuns reduisent à un milier de milions d'or) encore qu'ordinairement le revenu annuel d'un Senateur n'excedast cent mil escus. Telle & si excessive opulence fut en partie cause de son mal-heur, dautant qu'elle réveilla ses envieux & mal-veillans à luy faire quelque querelle d'Allemand, dont il s'aperceut bien tost, & pour ce requit, avec toutes les prieres du monde, Neron son disciple, qu'il luy fut permis de se retirer & remettre aussi entre ses mains tous les estats dont il avoit daigné l'honorer, ensemble tous les biens & richesses qu'il possedoit. Requeste qui despleut tellement à l'Empereur, que jamais il ne la lui voulut accorder, quoy que Seneque luy remonstrât qu'il esventoit bien que quelques-uns commençoient d'avoir la dent

ſur luy, & deſia braſſoient quelque ſiniſtre menée, qui un jour luy pourroit apporter prejudice. Telles exhortations ne ſceurent amener Neron à raiſon, qui pour le ſervice qu'il pourroit retirer de ce Cordoüan, ne voulut luy accorder ſon congé, & pour l'encourager d'avantage, luy remonſtra qu'il n'y a homme vivant qui ſceut luy faire entrer au cerveau opinion, dont il pût eſtre mal affectionné en ſon endroit. Toutesfois Seneque qui eſtoit mieux informé de l'inconſtance des affections humaines que n'eſtoit ſon diſciple, eſſaya par tous moyens de couper à ſes ennemis le ſujet d'avoir occaſion de le calomnier : il ſe ſequeſtra du tout des affaires publiques, & s'adonna à la vie ruſtique, ſe releguant ſous la taciturnité d'une vie ſolitaire, exprimée ſous ombre qu'il eſtoit vieil & maladif. De meſme fit Scipion l'Afriquain, qui fut un fort redouté Capitaine entre les Romains. Apres avoir continué en Eſpagne, Afrique & Aſie la guerre fort heureuſement, reduit ſous l'Empire l'Affrique, ruiné Carthage, ſurmonté Hannibal, deſtruit Numance & reſtably Rome, en l'an cinquante deux de ſon âge ſe retira en un ſien petit heritage,

entre Cappoüe & Pozzuolo, & jamais ne voulut retourner à Rome. Nous lisons aussi que Diocletian apres avoir gouverné Rome dix-huit ans, & estre parvenu en une extreme vieillesse, se demit de l'Empire. De fait il alla à Salonne, lieu de sa nativité, où il se mesla de l'agriculture dix ans durant, ne voulant accepter la dignité Imperiale, qui deux ans apres son abdication luy fut presentée par les Ambassadeurs Romains, lesquels le trouverent en un petit jardin de sa maison binant & cerclant des laituës & taillant d'autres herbes. Comme il eut entendu leur legation il leur fit response : Mes amis, ne vous semble-t-il pas meilleur & plus honneste, que celuy qui a planté & hoüé ces laituës, les mange en paix & repos en sa maison, que non pas les laissant il retourne au trouble de Rome? Et comme une autre fois apres Diocletian se fut excusé de se trouver aux nopces de Constance, ausquelles Constantin l'avoit invité, à cause de l'infirmité de son âge caduc, brisé & mal portatif, les Empereurs eussent redoublé la priere avec menaces, il prit opinion qu'ils le feroient mourir honteusement, pource qu'il avoit donné secours à Maxence & Maximin, partant il

prit

prit du poison, dont il mourut âgé de septante ans. Ie pourrois produire plusieurs autres personnages excellens, qui laisserent les Royaumes, Consulats, dignitez, gouvernemens, citez, palais, faveurs, cours & richesses, afin de vivre paisiblement, si l'exemple de Dioclețiã principalement ne suffisoit, qui semble avoir esté compagnon en fortune avec nostre Seneque, en ce que tout ainsi que le sequestre que Diocletian fit de sa personne lui servit de bien peu de chose, aussi le malheur de la destinée renversa tous les desseins de nostre Cordubois, lequel pensant s'éloigner des pieges de ses ennemis, s'y enlaça plus qu'avant, & inopinément se trouva encloüé dans la conspiration de Pison, dont il ne se peut dégager, qu'y laissant pour toutes arres sa vie. Voila ce que c'est de l'inconstante, muable & variable fragilité de l'appuy, qu'on peut asseurer sur la faveur & amitié des Princes de la terre. Neron luy asseuroit que toutes les calomnies, accusations ou delatiõs de ses adversaires ne pourroient rompre l'amitié qui estoit entr'eux, en un moment le voila tourné aux rapports de ceux, qui l'attachoient de cette conjuration, si bien qu'apres avoir fait par un long-temps ser-

vice, pour estre soupçonné d'avoir cassé un verre, pour toute recompense il faut mourir, estant lors presques sur le bord de la fosse, en pleine & decrepite vieillesse. Car il avoit bien cent ans ou davantage, comme l'on peut bien conjecturer par ce que luy-mesme atteste en quelque lieu de ses œuvres, avoir ouy la vive voix de Ciceron, luy estant desia en âge meur de discretion pour en faire jugement. Apres plusieurs allées & venuës qui sur ce furent faites pour tâcher à rapaiser la furieuse rage de cét ingrat disciple, Seneque luy fit entendre qu'il sçavoit bien que par necessité il luy falloit mourir, mais de souhaiter la mort il n'y avoit aucune occasion. La choisir il ne pouvoit, puis que ce n'estoit à sa disposition, mais de la destinée celeste. De la fuir il s'en garderoit bien, d'autant qu'il ne connoissoit point que la mort apportât aucun mal, ny que ce fut chose mauvaise de mourir, mesmement en l'âge où il estoit parvenu. A la fin appercevant l'obstination & barbaresque inhumanité de son disciple, telle qu'il ne pouvoit reculer, il pria le Medecin Statius son familier & amy de luy composer un breuvage bien preparé, hastif & facile à prendre, qui ne

le fist gueres languir, lequel il avalla, mais pour cela il ne pût mourir, ne pouvant la poison, quelque aiguë & mortelle qu'elle fut, luy penetrer jusqu'au cœur; à cause de la debilitation de son âge, il se fit lors, par le conseil du mesme Medecin, inciser & ouvrir les veines dans un bain fort chaud; & en cette sorte finit ses jours deux ans auparavant que saint Pierre & saint Paul receussent par le mesme Empereur la Couronne de Martyre. Ie suis icy bien contant, avant que de quitter nostre Seneque, de dire un petit mot touchant la cause qui le rendit en disgrace de son disciple, d'autant que les Escrivains ne s'en accordent pas ensemble. Cy-dessus nous avons desia parlé de la conspiration de Pison, à laquelle plusieurs attribuent l'occasion de sa mort, & semblent la bien asseurer par le message qu'ils font porter par Syllan à Seneque en sa maison des champs, où il avoit fait retraite. Toutesfois il y en a d'autres, qui s'acordãs bien pour la mort, tiennent neantmoins que Seneque fut mal veu de Neron, parce qu'il avoit parlé plus haut qu'on ne luy demandoit de la repudiation qu'il faisoit d'Octavie fille de l'Empereur Claude, sous pretexte de sterilité, pour

s'amouracher de Pompeja Sabina, courtisane Romaine d'assez bas lieu. Icy je ne veux me plonger dans la dispute qu'on pourroit faire sur la verification du droict de l'une & de l'autre des partie, & des difficultez, lesquelles les subtilitez du droict Canon & de l'Edict des Ædiles ont suscité pour le fait de sterilité. Seulement je suis d'advis de remarquer que Seneque estant meu d'un bon zele en a receu une piteuse & pauvre reconnoissance. Et de ma part je serois bien d'advis de me ranger à cette opinion, dautant qu'il n'est vray-semblable qu'il ait voulu se mesler dans cette conjuration, quoy que Lucain son neveu en ait esté atteint. Plustost peut-on par conjecture recueillir que Seneque tenant son degré de Precepteur à l'endroit de la personne de Neron, ayant veu qu'il s'estoit retiré de la droite voye d'honnesteté, n'a voulu par connivence, laisser passer une telle faute sans le redresser, & luy remonstrer de combien il s'éloignoit de la verité, usant du privilege dont Plutarqué releva son disciple Trajan. Mais il y avoit bien à dire de l'un à l'autre. Trajan se laissoit plier par les advertissemens de vertu. Luy estoit tellement enchanté par ses vices, ses voluptez & imperfections, que dés que l'on

luy presentoit quelque parfum pour les évacuer, alors il commençoit à se chagriner & tomber en des saillies, qui de plus en plus rengregeoient son mal. Seneque donc fut recompensé comme ceux qui amoureux de la vertu ne veulent farder la verité, ou estre maquignons des fautes d'autruy. Voila pourquoy on a de coustume de peindre la verité portant un glaive, dont son gosier est piqué. Et de ce plusieurs Histoires nous font foy, & entr'autres celle d'Æmil Papinian, duquel je prendray grand plaisir de dire quelque chose, tant parce qu'il a souffert la mort pour n'avoir voulu pallier la méchanceté de l'Empereur Caracalle; qu'aussi pour le proposer icy pour un miroir à tous les gens de bien, & principalement aux Advocats, Iurisconsultes & autres qui suivent la vocation, en laquelle il estoit si parfait. Les prians de regler leur eloquence par la raison, & qu'ils prennent peine de faire mentir tous ceux, qui prenans plaisir à médire de la Iurisprudence, dient que le beau parler des harangueurs se vend au plus offrant & dernier encherisseur. Doncque afin que toutes les corruptions, abus & mépris, qui par cy-devant ont esté commis, puissent s'amender,

je leur propose Papinian, qui pour la verité n'a point voulu épargner sa propre vie. La qualité de ce Iurisconsulte est à un chacun si manifeste, qu'il semble estre desraisonnable d'en ouvrir le propos. Bien peu de personnes peuvent ignorer que les Empereurs l'ont eu en une telle reputation, qu'ils l'ont appellé le refuge & lieu sacré du Droict, le tresor de le doctrine Legale, la lumiere du Droict (titre que certains ont aussi voulu communiquer à ce Grand Docteur Bartole.) D'amener icy pareillement la preéminence que les Empereurs luy donnent, telle qu'en advis & consultations l'opinion de Papinian en emporte deux, il n'est pas icy de besoin, de peur que je n'appreste matiere à certains d'objecter que ces Auteurs sont suspects, parce qu'ils se mesloient de la protection & illustration des Loix. Ie suis contant de produire ce que saint Hierosme en a reconnu, qui daigne bien la comparer pour sa qualité à saint Paul pour le fait de la Theologie. Tous ces Blasons sont fort à priser, comme aussi les œuvres qu'il a fait : mais cela n'est que bien peu au prix du fruict de sa mort, d'autant que par cela il monstroit qu'il fai-

soit veritablement profession du Droict, qui n'est pas seulement de sçauoir quelques subtilités & singularités remarquables pour la resolution des points qui peuuent tomber en differend & controuerse: mais principalement d'auoir vne conscience pure, entiere & nette, suiuant la description, qu'en a fait Vlpian en la premiere loy du titre *De iustitia & iure.* Et neantmoins l'Empereur Bassian autrement dit Caracalla le prenoit bien pour vn autre & n'estimoit rien moins de luy, que plustost il ne fit ce, dont il le requeroit, qu'il ne l'auroit sçeu requerir, parce qu'il l'auoit esleué en fort grande dignité. Doncque Caracalle estoit l'homme le plus addonné à ses passions, qui fut jamais, comme ses plus que brutaux deportemens ne le confirment que par trop. La paillardise & cruauté luy commandoient tellement, que ce bouc de lubricité ne fit aucune conscience de prendre à femme sa belle mere nommée Iulia. De sa cousine nommée Sœuis, ou Seua, ou Semiamira, ou Seuiasyra, il engendra aussi vn monstre de toute impieté, turpitudes & villenies, nommée Heliogabalus qui fut le 24. Empereur, l'an apres la natiuité de nostre Seigneur deux

cens vingt & deux. Son inhumanité ne cedoit à son incestueuse & plus que brutale lubricité. Ce mal-heureux apres que Seuerus son pere fust mort en Angleterre, voulut estre seul, & ne pouuant souffrir son frere, nommé Geta, estre coheritier auec luy tendit vne infinité d'embusches pour le faire mourir : mais Geta se tenant sur ses gardes, Bassianus Caracalle ne pouuoit venir à ses atteintes par menées secretes. Partant il essaya de main-mise & à la descouuerte executer sa maudite intention, & vn soir alla trouuer son frere dormant au palais de sa mere, & le mit à mort, estant entre les bras de Martia sa mere, femme sortie de l'vne des maisons anciennes & nobles de la Gaule. Et pour ce que ceste cruauté, exercée en la personne de son frere fut trouuée estrange & inhumaine, il y eut grand bruit à Rome, mesmement le Senat en témoigna un grand mescontentement. C'est pourquoy craignant quelque remuement contre son estat, pour faire trouuer bon vn tel & si pernicieux acte, vouloit que le Iurisconsulte Papinian luy seruit de bouffon & qu'il le chatouillast en ses malefices: si luy manda qu'il falloit qu'en plein Senat il haranguast pour ce fait, & fit par viues raisons

raiſons entendre à une telle aſſemblée, que le meurtre de Geta eſtoit tellement juſte & raiſonnable, que tant s'en faut que pour ce on dût rien imputer à Caracalle, qu'au contraire gré luy devoit eſtre ſceu d'avoir executé un tel aſſaſſin. O impudence du tout deteſtable de ce vilain! Au lieu d'avoir honte du laſche tour qu'il avoit joüé au pauvre Geta, il vouloit que le Senat luy reputât à vertu un ſi execrable forfait, à la ſuaſion de Papinian, l'integrité & ſuffiſance duquel avoit tellement eſté priſée par l'Empereur Severe, qu'à luy ſeul il daigna donner la charge de ſes enfans. Si à d'autres Caracalle ſe fut adreſſé, cõpoſez de l'humeur d'un tas d'applaudiſſeurs, dont les Cours des Princes ſont deffigurées, il eut rencontré aſſez de diſcoureurs, & qui n'euſſent pas choiſi la mort pour n'intereſſer la verité: Leſquels je prie de faire graver dans leurs cabinets en lettres d'or la reſponſe que fit Papinian à l'inique requeſte de Caracalle. Il n'eſt pas, dit-il, ſi aiſé d'excuſer le parricide, que de le cõmettre. Dont l'Empereur fut tellement indigné, qu'il luy fit trancher la teſte & à ſon fils. Du lieu où il a aſté enſevely je n'en trouve rien: Je ſçay bien que du temps du Pa-

pe Sixte un villageois trouva à Rome une belle Vrne d'argent, sur laquelle estoient escrits ces mots. *Æmilij Papiniani, Iureconsulti & præfecti pretorio requiescunt hic ossa, cui infelix pater & mater sacrum fecerunt, mortuo anno suæ ætatis XXXVIII.* Quelques-uns s'arrestans aux anciennes inscriptions, touchent d'une autre façon cét Epitaphe, à sçavoir, *Æmilio Paulo Papiniano Profecto Pretorio, Iurisconsulto, qui vixit annis triginta sex, diebus decem, mensibus tribus: Papinianus Hostilius, Eugenia gracilis, turbato ordine, in senio, heu parentes fecerunt filio optimo.* Il y a quelque difference entre ces deux inscriptions pour raison de l'âge de ce Iurisconsulte. Toutes deux toutesfois remarquent couvertement l'indignité du supplice dont il mourut, pour le témoignage de la verité. Nos courtisans ont peur d'estre chassez des Cours des Grands, si à toutes occasions qui se presentent pour déguiser le blanc en noir, ils n'employoient leur emmiellée eloquence, & par tel maquignonnage entretiennēt & nourrissent les Princes en leurs mauvaises vie, qui s'asseurent ne pouvoir commettre crime si abominable, lequel ils ne puissent faire trouver bon par les flatteries de leurs flatteurs. Ils

ſe garderont bien d'eſtre reveſches & de refuſer un Prince, ou bien de condamner les vices des Grands. La raiſon eſt parce qu'ils voyent que pour toute recompenſe il a fallu que Papinian ait eſté decapité, & Seneque par l'ouverture de ſes veines ait eſté preſque homicide de ſoymeſme. Que cela ne ſoit un merveilleux aiguillon pour faire franchir le ſault à nos parleurs je n'en fais point de doute. Mais s'ils avoient le cœur aſſis en bon lieu, ils ſe reputeroient à plus grand deshonneur d'eſtre tachez de note de flaterie, que quand ils auroient ſouffert dix mil morts pour deffendre la verité, d'autant que touſiours en bonne part les gens de bien parleroient d'eux, comme ils font de noſtre Seneque, la memoire duquel a eſté tellement chere & pretieuſe à ſaint Hieroſme, qu'il a bien voulu le coucher en la liſte des Eſcrivains & Docteurs de l'Egliſe. En l'honneur duquel il a fait cét Eloge. Lucius Anneus Seneque natif de Cordoüe, & diſciple de Socion Philoſophe Stoïque, fut d'une vie tres-moderée, continente & vertueuſe, lequel, dit-il apres, je ne mettrois en ce Catalogue des Saints, n'eſtoit qu'à ce faire je ſuis incité par les Epiſtres qui ſe trouvent (leſ-

quelles plusieurs lisent & apprennent) de saint Paul à Seneque & de Seneque à S. Paul, là où entre autres choses cét excellent & illustre Senateur, tres-opulent & de tres-grande autorité envers l'Empereur Neron, ayant esté & estant encore lors precepteur & gouverneur de Neron, dit toutesfois qu'il voudroit tenir tel lieu envers les siens, que Paul tenoit à l'endroit des Chrestiens. Et à dire la verité on ne peut nier que ce ne soit le personnage accomply d'autant de vertus, qu'aucun autre de son temps. Il estoit seulement taxé d'une trop grande avarice, & d'avoir esté trop adonné à s'agrandir en biens, qui luy causerent sa mort : Avant laquelle on tient qu'il composa cét Epitaphe.

Cura, labor, meritum, sumpti pro munere honores,
Ite, alias post hac solicitate animas.
Me procul à vobis Deus evocat, ilicet actis
Rebus terrenis hospita Terra vale.
Corpus, avara, tamen solemnibus accipe saxis.
Namque animam cœlo, reddimus ossa tibi.

En Seneque les Historiens remarquent

entr'autres graces qui l'accompagnoient, qu'il estoit l'homme doüé d'une memoire, que si on luy eut dit deux mil mots des choses, il les redisoit de mesme façon, comme on les luy avoit recité, sans y faire aucune faute, & quand il estoit encore sous la ferule de ses maistres, telle fois estoit, que deux cens de ses compagnons alloient devant le regent reciter chacun un vers different, & tout aussi-tost qu'ils avoient parachevé, il commençoit par le dernier à les repeter iusques au premier, sans y faillir un mot.



MARC FABIUS QUINTILIAN.

MARC FABIVS QVINTILIAN.

CHAPITRE XI.

CEVX d'entre les doctes, qui ont leu les œuvres des Orateurs Grecs & Latins, donneront l'un des premiers lieux à Marc Fabie Quintilian, entre les mieux disans qui ayent jamais esté, comme il se peut connoistre par ses institutions Oratoires. Mais afin de n'estre veu trop long, je descriray en bref sa vie. Quintilian donc nâquit à Rome de famille ancienne: encores que quelques-vns l'ayent voulu faire Espagnol d'vn lieu nommé Calahore: entr'autres Eusebe en ses Chroniques, Volaterran vers le commencement de son 19 liure: & Iean Vaseus aux Chroniques d'Espagne, où il dit que Quintilian né à Calagure en Espagne, estant encore bien ieune fut mené à Rome par Galba. Son pere (comme luy-mesme certifie) fut aduocat, non sans cause ou de Pylate, comme il s'en trouue assez par tout le monde, qui ne portent seulement que le

nom sans effet, mais fameux & excellent, & qui avoit bien merité de sa patrie & de la Republique. Luy soigneux de son enfant le fait instruire aux lettres humaines, en quoy il profita tellement qu'il se rendit admirable en sçavoir. A cette cause il fut precepteur des enfans de la sœur de l'Empereur Domitian, & le premier qui tint l'escole publique à Rome, aux despens & gages du public. Ce que luymesme témoigne au prologue du quatriéme livre de ses œuvres, & aussi le Poëte Martial livre septiesme de ses Epigrammes, où il dit en ces mots.

Quintiliane vagæ moderator summe invẽta,
Gloria Romanæ, Quintiliane, togæ.

Vers qui certainement representent l'estat & vocation, où ce digne personnage a tellement versé, qu'il a eu pour couronne & chapiteau de ses labeurs, cette qualité, qu'il estoit la gloire de l'escole Romaine, non point tant pour la doctrine, dont il a enrichy les cerveaux de la jeunesse Romaine, que pour les saintes & excellentes remõstrances qu'il a donné touchant la vertu. Ange Politian en la Preface de Quintilian, recite que Iuvenal & le

jeune Pline furent disciples de cét excellent Orateur. Il prit femme de noble famille, de laquelle il eut deux enfans, & n'ayant encore atteint l'an dix-neufiéme de son âge deceda, à son grand regret, comme il se peut voir au Proesme de son sixiesme livre, où la regrettant il l'appelle mere douce, gracieuse & benigne, laquelle ornée de toutes les perfections rares, vertus qui se peuvent trouver és autres femmes, mourut sans aucune esperance de santé, a apporté à son mary un extreme regret Or estant fort âgé & demeuré sans se remarier, il avoit deux enfans, l'un âgé de dix ans, lequel pour la vivacité de son esprit, & grande attention de sa future vertu, il aimoit parfaitement, avec esperance qu'un jour il seroit le baston, soustien & appuy de sa vieillesse, & l'autre âgé de six ans, qu'il n'aimoit aussi de moindre affection. Mais l'un & l'autre mourans renouvellerent & augmenterent les douleurs de ce triste vieillart. Au reste de vous déduire quelles perfectiõs il avoit, tant à bien dire qu'à discourir soigneusement d'affaire de grande importance, les 12 livres de ses Institutions Oratoires, & le grand nombre de ses declamations, puis n'agueres mis en lumieres : & plusieurs

autres œuvres eſcrits à la main, trouvez en la Bibliotheque de Æneas Silvius, dit Pape Pie ſecond, en rendent un ſi ſuffiſant témoignage, que je ne pourrois le vous repreſenter. Ce n'eſtoit point de ces temeraires Eſcrivains de noſtre tẽps, qui moyennant qu'ils groſiſſent leurs livres de quelques diſcours tels quels ſans aucun profit ou edification, preſument qu'ils ſe ſont aquitez de leur charge. Ie les prie de prendre exemple à ce rare Orateur, dans lequel ils ne pourront regarder qu'ils n'y trouvent ſentences dorées & qui ſervent au public. Ie ſçay bien qu'on me mettra incontinent en avant, que dans les œuvres de ce digne Orateur & Philoſophe on trouve pluſieurs queſtions qu'il a debattuës, deſquelles il ſe fut bien paſſé, attendu qu'elles ne ſentent la ſeve d'une gravité & Majeſté, telle qu'eſt celle dont on le veut reveſtir. Ie veux qu'elles ſoient cinq cens fois moins graves qu'elles ne ſont, que le ſujet ſoit le moins beau & plantureux qu'on ſe puiſſe imaginer, d'autant plus ſera à admirer la grace & dexterité d'eſprit, par laquelle il a pû ſi bien manier des points, autrement infertiles, que les plus diſerts Orateurs n'euſſent ſceu groſſir davantage leurs diſcours

des matieres cachées, difficiles & excellentes. A ſçavoir ſi l'adreſſe de l'ouvrier n'eſt pas davantage à priſer, lequel de peu fait beaucoup, que de celuy, qui de beaucoup fait le meſme ? Encore doncques que Quintilian ait jetté ſa ſemence ſur un lieu & fonds pierreux, ſterile & infructueux, ſi eſt-ce qu'il l'a ſi bien remué, qu'à la fin le champ s'eſt trouvé paré & tapiſſé des fleurs & fruits qui euſſent pû embellir la terre la plus feconde de tout le monde. De fait ſi nous daignons nous ébattre à examiner ſes diſcours, ſi nous ne ſommes ſurpris d'aveuglement, nous trouverons qu'ils ſont moëlleux, autant qu'il eſt loiſible de ſouhaiter en aucuns eſcrits. Il eſt grandement reſpecté, principalement par pluſieurs Romains. Autresfois je me ſuis trouvé à Naples avec un Eſpagnol & un Romain, qui tous deux eſtoient tellement affectionnez à la memoire de Quintilien, qu'à coups de bec ils vouloient ſe l'envahir par force l'un à l'autre. L'Eſpagnol ſe fondoit ſur ce que j'ay allegué, que cét Orateur eſtoit natif de Calahore, & que par force il fut tranſporté à Rome. Le Romain au contraire maintenoit, que Quintilian eſtoit natif de Rome, & que là il a fait profeſſion di-

gne de Romain : accordoit bien neantmoins qu'il estoit possible que les Espagnols se peussent attribuer un Quintilian, parce que la doctrine de cét Orateur avoit enfanté plusieurs personnages doctes, qui se reputoient à tres-grand bon-heur d'estre receus au nombre & en la famille lettrée de Quintilian, & estre nommés ses disciples. Pource l'Espagnol ne laissoit à persister à sa demande & vendication reélle, car de la personnelle il n'y avoit moyen de pouvoir s'y fonder. Mettoit en fait que l'Espagne est la vraye pepiniere des hommes doctes, & là dessus dresse un Catalogue de gens sçavans qui ont flory en Espagne, entre lesquels il parloit de Fulgence, Isidore Evesque de Seville, Paul Orose, Paul de Burgos Alphonse, Roy Grand Astrologue (pour l'honneur duquel ont esté nommées & celebrées ses tables Alphonsines) Columelle, Isigine, Sedulie Poëte, Seneque, le Geographe Pompone Mele, Iustin Historien, Raymõd Lullie, Louys Vives, Rodrigue, Alphonse Tostad & infinité d'autres, qu'il seroit long à raconter. Quand je vis qu'il se fondoit si fort sur l'amour de son propre païs, je luy remonstray que si l'Espagne estoit feconde en rares cerveaux, ce n'estoit pas

à dire que Quintilian fut Eſpagnol, autrement il faudroit conclure, qu'il fut François, d'autant que s'il y a eu pays foiſonnant en eſprits ſublimes, noſtre France a eu cét honneur d'emporter le pris. Mais puis que ne pouvez vous accorder en faits (luy dis-je) afin que ne tombiez au garbuge qu'eurent ſept villes pour ſe faire reputer originaires d'Homere, il me ſemble qu'encore qu'il ſoit Romain, que l'on pourroit dire qu'il a pris ſa ſource en vos cartiers, mais qu'il a acquis ſon accroiſſement, luſtre & ſa ſplendeur à Rome. Toutesfois ce maiſtre Eſpagnol ſe trouva là logé, que du commencement il ne voulut demordre du droict, qu'il attribuoit à ſon païs, ſi fallut-il qu'il acquieſça à ce que j'avois mis en avant, à cauſe des vives raiſons, dont il ſe trouva chargé. Voila ce que c'eſt, on fait telle requeſte de la dignité & excellence de cét Orateur, que l'Italie & l'Eſpagne s'entrequerellent à qui l'emportera, depuis que ſeulement de fort loing on a peu eſventer quelle eſtoit la rareté des œuvres, qui eſtoient parties de ſon cabinet. Que ſi l'injure des tẽps ne nous en eut ravy la meilleure part, il faudroit, je vous aſ-

ſeure, de beaucoup groſſir la partie des loüanges que l'on luy donne. De meſme que nous voyons que de toutes parts a tonné le bruit de ſa renommée, dés que Poge Florentin trouva ſes livres de l'inſtitution oratoire (qui avoient eſté égarez & enſevelis au cercueil d'oubly) au Concile de Conſtance en un Monaſtere. Ah que ſi on pouvoit recouvrer le reſte de ſes autres œuvres, je m'aſſeure qu'à bon eſcient pluſieurs employeroient leur eloquence à celebrer le merite de ſes loüanges.



PLINE SECOND.

PLINE SECOND.

CHAPITRE XII.

VOULANT declarer quel & combien excellent fut Pline, surnommé le second ou le jeune, plusieurs doutes & difficultez se presentent. Premierement je doute si je le dois enrôler au rang, ou des hommes doctes Philosophes, Orateurs & Historiens, ou bien des Capitaines vaillans & belliqueux. Car l'une & l'autre profession, sçavoir est des lettres & des armes, luy estoit familiere : Ce qui se trouve en peu de personnes, & lors que l'on connoist un homme lequel se puisse aussi prudemment ayder de la droite que de la gauche, c'est à dire des armes & des lettres, on le doit grandement estimer & reverer. Et à la mienne volonté que l'ordonnance du Legislateur Platon fut bien observée, pour laquelle il vouloit que les Empereurs & Rois fussent Philosophes, ou bien que l'on choisit & élût les hommes doctes & Philosophes, pour regir &

commander aux Republiques. Nous pouuons bien attribuer celle cy pour vne des causes & raisons, qui a dauantage fait florir & triompher l'Empire Romain, sçauoir que nuls, ou peu estoyent promeus aux offices & magistrats souuerains, qu'ils ne fussent au prealable consommez en la science de la Philosophie, des arts, & de l'histoire, ce qui leur donnoit vne maturité de conseil, aduis & prudence, ayans recours en toutes difficultés à la science, maistresse de la vie humaine. Or encore que cette coûtume ait esté plus pratiquée pendant que Rome florissoit en puissance sous le commandement & souueraine authorité du peuple: neantmoins ceux, qui ont enuahy la domination perpetuelle & l'Empire, l'ont bien sçeu pratiquer, choisissans les plus doctes & sçauans personnages, du conseil desquels ils usoyent au regime & gouuernement des affaires de leur estat. Mais pour n'ennuyer le Lecteur d'vn long & trop ennuyeux discours, ie me contenteray du sujet proposé, sçauoir est du tres-excellent Orateur, subtil Philosophe, veritable Historien, Iuge tres-equitable & heureux guerrier Pline second, lequel ayant eu sa naissance en la ville de Come

Cit

Cité fort renommée en Italie, & par son sçauoir & doctrine esclaircissant l'obscurité de ses parens, s'est dressé vn Colosse plus ferme & plus durable que aucune Pyramide d'Egypte & monument d'Airain, qui se trouue encor maintenant de l'antiquité. I'entends son Histoire, en laquelle il entreprend descrire le naturel de toutes les creatures, de maniere que dedans, comme dans vn copieux tresor, toutes personnes peuuent puiser la conoissance des choses diuines & humaines. Quel mouuement des cieux a eschappé son entendement; Quelle partie de la terre, n'a esté illustrée par sa plume; Quel Abysme, soit des eaues, ou de la terre, plus profonde ne luy a deployé le plus secret de ses merueilles; L'homme, en ses mœurs tant variable a esté fort naifuement par luy anatomisé de toutes ses parties & raretez: Les bestes brutes luy doiuent ce qu'elles ont acquis de vertu & puissance. Les arbres & plantes semblent luy auoir esté toutes aussy faciles presentes, manifestes & notoires, que facilement il en a peu iuger & declarer les proprietés occultes & necessaires. La mutation des temps, des Empires & Royaumes s'est continuée par son moyen iusques à

nous. Bref rien ne luy a esté inconneu, nulle chose a esté escrite par aucun à laquelle il n'ayt donné fort auant attainte. Ie ne veux adiouster foy au peuple, qui ne pouuant au vray discerner les choses esloignées de leur sens commun, ont donné titre de menteur à ce veritable & plus hardy Historien, qui soit entre tous les Latins, comme si ce que l'on ne voit à present & en tous lieux n'estoit à croire. Et du nombre de ceux là sont les acasanés, qui ne virent iamais autre chose que les cendres au coing du feu, ny ne croyent que ce qui leur vient en fantasie, & neantmoins se moqueut & detractent de ceux, qui ont veu & visité les nations estrangeres, & fidellement descrit leurs mœurs, façons de faire, & choses par eux obseruées, comme a fait Pline. Ie les voudrois plustot estimer, au lieu de les blasmer, & suiure la mesme façon que fit Largius Licius, qui sçachant connoistre le bon or & la pierre precieuse parmy les autres falsifiées, voulut neanmoins acheter les Commentaires de Pline, alors Proconsul aux Espagnes, sur l'histoire naturelle, quatre cens mille sesterces, qui reuenoit, au pris de dix mil escus couronne. Or donc Pline entrant par son sçauoir en

credit & faueur vers Trajan Empereur, luy fut commiſe l'adminiſtration des plus grandes affaires de l'Empire, eut charge & ſurintendance ſur les armées, eut le gouuernement des Prouinces, & luy ſeul ſembloit poſſeder & tenir à ſa devotion l'Empereur. C'eſt pourquoy le Chriſtianiſme luy doit une partie de ſon advancement: car comme il fut Proconſul en Alexandrie d'Egypte, & il vit de jour en jour luy eſtre preſentée une innombrable multitude de perſonnes accuſées à cauſe de la Religion Chreſtienne, leſquelles conſtamment & ſans crainte ſe preſentoient à la mort, ſans qu'ils fuſſent coupables d'aucun crime, ou bien euſſent conjuré contre l'eſtat & Loix de l'Empire Romain, ſeulement les accuſoit-on de chanter de nuit Hymnes & Pſeaumes à Ieſus-Chriſt leur Dieu, d'eſtre obſtinez en leur Religion & ne vouloir ſacrifier aux Idoles. Par advertiſſement donc de Pline, Trajan fit un Edict que deſormais on n'accuſa & rechercha plus les Chreſtiens. I'obmettray en ce bref Eloge les choſes notables qui ſe diſent & eſcrivent de luy, des grãds biens & recherches qu'il amaſſa pendant qu'il eut le vent en poupe, & lors qu'il eſtoit employé au gouverne-

ment & administration de la chose publique, comme aussi de son autorité & somptuosité, qui estoit veritablement magnifique pour venir à sa mort, laquelle est une des plus estrange qui se lise. Car comme estant Capitaine general sur une armée de mer, il passa par la coste de Messine en Sicile, se souvenant du feu & embrasement perpetuel de la montagne d'Æthna, il luy vint en volonté de la voir, & connoistre la nature & occasion de ce feu perpetuel. De fait en approchant de pres il fut environné incontinant des flammes sortans de la montagne, & fut embrasé tout vif. Mort veritablement deplorable d'un si excellent personnage, duquel je vous represente icy la figure, telle que je l'ay veuë & apportée de l'Isle de Sicile, peu differente d'une autre que j'ay veuë en l'Isle de Candie entre les mains d'un Candiot, qui disoit l'avoir trouvée apres le deceds de son pere. Il florissoit sous l'Empereur Trajan, duquel il estoit intime amy, & mourut en l'âge de cinquante sept ans, enviran l'an de salut cent dix, apres nous avoir laissé plusieurs livres tesmoins de sa doctrine, & en eut encore produit d'avantage, si la fortune ne l'eut ravy impru-

demment, qui par sa mort semble avoir conspiré contre les amateurs des sciences, les ayant privez de plusieurs œuvres excellentes qu'il avoit diligemment elabourées, & qui eussent de beaucoup servy pour ceux qui sont amoureux de l'Histoire. Il avoit composé vingt livres des affaires d'Allemagne, lesquelles on tient estre à Ausbourg. De plus vous avez ses cinq livres *de re medica*, qui sont tenus par les plus excellens Medecins pour chose rare, à cause des advertissemens, distinctions & definitions qu'il y propose si familierement, que la Medecine est toute maschée & ne leur reste sinon de l'avaler. Et à dire la verité il estoit bien malaisé qu'autre eut pû plus pertinemment discourir de la Medecine que nostre Pline, lequel naturalisé en perfection ne pouvoit failir qu'il ne fut excellent Medecin. Attendu que l'on sçait bien que la Medecine ne gist qu'en choses naturelles: D'où est venu cét axiome, que le Medecin commence là où finit le naturaliste. Or comme ce personnage avoit si grande vogue, plusieurs qui avoient composé des livres pour leur donner de la reputation, ont voulu en attribuer le nom à

ce digne Philosophe, qui sans aduocat ou autre, qui parle pour luy, pourra toûjours se lauer de telle imposture. Seulement voudrois-je employer pour sa deffense ce qu'on a de coustume d'opposer à ceux qui font mestier & marchandise d'imposer quelque crime de faux à autruy. C'est le rapport de l'escriture, lettres & paraffe de celuy, qu'on pretend faire faussaire. Par ainsi qu'on rapporte le stile du miroir naturel & d'autres liures, que quelques-vns veulent faire aduoüer à nostre Pline, auec son histoire naturelle on y trouuera autant à redire des vns aux autres que du iour à la nuit.



DOMICE VLPIAN, IV=
RIS CONSVLTE .

DOMICE VLPIAN IVRISconsulte.

CHAPITRE XIII.

LE sujet qui se presente nous excite assez à discourir de la source & avancemẽt du Droit, consecutivement de la suite de l'âge de ceux, qui ont reduit la Iurisprudence au point de perfection qu'elle a acquis : Mais parce que cela grossiroit l'Histoire que je pretends proposer, je passeray ce recit sous silence, & seulement toucheray quelque mot de la necessité, profit & commodité de l'honneur, estat & dignité des Iurisconsultes, non que je veuille affecter cette loüange à un tas de griffonneurs, qui sous le titre que faussement ils s'attribuent, ternissent le lustre & la splendeur de la Iustice. Encore doncques qu'il y ait une Loy naturelle, emprainte dans l'instinct & affection de tous les hommes, toutesfois parce que la nature est depravée de plusieurs humeurs, lesquels nous-mesmes engendrõs,

portons & nourrissons, il est besoin, pour reformer une telle imperfection, qui pourroit nous seduire, & nous faire prendre le noir pour le blanc, de polir nostre naurel peruers par l'artifice de la Iurisprudence, laquelle, tout ainsi que les autres arts liberaux, a esté tramée & paracheuée par longues & serieuses obseruations, qui ont esté faites par gens, doüés de bon esprit & d'vn diuin naturel. Si on veut prendre la peine de balancer les Loix ciuiles auec le Droict naturel, on trouuera que la diuersité, qui les semble faire differer, n'est appuyée que sur la circonstancce des temps & personnes. Et pource qu'il n'y a Loy si ample, sur laquelle on ne puisse auoir à gloser, à cause de la varieté des faits, il a esté de besoin, qu'il y eut des Iurisconsultes, lesquels, authorisés par les Empereurs, esclaircissent ce qui auoit esté ordonné obscurement ou non assés intelligiblement par les douze tables, Loix du peuple, Edicts de Preteurs, Ordonnances des Princes & Arrests du Senat. Entre iceux i'ay choisi Domice Vlpian, lequel, auec le Iurisconsulte Paul, a esté assesseur de Papinian) duquel i'ay parlé en la vie du Philosophe Seneque) & a esté en telle reputation, qu'il a esté

a esté appellé le modele des Legistes & estimé tenir le sommet de la discipline legale auec le Soleil des Loix de Papinien. Ce n'est pas que ie veuille bannir de ce rang Paulus, qui a esté son collegue, compagnon & grand amy, & qui auec les autres deux tenoit l'vn des premiers rangs, pour le Droict. Ie ne daignerois icy faire le catalogue de ses liures, parce que nous ne les auons pas entiers, ayans esté auec la pluspart des liures des autres Iurisconsultes anciens, enseuelis dans le tombeau d'oubly: d'iceux seulement en auons nous ces precieux fleurons, dont le corps du Droict a esté magnifiquement reparé, lesquels si nous voulons distinctement recueillir & les raporter à la liste des liures qu'il a composés, à peu pres trouuerons nous qu'il y a bien peu de ses escrits, qui n'ayent esté extraits par Tribonien & ses compagnons, & couchés dans ce riche & diuin cabinet des Pandectes. A nul autre qu'à nostre Vlpian n'a sceu escheoir la loüange de tenir le premier rang sur tous les autres. De fait ie n'estime point que Tribonien ait mis au premier titre du premier liure des Digestes, en butte la premiere Loy soubs le nom du Iurisconsulte Vlpian : mesme la plus part des

principales parties des Digestes portent en face les responses de ce Iurisconsulte. Et, comme i'ay dit, il n'est pas croyable que cecy ait esté sans raison : ny plus ny moins que l'Empereur Iustinien, pour preferer la dignité Imperiale aux instructions qui estoient données par les Iurisconsultes, veut & ordonne qu'on commence l'apprentissage du Droict par les institutions du Prince, dautant que l'authorité & preéminence, qu'a l'Empereur sur le reste du peuple, excitera d'auantage ceux qui s'adonnent au Droict, à prendre plus grand goust à ce qui leur sera presenté par la Maiesté Imperiale. De là coniecturant, ie veux inferer si Iustinien a pensé resueiller les esprits des escoliers en Droict, pour leur auoir donné d'entrée vn, qui surpassoit en dignité, pouuoir & credit les autres Legistes, que Tribonien tacitement a donné vne preference à Vlpian sur les autres Iurisconsultes, quand sous le premier titre du premier liure des Pandectes il met l'aduis, opinion & resolution d'Vlpian pour premiere Loy. Ie ne fais point de doute que plusieurs ne treuuent bien estrange cette obseruation : mais s'ils ne me monstrent aucune raison, pourquoy la premiere Loy du Di-

geste est sous le nom d'Vlpian, ie soustiens qu'il m'est permis par coniecture, de luy approprier ceste premiere preéminence. Telle aussi que ie treuue luy avoir esté accordée par l'Empereur Alexandre Seuere, qui le tenoit en telle reputation, qu'à luy il deferoit le premier degré de tous les Conseillers, qu'il tenoit ordinairement en sa compagnie, sans lesquels iamais il n'entreprenoit à faire aucun Edit, statut ou ordonnance, de maniere que la resolution & determination qu'il faisoit, étoit plutôt l'arrest & advis des vingt Conseillers, qui tousiours luy assistoient, qu'une ordonnance de Prince. Cét Alexandre a l'honneur d'estre estimé pour l'un des plus sages & vertueux Princes qui fut jamais, lequel en quatorze ans qu'il regna soustint les efforts des Parthes & des peuples du Septentrion, laissant l'Empire florissant en armes & en Loix. Outre plusieurs singularitez grandement remarquables en son administration, je trouve qu'il diminua les charges & imposts, de telle sorte que celuy qui payoit trente vn escu sous Heliogabale, ne paya qu'vn escu sous Alexandre. Encores auoit il deliberé, si Dieu luy eut presté la vie n'en prendre que le tiers. Que

ce Prince ne merite estre grandement loüé on ne peut le nier, mais aussi ne sçauroit-on faire qu'Vlpian ne soit participant de l'hõneur & loüange qui luy pourroit estre donnée, puis qu'il estoit le Surintendant des vingt Iurisconsultes qu'Alexandre avoit choisi pour assesseurs, & sans lequel il ne venoit à bout d'aucune affaire. Lampride témoigne qu'Vlpian fut tuteur de cét Empereur, dont la mere mal advisée au commencement se pensa formaliser, à la fin toutesfois elle se reputa à tres-grand bon-heur, que son fils fut conduit, manié, gouverné, maintenu & conseillé par un si habile personnage, lequel consommé és affaires d'Estat & experimenté au possible, dissipoit les desseins des ennemis de l'Empire, & luy ouvroit les moyens pour entretenir son peuple en paix & en liberté. A autre certainement n'eut-il sceu s'adresser, qui plus à propos peut tenir la main au regime & administration de sa charge. Ie ne redoubleray point ce qui pourroit estre proposé pour la profondité de son sçavoir & rare subtilité de son esprit, dautant qu'elle est assez verifiée par les Pandectes. Encore moins entreray-je au discours de la prudence, qui fort heureusement l'accom-

pagnoit, puis que l'Histoire des faits & gestes d'Alexandre peut suppleer à la preuve qu'on voudroit en requerir. Ie veux, justifiant l'un & l'autre m'arrester sur son integrité, qui fut confirmée par la disgrace que luy monstra l'Empereur Heliogabale, qui ne peut souffrir prés de soy ce grave Iurisconsulte, parce que de trop prés il esclairoit ses vices; & aussi qu'Vlpian parloit quelquesfois plus qu'on ne luy demandoit, qui eut pû causer quelque sinistre remuement à ce miserable Empereur, qui chassa de sa Cour ce chat, lequel y prenoit les rats. Il estoit natif de Tyr, qui est en la Syrie Phenicienne (ainsi que luy-mesme témoigne au tit. de Cens. qui est aux Digestes) & mourut és Gaules, où l'Empereur l'avoit envoyé pour commander, mais le mal-heur suscita une sedition, au milieu de laquelle il fut miserablement tué. De son temps aussi florissoient plusieurs Iurisconsultes, qui estoient fort bien veus de l'Empereur Alexandre, & pour la pluspart sortis de l'escole de Papinian, à sçavoir Florentin, Aphricain, Martian, Celse, Metian, Triphonin, Callistrate, Procule, Modestin & Iule Paul, celuy qui fut comparé avec nostre Vlpian, pour la grande erudition qui l'illustroit,

N iij

I'euſſe pris icy grand plaiſir de diſcourir particulierement ſur la vie de chacun d'eux, ſi deſia d'autres n'euſſent paſſé leur plume ſur tel ſuiet, qui en ont dit tout ce, qui ſeroit requis d'icy propoſer, de maniere que ce ne ſeroit que redite, dont groſſiroit le preſent diſcours ſans aucun propos. Seulement adiouſteray-ie à la loüange de l'Empereur Seuere, qu'il portoit vne telle affection à ces perſonnages, que non ſeulement il les tenoit pour ſes compagnons, mais auſſi pour ſes amis, dont ne s'eſtonneront ceux, qui ſe reſouuiendront de ce que i'ay cy deſſus remarqué, que ſes ordonnances n'eſtoyent autre choſe, que d'arreſts du Senat.



TITE LIVE PADOVAN, HISTORIEN.

TITE-LIVE PADOVAN, Historien.

CHAPITRE XIV.

EN la vie d'Homere cy-devant nous avons proposé le debat de sept villes, qui quereloient ensemble pour s'attribuer ce divin & rare Poëte. Ce qu'aussi nous avons remarqué en celle de Pythagoras. Presentement nous ne deliberons point faire de mesme pour nostre Historien, puis que le lieu de sa naissance est asseuré & arresté, au contraire nous sommes en difficulté si Padoüe doit estre plustost recommandée pour les singularitez & antiquitez qui sont dans le païs, ou bien pour l'excellence des rares esprits qui en sont sortis, tel qu'est nostre Tite-Live. De tout temps avant qu'Attile ruinât le païs, Padoüe estoit reputée entre les premieres villes de toute l'Italie, tāt pour l'excellence des bastimens & edifices, que pour l'assiette du lieu & fertilité du pays, telle que la Seigneurie des Venitiens a bien peu de pieces qui luy soit de tel rap-

port comme Padoüe. De ma part je tiens qu'il y a beaucoup plus de raretez & commoditez encore plus grandes dans Padoüe, qu'on ne sçauroit estimer. Ie sçais bien qu'il n'y a presque Cité sujete à la Seigneurie de Venise qui soit mieux entourées & garnies de murailles, fossez, tours & boulleverts qu'est Padoüe. De plus je confesseray que bien peu de maisons de Conseil se peuvent voir en tout le monde, qui soient à comparer avec celle de Padoüe. D'autre costé je demeure d'accord que le païs est tellement fertile, qu'outre les habitans du lieu, du revenu & fruits qu'on recueille en ce quartier, on nourrit non seulement les escoliers, qui sont ordinairement en fort grand nombre, mais aussi plus de mil personnes dedans Venise, parce que les Venitiens se sont saisis des meilleures & plus belles pieces qu'on trouve hors les murailles de Padoüe. Quoy plus? j'adiousteray encore que c'est une fort ancienne ville, & en laquelle se peuvent voir de fort gentiles antiquitez. Mais pour cela je ne vois point que la dignité dont Padoüe est recommandable doive estre appuyée principalement sur les considerations que je viens presentement de specifier, d'autant que

s'il n'y avoit que la fertilité & abondance du païs, l'argument seroit trop foible pour faire si fort retentir l'honneur d'une telle ville. Quant à l'antiquité, on sçait bien qu'elle est fort en doute, dautant qu'Attile premierement la ruina, auquel piteux estat elle demeura l'espace de quelque soixante ans, jusques à ce qu'un Roy des Gots nommé Theodoric se mit apres à la rebastir, reparer, fossoyer & remparer tant de fortes & puissantes murailles, que de robustes bouleverts. Mais pour la seconde fois les Lombards y mirent le feu, & la destruirent si bien, que les Padoüans décheurent entierement de courage pour la remettre en son premier estat, jusques à ce qu'ayans quelque peu reprit de respit du temps de ce grand Empereur Charles le Grand, on commança à reparer les bresches & demolissemens faits par les Lombards. Derechef & pour la troisiesme fois en l'an mil cinq cent septante quatre, l'embrasement qui survint par la furie de certains garnemens, engloutit ce qui restoit de memorable à Padoüe dés le temps de Charles le Grand. Ce qui me fait dire qu'encore qu'on confesse que la premiere fondation de Padoüe appartienne à Antenor le Troyen, si est-

ce que par trois diverses fois apres elle a esté renouvellée, de maniere qu'elle ne peut estre reputée que de l'an mil cent, les vielles mazures furent reconnuës. Là dessus je ne fais doute qu'on ne me mette en teste beaucoup d'antiquitez, qu'il y a dans cette ville, qui témoignent assez l'ancienneté, & mesmement les Vers qui ont esté trouvez sur le cercueil de Tite-Live, qui estoit long-temps auparavant ces ruines & embrasemens; où je m'arresterois tres-volontiers, si le Seigneur Bernardin Scardeon Padouan n'avoit luy-mesme confessé, que seulement l'an mil quatre cens treize le tombeau de ce Grand Historiographe fut trouvé. Qui rend cette inscription fort soupçonneuse de supposition, dautant qu'il est fort difficile à croire que tel cercueil ait pû estre conservé sain & entier parmy ces cruautez & insolences de gendarmes & embrasemens de la ville. Toutesfois puis que cét Epitaphe fut le vray Epitaphe de Tite-Live, cela tousiours serviroit, pour monstrer plus clairement, que Padoüe est recommandable à cause des sçavans & signalez personnages qui y ont vécu, entre lesquels cét excellent Historien tient le premier lieu, tant pour son ancienneté,

dautant qu'il nâquit à Padoue l'an de Rome six cens nonante quatre, durant le Consulat de Lucius Afranius & Quintus Cecilius Metelle Celer, qu'aussi pour les certains témoignages qu'il a laissé de la rareté de sçavoir, dont il estoit doué. Ce que ie dis n'est pas que je veuille ternir & aneantir la louange de plusieurs doctes & illustres personnages qui sont sortis de Padoue, car au contraire je confesseray que cette ville-là a esté la pepiniere des plus exquis cerveaux de toute l'Italie, en toutes manieres de sciences. La Theologie a de ce lieu puisé une fort grande compagnie des Docteurs qui l'ont illustré le plus, & pour verification de mon dire, je ne veux que produire ce Grand Albert Padoüan de l'Ordre des Freres Hermites de saint Augustin, qui a tant fait parler de son bruit & renommée, que ce seroit peine perduë de tascher icy de le descrire. Quand à la Iurisprudence, outre que l'Vniversité y est assez fameuse, je ne particulariseray point les Docteurs nouveaux, & qui sont sortis de cette ville, comme du grand cheval Troyen, il suffira ce grand & admirable Iurisconsulte Iule Paul, qu'il n'est point tant re-

nommé à cause de l'excellence du Prince des Iuriconsultes Papinien son precepteur, que pour ses subtiles & tres-doctes responses, qui sont couchées en plusieurs endroits des Pandectes, & lesquelles sont tenuës pour fort excellentes par ceux, qui ont ietté leurs yeux sur la compilation du Digeste. Et quoy qu'il ait esté partisan de quelque secte, il a neantmoins esté si modeste à maintenir son opinion, qu'on ne sçauroit à peyne reconnoistre, qu'il fut affectiõné à vn party plus qu'à l'autre, mais on iugeroit qu'il auoit seulement en recommandation la verité & iustice. La poësie s'est aussi venu esgayer sur le fleuve Brente avec Valere Flacce, lequel à cette occasion Martial appelle Antheno-reen. Ce fut luy qui nous representa en langue Latine le voyage de Iason en l'Isle de Colchos, pour le recouvrement de la toyson d'or, qu'Apollonius le Rhodien avoit descrit en Grec en ses quatre livres des Argonautes, lesquels du depuis ont esté encore traduits en Vers Latins par Iean Hartung. La Medecine aussi, si elle n'est ingrate, doit reconnoistre avoir puisé de Padoüe la perle de ceux qui ont excellé en la connoissance des corps & des secrets de nature, & entr'autres ce grand

Pierre Appon. Quand aux Mathematiques, Grammaire, Rhetorique & Philosophie, il seroit trop long de dire le nombre des Padoüans, qui ont esté admirables en toutes ces sciences, ce qui me fera quitter un si long discours, pour retourner à nostre Tite-Liue, qui n'a point seulement rendu recommandable par ses gestes, dicts, escrits & lectures la ville de sa naissance, mais aussi Rome, où il fut de telle requeste, tant estimé & honoré, que)comme tesmoigne Eusebe) beaucoup d'excellens personnages ont bien pris la peine de partir des plus esloignées parties de l'Espagne, pour le venir visiter à Rome. Ce que tres-bien aussi Saint Hierôme a remarqué en son epistre adressée à Paulin. Et comment est-ce qu'on n'eut esté rauy en àdmiration de ce personnage, veu qu'il auoit auec telle deligence fait le recueil de l'histoire Romaine, que depuis le commencement de Rome iusques vers la fin d'Auguste, il n'y auoit aucune singularité, laquelle fort soigneusement il n'eut remarquée. Mais le malheur du temps dissipa vn si beau chef d'œuure, de maniere que de quatorze Decades qu'il auoit dressé, nous n'en avons de reste que cinq, où il manque enco-

re plusieurs choses. Qui est une perte inestimable pour la posterité, quoy que L. Florus ait par abregé & sommaire representé ce qui pouvoit defaillir, mais il a esté impossible qu'en un recueil si brief, toute l'Histoire ait pû nous estre descrite à nostre contentement, comme si les cent & cinq livres de Tite-Live n'eussent ainsi miserablement esté devorez. Toutesfois pour cela nous ne perdons l'occasion de louer grandement un si excellent Historien, qui par ce peu d'œuvres que nous avons de luy, nous donne plus de matiere de l'admirer & estimer, que si l'ouvrage entier fut tombé entre nos mains, parce que nous prisons & cherissons davantage ce qui estant tres-rare & exquis, nous est donné à leche-doigt. Icy n'oubliray-je ce qui est tres-remarquable, & qui appreste grande foy à son Histoire, c'est qu'il a, par le jugement de tous les sçavans personnages, cette gloire, qu'il n'a esté flatteur des Princes, ayant tousiours preferé la verité aux profits, honneurs & avancemens qu'il eut pû esperer, si faisant du double il eut voulu se plier aux affections des Princes, & tourner la suffisance de son esprit à les louër. Louange fort rare pour les Historiens de

noſtre temps, qui pour la pluſpart ont eſté tellement aſſujettis à leur courtiſée ſervitude, que tout homme de ſain jugement jugera pluſtoſt voyant leurs eſcrits, que ce ſont diſcours de pauvres & miſerables eſclaves, que de gens qui en toute liberté ayent fait ce qu'ils euſſent peut-eſtre bien ſouhaité. Ie ſuis contraint d'uſer de telle plainte, pource qu'aucuns ne font eſtat d'un Hiſtorien, s'ils ne ſçait bien deguiſer les matieres, flatter les vices, & en un mot ſervir de Cameleon, pour recevoir à toutes heurtes pluſieurs & diverſes impreſſions : Et qu'aucuns, meilleurs contrôleurs que bons & equitables Iuges des œuvres d'autruy, ont penſé ſe formaliſer de ce que je ne palliois en quelques endroits de cette Hiſtoire la verité, pour couvrir ou maſquer les imperfections de ceux qui eſtoient autrement parvenus à la cime du degré illuſtre. Mais s'ils connoiſſoient & mon naturel & le devoir d'un vray Hiſtorien, certainement ils ſe garderoient bien d'entrer en de telles craintes. Penſent-ils qu'un qui a deliberé de dreſſer un diſcours des vies des Hommes Illuſtres puiſſe s'acquiter de ſa charge, ſi comme l'on dit, il tour-

ne le beau devers la ville, & cache ce que chacun sçait avoit à redire en eux? Ce seroit metamorphoser un Historien en flatteur, bouffon ou panegyriste. Enfin nostre Tite-Live apres avoir vescu septante six ans, deceda le quatriesme an de Tibere, qui seroit l'an de Rome sept cens soixante & dix, à Pavie où il fut enterré, & où comme j'ay cy-devant desia touché, se voit son Tombeau dans l'Eglise de sainte Iustine, qui a cette inscription.

OSSA

TITI LIVII VNIVS OMNIVM MORTALIVM, IVDICIO DIGNI, CVIVS PROPE INVICTO CALAMO INVICTI P. R. RES GESTAE CONSCRIBERENTVR.

Ce qui m'a fait dire, que cét Epitaphe avoit esté supposé depuis l'an mil quatre cens & treize par quelqu'un, qui curieux, ayant sauvé du dernier embrasement, qui survint l'an onze cent soixante & quatorze, le digne corps de cet illustre homme, auroit pour le faire reconnoistre, adiousté cette loüable inscription, est que l'Autheur du Supplement des Histoires cotte notamment, qu'en l'Eglise de sain-

sainte Iustine à Padoüe il y a vne tres-belle & signaleé inscription, laquelle Tite-Liue mesme auoit composée auant sa mort, contenant ces mots.

TITVS LIVIVS T. S. QVARTAE LEGIONIS, ALIIS CONCORDIALIS PATAVII SIBI ET SVIS OMNIBVS. OBIIT IV. TIBERII CAESARIS ANNO NATVS. LXXXVI. ANNOS.

Par ces deux inscriptions la vie de Tite-Live est divisée en deux chefs, qui monstrent que ç'a esté un excellent Historien, & vaillant guerrier, qui appaisa une sedition, qui eut pû dissiper tout son païs. Il faut que l'Auteur du supplément se soit mépris en ce qu'il dit; que ce dernier Epitaphe est dans l'Eglise susdite, dautant que j'ay veu, estant à Padoüe, le portrait de cét Historien en marbre, au bout d'une fort grande, belle & superbe salle, qui n'est soustenuë d'aucuns piliers & colomnes, (chose surprenante) attendu sa longueur, hauteur & largeur, qui est telle qu'elle surpasse celle de Paris, & par terre est escrit cét Epitaphe. Ie trouve qu'il y a encore un autre de ce nom,

auteur tragique, qui portoit ce mesme nom de Tite-Live, qui estoit esclave de Livius Salinator, au reste sçavant homme, auquel son maistre donna ses enfans à enseigner, & ayant trouvé qu'il s'estoit fort bien acquité de sa charge, & reconnoissant que c'estoit chose indigne qu'il fut serf, estant doüé d'un tel sçavoir, l'affranchit. Ce que j'ay bien voulu remarquer pour empescher qu'ils ne soient pris l'un pour l'autre. Quant est du nostre, il n'est mal-aisé à discerner, dautant que le siecle auquel il a vescu, & les œuvres qu'il a mis en lumiere, apprestent assez de matiere à tous les bons esprits d'admirer la suffisance, dignité & excellence de son rare esprit? Vous voyez dans l'Histoire qui nous est laissée, comme dans un miroir & tableau, l'estat ancien de la Republique Romaine representé. Ah! que si Dieu eut permis que nous eussions ce qu'il en a escrit à plusieurs points, qui sont enveloppez du broüillis des tenebres Cimmeriennes, lesquelles seroient éclaircis. Mais dequoy me plains-je? nous attendons de jour à autre ce tresor, que quelques Allemands promettent en bref faire éclore de

quelques-unes de leurs Bibliotheques. Si la pieté a quelque credit envers eux, je m'asseure qu'ils deterreront ces pretieux joyaux pour en faire part à la posterité, & pour manifester la diligence de cét Historien Padoüan. D'autre m'ont voulu faire croire qu'on trouvoit les Decades de nostre Tite-Live, traduites en langues Espagnol ou Castillan, quant ils nous en auront donné la veuë j'en croiray ce que j'en verray, & non autrement. Estant en Grece un Evesque Grec de l'isle de Negrepont, nommé Heraclée, me dit avoir veu à l'une des Bibliotheques d'Athos un gros tome de livres, que Leon premier Empereur Grec, qui vivoit l'an de nostre Seigneur quatre cens cinquante huit, avoit fait traduire de Latin en sa langue. De cela il ne s'en faut estonner, puis que mesme j'ay veu plusieurs livres Latins traduits de Latin en Grec, en la Bibliotheque de la Reyne, où l'on trouverra une partie des œuvres de Saint Thomas d'Aquin aussi traduites, du temps du Grand & docte Laurens de Medicis pere des hommes de sçavoir. Le docte Baleus en sa quatorziéme

Centurie de son Histoire des Hommes Illustres de son Isle Britannique nous advertit, que Ferguz Roy d'Escosse, comme il estoit amoureux de l'Histoire, ayant tenu escorte à Alaric, Roy des Goths, apres que la ville de Rome fut saccagée, trouva moyen de s'emparer de quelques volumes de l'Histoire Romaine, lesquels il transporta à l'Isle d'Ione aux troubles des Danois, pour les mettre en seureté, & les garder de l'injure des guerres qui avoient broüillé l'Italie, & dont estoit menacé son Royaume. De là il infere qu'il n'est pas messeant de conjecturer, qu'entre une telle batelée de livres les Decades de Tite-Live ne puissent estre comprises. Si mes souhaits avoient lieu, veritablement on les y trouveroit : mais de s'arrester du tout sur cette conjecture, ce seroit joüer au hazard la verité d'une chose incertaine, & dont on est mal asseuré. Et aussi Baleus est fort soupçonneux pour son rapport, dautant qu'il est fort coustumier d'avancer beaucoup pour la loüange & illustration de son Isle Britannique, ainsi que j'ay monstré ailleurs, & sur tout en la vie de Iean Clopinel & de l'Empereur Constantin. Ie ne voudroi

point nier que l'Isle-Ione ne soit parée de plusieurs beaux, riches & excellens monumens d'antiquité, & que le Roy Fergus n'ait là fait un amas de livres, mais de supposer par presomption, que les Decades Liviennes y sont enserrées, c'est joüer de conjectures à credit. Ce qui me fait ainsi tenir bon contre le raport de Baleus, n'est point tant que je prenne plaisir à contrarier à ce Centurieur, pour l'empescher de remplumer son païs des plumes d'autruy; mais par ce que j'apprens, que plusieurs autres se vantent avoir le mesme qu'il veut appropier à son Isle Ionienne, ainsi que desia j'ay monstray & esclaircy davantage par apres. Ie ne voudrois pas nier, qu'il ne se puisse faire, que quelques-uns puissent avoir quelques livres, qu'ils nomment Decades de Tite-Live. Mais à sçavoir s'il n'y a pas de la presomption, que ce soient œuvres supposées sous le nom de cét Historien, composées par d'autres, & qu'on veüille honorer du nom de nostre Tite-Live, ainsi que j'ay remarqué de quelques autres. Quand à moy, encore que je ne nie pas tout ce qu'en raconte Baleus, je suis neantmoins contraint, pour joüer au plus as-

ſeuré, de me remettre à ce qui m'en ſera monſtré, & lors, ſi on fait ſortir quelques monumens de cette Iſle Ione, je ne feray point de difficulté de me ranger au raport de Baleus. Mais puis que Dieu n'a permis que nous joüiſſions de tous les labeurs de cét Hiſtorien, ſi eſt-ce que noſtre France auroit tort de ſe mécontenter: ayant eu depuis quelque temps deux fideles interpretes, les ſieurs Blaiſe de Vigenaire, & Antoine de la Faye, auſquels pour recompenſe je ne puis offrir que le bon gré & remercimens que la France leur doit, en laquelle ils ont de nouveau fait revivre l'Eſtat Romain. Si je voulois entrer au diſcours des loüanges de l'un & de l'autre, il faudroit que je determinaſſe deſtiner deux nouveaux eloges, particulierement à chacun d'eux. Du ſieur de Vigenaire, je ne diray point beaucoup, parce que ſes œuvres font aſſez reconnoiſtre l'excellence de ſa dexterité qu'il a, ſa pureté du langage François, & ſes ſerieuſes recherches, eſquelles il s'eſt ſi fidellement employé, qu'il eſt priſé par tous ceux qui ne ſont jaloux de l'honneur, qui eſt deu aux gens d'eſprit. Quant au ſieur de la Faye, je ne le connois pas,

mais on voit bien par ses labeurs, qu'il est personnage qui merite beaucoup. Aussi ay-je ouy faire rapport de luy, qu'il se plaist à la phrase de Ciceron, que pour la Philosophie, Medecine, Iurisprudence, Theologie, Poësie & diversité de langues, il doit peu à homme qui soit de sa robe, & auquel la multiplicité des sciences donne un singulier honneur. Certains m'ont fait entendre, qu'en Italie il y a un certain personnage, lequel se vante d'avoir une copie Latine de toute l'Histoire Livienne, parfaite & accomplie, laquelle il tient cachée & renfermée dans son contoir, parce qu'il delibere luy seul avoir l'honneur de tenir à soy & en sa puissance un tel tresor, de mesme qu'aucuns font leur Basiliques, lequel il fait courir le bruit que bien-tost il le communiquera à la posterité sous son Idiome. Il en fera ce qu'il luy plaira : Si est-ce que pour donner plus de lustre, pois & autorité à son supplément, il feroit mieux de nous faire voir l'histoire couchée & minutée au mesme langage qu'a tenu Tite-Live, & apres s'il luy plaist de gratifier sa nation, il ne fera que bien d'en donner à l'interpretation, toute celle qu'il jugera bon à faire, a-

fin que le Lecteur connoisse, avec quelle fidelité il s'est porté en sa traduction.



ABOALIS AVICENNE,
MEDECIN.

ABOALIS AVICENNE, Medecin.

CHAPITRE XV.

A CAVSE de la necessité certains ont dit tres à propos, qu'il falloit honorer le Medecin, puis que c'est luy (qui parlant humainement & suivant la proportion qu'il faut avoir aux secondes causes) peut nous remettre la vie au corps, ainsi que je me souviens avoir ailleurs declaré assez amplement. Et neantmoins je trouve par le Proverbe, qui trotte en la bouche d'un chacun, que la chance est bien virée, d'autant que suivant iceluy,

Les escus à monceaux trichent chez Galien,
Au lieu que les honneurs suivent Iustinien.

Pour cela ne voudrois-je permettre une évidente contrarieté entre ces deux axiomes, la diversité desquels on pourra ainsi accorder, qu'outre les honneurs les Medecins se sont si proprement approchés

des escus, qu'ils semblent avoir plustost attaché leur estat à je ne sçay quel gain, qu'aux honorables dignitez, dont ils devoient se contanter. Ie ne les y comprens pas tous, mais ces grands Medecins, qui sont tellement boursouflez d'avarice, qu'ils se sentiroient avilis, abaissez & deshonorez, s'ils avoient testonné, c'est à dire, pris des testons, il faut des escus à poignée. Lesquels pour ce je suis contant d'enfiler avec Thadée Medecin Florentin, lequel estoit doüé d'une telle rareté de doctrine, qu'il estoit estimé ne ceder aucunement à Hippocrate. Ce qu'il se faisoit entendre n'ignorer pas, vendant ses drogues beaucoup plus cher que les autres. De fait quand il estoit appellé par aucuns Princes Italiens, il n'eut pas dosé à moins de cinquante escus par jour, qui eut esté par an dix-huit mil deux cens cinquante escus. Et si encore ne se contentoit pas de si peu : Il fut si effronté qu'il n'eut honte de demander au Pape Honorius par jour cent escus, qui seroit par an 36 mil cinq cens escus. De ma part ie n'ay point deliberé d'accelerer icy par brocards les Medecins, crainte que j'ay du malheur qui m'adviendroit, s'ils m'avoient pour un coup abandonné. Et pour

ce je laisseray les petits traits de gausserie, dont quelques-uns prennent plaisir de se laver la gorge assez indiscretement de ceux, lesquels ils devroient reverer pour plusieurs & tres-justes occasions, pour entrer au discours de nostre Avicenne, qui nous fait fort belle voye, pour en dire nostre ratelée, si d'un style Satyrique nous estions animez pour médire de toute chose. Ce grave Medecin avoit une dentade sur Averroës, tellément envenimée, que dés qu'ils pouvoient trouver dequoy se mordre l'un l'autre, ils s'entrepilloient d'une fort estrange façon. Si bien & beau s'acharnerent l'un l'autre, que pour les appaiser fallut qu'Avicenne quitta la place, par le moyen d'un petit bouconnet, dont Averroës le festoya si à propos, que le plus hastif qu'il eut fut d'aller contrarier au Royaume des morts. Toutesfois ne fut si mortellement precipité, qu'il ne fit devancer son ennemy Averroës, lequel par violence & prevention repercussive, il chassa au lendemain de la Feste de la Toussainct; & ainsi ces deux champions diametralement opposez pour une mesme querele, destraperent ce monde des riotteries & contradictions dont ils s'entregraffinoient

l'un l'autre. Icy je ne m'arresteray point à examiner si avec raison ils ont deu s'entrechoquer avec telle vehemence, puis que cela tireroit trop en longueur le fil de nostre discours, lequel il faudroit farcir des raisons qui estoient alleguées de part & d'autre, pour maintenir leur party. Qu'ils ne se soient licentiez en partialisant en leurs opinions, à se houspiller par detractions & moyens reprouvez, on ne sçauroit le nier, & qu'en cela ils n'ayent franchy outre les limites de raison, mais de tels broüillis nous pouvons recueillir un fruit nompareil, comme me confesseront ceux qui auront pris la peine de lire & relire attentivement leurs escrits. Or pour retourner à nostre Avicenne, on n'est pas d'accord touchant l'estat & profession qu'il faisoit. Mesuë & Zoar tiennent, qu'il fut l'un des plus excellens de son âge : Autres qu'il tint le Royaume de Bithinie, dont les Medecins sçavent tres-bien faire leur profit, pour faire baisser le caquet à ceux qui vilipendent & desprisent tellement leur profession, qu'à peine font-ils difficulté de luy donner le premier rang entre les sciences illiberales. Et à dire le vray n'ont pas tort les Medecins, d'autant qu'il n'est pas

croyable, si la Medecine eut esté ainsi abjecte (comme ils se font entendre) qu'un Roy eut daigné s'en mesler, si est-ce qu'il faut tousiours confesser qu'apres les arts liberaux & la Iurisprudence, il n'y en a aucun qui merite mieux le nom d'estre liberalisé que la Medecine. Encore qu'aucuns ayent tasché de l'enarracher, pour ce qu'elle gist en la pratique & guerison du corps. Qui est une raison d'aussi bonne grace, que si on vouloit démembrer de la Philosophie, la morale, la civile & la domestique, qui sont neantmoins du consentement des plus habiles d'entendement, enrôlées sous l'escadron des arts liberaux, comme tenans & dependans de la Philosophie, qui n'a point la vertu pour objet seulement, pour la contempler, mais entant que par vertueux & loüables exploits elle est mise en pratique, ainsi que tres-bien l'a remarqué le Phenix des Philosophes Aristote, lequel discourant au mieux qu'il a peu descouvrir par ses lunettes paganisées, du souverain bien, tient que la contemplation est une chose morte & de nul effet pour bien-heurer, si l'action & pratique de la vertu n'est immediatement consecutive. De là j'estime qu'avec tres-juste occasion on peut infe-

rer, si la Philosophie pratique n'est point separée de la Philosophie, mais au contraire qu'elle est au nombre des arts liberaux, que la Medecine n'en doit estre bannie, attendu qu'elle sert aussi bien à l'entretenement & maintien de la seureté humaine, comme la Philosophie ciuile. Là dessus ie ne fais doute, qu'on ne me mette en butte la distinction, qu'Aristote en fait en ses Politiques, où formellement il empesche qu'elle soit nombrée entre les parties destinées au gouuernement politique. Mais ce sera aux Iuges equitables de determiner de ce fait, & resoudre si pour si petite consequence la Medecine doit estre abbatardie entre les arts sordides & illiberales. D'vn point est taxé nostre Auicenne, que, Medecin qu'il estoit à Seuille, neantmoins il s'est prostitué au Mahometisme dont il n'a point eu de honte de se glorifier en ses commentaires sur la Methapysique d'Aristote. Que ce ne soit esté vn grand dommage c'est hors difficulté, mais aussi que pour cela il fallut rejetter sa doctrine, seroit mettre tout d'un coup sous le pied les rares & excellens escrits des Payens & Infideles, qui estans doüez de plusieurs & exquises graces, nous en ont commu-

niqué la meilleure partie, ce qu'ailleurs je me souviens avoir dit. De fait il y a bien peu de point sur la Philosophie Theoritique & contemplative, sur lequel il n'ait passé la subtilité de son pinceau : les gaillardises & gentillesses Logicales ont esté si à propos par luy remarquées, que ce seroit folie de souhaiter un éclaircissement plus ouvert, plus propre & plus familier. Quand aux identites, transcendens, & autres chefs Souverains de la Philosophie, qui sont voüez à la Metaphysique, j'oseray bien asseurer qu'Aristote ne les a point plus disertement déchiffré qu'ils sont épluchée par son docte & fidel interprete. Mais la perfection de ses œuvres gist en l'illustration qu'il a fait de la Philosophie naturelle, de laquelle, comme sa profession l'y appelloit, aussi il a esté tellement amoureux, qu'il n'y a aucune singularité interieure ou exterieure de la nature, laquelle il n'ait fureté, ainsi que pourra justifier le Catalogue de ses livres, lequel icy j'eusse proposé volontiers, si je n'eusse eu crainte de trop grossir le present discours. Ioint aussi que j'y reserve quelque petit coin pour son competiteur Averroës, lequel n'a en rien cedé à Avicenne, ainsi

que témoignent quelques memoires des Histoires d'Espagne, qui recommandent fort ce personnage, qui est nommé Albool Beuroist, qui a eu grande vogue à Cordoüe en Espagne environ l'an onze cens quarante neuf. Il a esté tellement adonné à faciliter les œuvres d'Aristote, qu'il en a esté nommé pour cette occasion le Commentateur. Et afin que je ne luy dérobe aucune chose du los qui luy appartient, il a en ce passé Avicenne, qu'il a fleuré les traitez Politiques, sur lesquels il a donné si à propos, que s'il n'eut fait autre profession que de Iurisconsulte, il n'eut esté possible d'en venir mieux à bout. Ces deux personnages font souuent mention en leurs œuvres d'un Medecin d'Affrique, qui & par ses œuvres que par ses escrits a acquis un grand bruit, que certains ont nommé Rhazis ou Razis, autres disent Bachilo, autres Adubert Araze fils de Zacharie : mais Avicenne le nomme Mahement, lequel estant nourry en la Cité d'Almansor, apprit à parler Arabe. Et en icelle premierement il composa quelques siens livres, à sçavoir de la correction des Medecines, de la guerison des maladies : Des jointures, où les principaux points de la Medecine sont ex-

primez : un livre au Roy Almanſor, qui fut nommé par ſon nom, parce qu'il fut mis en lumiere par le commandement & inſtigation du Roy Manſor fils d'Iſaac & pluſieurs autres, deſquels le Catalogue eſt fidellement recueilly par Geſuitus. I'avois deliberé de celebrer icy la Medecine, mais pour toutes louanges je ne veux employer que ce qu'en dit le Seigneur de l'Eſcale touchant Æſculape.

Pone tibi metas naturæ, pone receſſus
Et Iovis & quicquid Iuppiter eſſe poteſt.
Ille dedit vitam, mortem dabitu, anctius hoc eſt:
Poſt mortem, vitæ do ſine labe bonum.


CÆSAR.

IVLES CESAR, PREMIER Empereur de Rome.

CHAPITRE XVI.

VOVLANT en ſi peu de papier comprendre les faits incroyables de ce vaillant Romain, & premier Empereur, ce ſeroit autant que de vouloir avec le doigt toucher le Ciel, ſeulement pour accompagner ce portrait, que j'ay eu du Cardinal Farneſe, amateur des bonnes lettres, je declareray ſuccintement quels moyens & vertus luy ont donné entrée en cette ſupréme dignité. Pour donc faire commancement de ſes geſtes il nâquit à Rome, laquelle eſtant pour lors en ſa plus grande felicité, & tenant ſous ſoy la domination quaſi de tout le monde, a produit pluſieurs excellens Capitaines. Entre leſquels comme Ceſar ne fut des plus Illuſtres de ſang, de famille ancienne, puiſſance ou richeſſes, toutesfois il a ſurpaſſé tous les autres qui l'avoient precedé ſoit en courage, hardieſſe, bon-heur

ou force. Il fut dés sa jeunesse fort ambitieux d'honneur, & ne permit qu'aucun fut preferé à luy obtenir les dignitez. Estant encore enfant il avoit coustume d'user de cette sentence. Si le droit humain est à violer, l'appetit de regner en doit estre la cause principale. Environ l'âge de treize ans il s'enhardit, & s'avança de demander au peuple l'Office de Dial, signe évident de sa future magnanimité. Comme un jour encore jeune il contemploit la statuë d'Alexandre le Grand, il se prit à pleurer, considerant qu'Alexandre en l'âge de vingt-quatre ans il avoit desia vaincu & assujetty la plus grande partie du monde, & luy d'âge pareil n'avoit encore fait acte aucun digne de memoire. Lucius Sylla Dictateur le voyant ainsi turbulent & mal composé de gestes & façons de faire, advertit le Senat, & en particulier Pompée, de se donner garde de ce jeune homme, & qu'un jour il renverseroit la Republique. Aussi dés l'heure qu'il commença à s'entremesler & faire les affaire d'estat, il vouloit toutes choses estre faites en son nom, n'en attribuant aucun honneur à ses Collegues, acquerant la faveur du peuple par largesses, humanité, modestie, spectacles

& magnificence. Il n'estoit point difficile ny somptueux en son manger, & neantmoins quoy qu'il fût de foible & delicate complexion, si est-ce qu'au lieu de prendre la foiblesse de son corps pour couverture, afin de se traiter mollement, il prenoit les labeurs de la guerre pour une medecine, comme propre à guerir l'indisposition de sa personne, vivant sobrement & couchant à l'air le plus souvent, dont il se rendoit d'autant plus admirable & aimable des siens. Il n'y eut jamais Capitaine, Roy, ny Monarque, qui eut plus d'occasion de se glorifier en ses prosperitez & victoires acquises, que Iules Cesar. Car il se trouve avoir par cinquante diverses fois combattu l'ennemy en bataille rangée & obtenu la victoire: ce qui n'est arrivé à aucun autre. Estant Consul par l'ordonnance du peuple, luy furent assignées trois Provinces, sçavoir la Gaule Cisalpine, Transalpine & Illirie, avec sept legions sous sa conduite: le Senat luy adjousta la Gaule Cheveluë. Toutes lesquelles Provinces il subjugua & rendit tributaires au peuple Romain, ne faisant la guerre que par l'espace de dix ans. Puis faisant dresser un pont sur le

Rhin, il vainquit les Allemands, Griſons & Suiſſes, non encore auparavant domptez par aucun eſtranger. Il paſſa auſſi en Angleterre, où il fit preuve de ſa vertu, force & vaillance, les contraignant de luy payer grande ſomme de deniers, & de luy livrer oſtages. Toutesfois il ſe trouve en cette Iſle fort peu de marques & antiquitez de luy, ſoit Colomnes, Obeliſques, Pyramides, Medalles, Chaſteaux & forteresses, comme l'on fait en France, Eſpagne, Italie & autres endroits : ce qui fait eſtimer que luy ny les ſiens ne firent long ſejour en ce quartier. Auſſi à dire la verité, ce fut le lieu où la fortune luy fut contraire, à cauſe de la tempeſte qui luy abiſma preſque tous ſes gens, comme auſſi elle luy fut contraire à Clermont en Auvergne, où il perdit une legion, & ſur les limites d'Allemagne ſes Capitaines furent tuez par embuſches, mais au reſte de ſes rencontres trouve-t-on qu'il a eſté le plus heureux guerrier qu'il eſt poſſible de penſer. Ainſi donc retournant victorieux de ſes conqueſtes, il requiſt qu'on le creaſt Conſul, encore qu'il fût abſent. Marcel, Bibulus, Caton & Pompée lors Conſuls l'empeſcherent, juſqu'à ce qu'il

eut laissé son armée, & luy-mesme fut venu supplier le Senat, d'où vint la source de la guerre civile, à quoy ne se voulant soûmettre, il retint les armes qu'il avoit en main, de peur qu'estant dessaisi de ses forces, ses adversaires ne luy fissent la loy à leur discretion, & ne le menassent par le nez, & fit de rechef supplier les tribuns du peuple, à ce que sa demande luy fut octroyée. Le Senat pour obvier à sedition chassa les Tribuns Antoine & Bassie, fauteurs de Cesar, & envoya Pompée pour s'emparer des forces & legions de Cesar. Mais luy amassant de toutes parts les compagnies dispersées, commence de se remuer & occuper des villes, alleguant pour pretexte son intention estre seulement de remettre les Tribuns qui estoient chassez en leur dignité. Pompée aydé de la faveur & autorité du Senat, qui s'estoit enfuy en Grece, luy resiste : mais n'ayant ses compagnies equippées il se retira en Grece, pour assembler sa milice. Cesar en ces entrefaites s'achemine à Rome, & entrant par force au tresor public, s'empare de l'or & argent qui y estoit, pour subvenir aux frais de la guerre qu'il

commença contre ceux qui tenoient le party de la Republique, & estoient estimez favoriser Pompée & occupoient les Provinces & villes. Puis passant en Macedoine pressa de telle façon Pompée, qu'il le cõtraignit à combattre és champs de Pharsale, & fuyant le poursuivit en Egypte jusqu'à ce qu'il fut tué : & enfin subjuguant Ptolomée Roy d'Egypte & autres qui restoient des amis & Capitaines de Pompée, fit en sorte qu'il demeura en l'an du monde trois mil neuf cens dixhuit, & quarante quatre ans avant la nativité de Iesus, paisible Empereur ou Dictateur perpetuel. Mais comme il ne se contentoit de l'Empire Romain, qu'il s'estoit acquis avec tant de travaux, l'esperance de l'advenir luy fit mespriser la gloire qu'il avoit de ses faits passez, dont il ne receut autre fruit qu'un nom vain seulement, & une gloire de bien peu de durée, qui luy susciterent l'envie & haine de ses Citoyens, estant massacré par Brutus Cassius & autres complices, de vingt trois coups de dagues sur son corps, apres avoir seulement survescu Pompée par luy vaincu, de quatre ans, qui seroit environ l'an de son Empire trois ou quatriesme,

&

& de son âge cinquante six. On attribuë plusieurs vertus, dons de nature & graces singulieres à ce vaillant guerrier. Car au milieu du camp il entretenoit fort à propos l'estude, composant l'Histoire de ses guerres & actions. Sur tout en ce il est à estimer, qu'il a si bien fait que son nom est demeuré gravé au livre de memoire, laissant l'Empire hereditaire à ses successeurs, qui de luy ont retenu ce glorieux & celebre nom de Cesar. Il fut facile & misericordieux à ceux qui l'avoient offensé, & se reconcilioient, & au contraire cruel & inexorable à ceux qui obstinez luy demeuroient ennemis. Toutesfois encore que Pompée luy fut ennemy capital, si est-ce qu'estant Cesar venu en Alexandrie d'Egypte, & luy estant presentée la teste de Pompée par Ptolomée dernier Roy d'Egypte, qui la luy avoit fait trancher, Cesar se prit à pleurer la voyant, & en memoire d'un si excellent Capitaine fit edifier un Temple, qu'il nomma d'Indignation, dans lequel il fit enterrer le corps de Pompée, & luy dressa une Colomne l'une des plus superbes qui ait jamais esté veuë au monde, laquelle se voit encore à present à un quart

de lieuë de la ville d'Alexandrie, & de laquelle je vous ay amplement discouru en ma Cosmographie. De ce est-il taxé qu'il s'est laissé trop abandonner à l'ambition, qui l'a si bien maistrisé, que sans avoir égard à la fidelité qu'il devoit à Ciceron, qui n'estoit disgracié que pour n'avoir voulu consentir qu'on defavorisa Cesar à Rome, le livre à la mercy de Marc-Antoine, lequel fut reconcilié par le moyen de ce gentil Triumvirat, qui ne pouvoit estre bien raffermy si le pauvre Ciceron n'eut esté livré à la fureur de cét Antoine. D'excuser tel acte je m'en garderay bien, ne prenant plaisir de flatter le dez à ces Seigneurs : mais puis que Ciceron ne pouvoit ignorer l'inconstance des affections humaines, il n'estoit à priser de se partialiser si fort pour Cesar, s'il n'esperoit d'en avoir telle recompense que luy trameroit la vicissitude des choses, laquelle ne recompensa honestement Cesar mesme, ainsi que nous avons touché cy-dessus, & que les Vers suivans le demonstrent, lesquels j'ay icy d'autant plus volontiers inseré, que j'y vois dépeint & figuré le naturel portrait du succés variable de ce grand Empereur, qui pour sa grandeur n'a point

laiſſé d'eſtre giroüetté au gré de la fortune.

Omnia qui ſolus fuerã, cui Roma triumphus,
Roma parens, patria Roma noverca Patri
Adſum Cæſar, ab extremo cui terminus axe
Summittit trepidum pronus utrumq; caput.
Plus mea mi nocuit pietas, quam Martius hoſtis :
Hoc, quod non potuit vis ſcelus eſſe facit.
Ponite ferales animos turba impia, non me
Cæditis, hoc Roma eſt, quod manus iſta ruit.

Quiconques daignara apprendre de Plutarque la piteuſe & encore plus miſerable mort de ce Seigneur, & les preſages de ſes ſacrifices & advertiſſemens donnez par les ſiens de ſe tenir reſſerré en ſa maiſon, pour éviter la fureur de ſes ennemis, jamais ne pourra aſſez s'eſtonner, ſoit de la hardieſſe de Brutus & de ſes partiſans, comme auſſi de la courageuſe magnanimité qu'avoit ce grand Empereur, de ſe proſtituer à la mercy de ſes ennemis, pour ſeulement pouvoir s'acquitter de ſa charge & aſſiſter à l'aſſemblée, ou ſa preſence n'eſtoit point par neceſſité requiſe, & laquelle,

quant bien eut esté besoin qu'il y assista il
pouvoit remettre à autre temps.


FERGVZ, PREMIER
ROY DECOSSE.

FERGVS PREMIER ROY d'Escosse.

CHAPITRE XVII.

BIEN peu de Royaumes trouverons-nous, qui ayent flotté davantage sur l'inconstance des vagues, tourmentes & tempestes de changement & mes-asseurance, que celuy d'Escosse, qui en moins de dix-huit cens ans a eu de compte fait cent & sept Rois successivement consecutifs. D'attacher telle mutabilité au climat de la region, qui pour sa distemperature ait pû abreger la vie de ces Princes, ne semble y avoir apparence, puis qu'autant que nul autre ce païs est fertile de personnes, qui ont atteint long âge. Encore moins sur ce qui a fait si dru tricher la multitude des Papes, qui ne peuvent parvenir au siege Souverain, si ce n'est lors & quant ils portent au front cette gravité chenuë. On sçait tres-bien qu'il y a pour cét égard difference entre les Rois & les Pontifes. Doncques (s'il est

loisible de fureter plus auant les secrets d'vne telle muableté) ie dirois volontiers, que l'indisposition , tant de ceux qui commandent que des sujets, ont causé vn si frequent des-voyement des sceptres d'Escosse: Tout ne moins qu'vn estomach maleficié est de bien peu de durée , lors & quant il est principalement mal-accompagné de viandes mauuaises & corrompuës. Et qu'ainsi ne soit l'on trouue qu'il y a eu cinquante trois Roys d'Escosse , qui pour leur lasche & mauuaise vie ont passé sous la rigueur de la felonnie populaire. Nothale , cinquiesme Roy Escossois , qui succeda à son frere Darnadille , fut occis par conspiration ayant regné vingt ans, par ce qu'il auoit fait non seulement faux bon à equité , Droiture & Iustice , mais ne vouloit souffrir les Loix , qui estoyent iustement & sainctement establies. Reuthere aussi fut deschassé pour ses concussions , & n'eut rien plus seur que de s'enfuir en Irlande. De mesmes aduint à Therée huictiesme Roy , qui pour la mutinerie de son peuple fut contraint de s'enfuir , & mourut à Forch. Finnan vnziesme pour sa faineantise fut occis par la conspiration de toute la Noblesse , apres auoir regné neuf ans. Meilleur marché n'eut

rent pas Eugene premier du nom, ny Gilles son bastard, qui finirent mal-heureusement. Comme Euene troisiesme du nom, lequel degenerant des vertus d'Edere quinziesme Roy d'Escosse, ayant regné sept ans, fut massacré de la Noblesse. Ie pourrois dans ceste liste enlacer le reste des antres Roys, qui ont esprouué la fureur du glaiue populaire, si la diligence de plusieurs Historiens, qui ont passé sur ce suiet, ne me releuoit de telle peine. Ioint aussi que tant plus que ie m'enfoncerois en ce discours, tant plus d'ennuy aurois-ie à resoudre la question, à sçauoir si les Escossois ont peu à bon droit se bander de telle facon à l'encontre de leurs Souuerains Seigneurs. Laquelle ie laisseray decider aux Iurisconsultes & Docteurs politics, qui ont pris plaisir de traiter de la ciuile administration de la Republique. Les plus sublimes d'iceux choisiront assez de matiere, afin de faire trouuer bonne la violente poursuite des Escossois, pour reprimer la desreglée ambition de leurs Superieurs, mais s'ils me croyent, auant qu'auancer d'auantage la dispute qu'ils aduisent d'enfourner à propos. De ma part ie prendray la route de nostre Fergus. D'où qu'il soit

forty, si a-il bien monstré qu'il auoit bien (comme l'on dit) du sang aux ongles par sa magnanimité & heroïques exploits de guerre. Et (à la verité) a bien esté besoin qu'il ait esté homme de capeline, d'auoir si à propos sçeu ranger & appaiser les humeurs & factions, qui de toutes parts tintamarroyent dans l'Escosse, qu'il s'est rendu seigneur & maistre du pays, a vny & reconcilié les affections de ses suiets, & a donné la chasse aux ennemis de l'Estat, ainsi qu'il estoit tenu par le deu de sa charge, & principalement pour auoir esté appellé au siege, afin qu'il reprimast l'audace & efforts des Pictes. Lesquels comme il cōnoissoit estre ennemis tant des Escossois que des Pictes, & que le secours qu'ils leur avoient offert, ne tendoit que pour, ayant brisé l'un ou l'autre des partis, pouvoir d'autant plus aisément venir à bout de celuy qui resteroit las & harassé d'avoir soustenu l'effort des ennemis. Partant moyenna par les remonstrāces qu'il fit à ses sujets, qu'il les rallia avec les Pictes, qui reciproquement jurerent alliance deffensive à l'encontre des Bretons, qui pensans attraper ces deux peuples au piege de leurs embusches, se trouverent enfilez dans les lacets, qu'eux-mesmes avoient

avoient tendu. Partant apres avoir reuny le cœur de ces deux nations, il joignit leurs forces & alla donner sur Coil Roy des Bretons, qui avoit desia commencé d'entrer sur les limites d'Escosse, & faisoit bien estat d'engloutir tout d'un coup Fergus, mais il se trouva bien esloigné de son compte, car les Escossois chargèrent de si bonne grace les Bretons, qui ne pensoient rien moins qu'à tel exploit, qu'outre la déconfiture generale qui lors survint, le Roy Coil demeura pour gages de la victoire estendu sur le carreau, au lieu qui prit le nom de Coil à cause de la mort de ce Coil. Telle & si memorable victoire obtenuë par le moyen de Fergus, obligea tellement les cœurs des Escossois, que par serment solennel ils luy jurerent foy & obeïssance, & promirent ne recevoir aucun qui leur commandast, qui ne fut du tronc & tige Fergusien. Et fut cét accord engravé de lettres Hieroglifiques en marbre, & donné en garde aux Prestres, afin que la chose demeura d'autant mieux ferme & rasseurée, & qu'elle fut de plus grand poix & autorité. De ce aucuns font bouclier, pour couvrir la frequence des assassins & massacres, qu'on a fait des Roys d'Escosse, d'autant, disent-ils) que

s'estans perchez sur le siege par moyens reprouvez, illegitimes & deffendus expressement par cette regle de Royauté, en ont esté chassez, mis bas, & reculez comme bastards, indignes, incapables & tyrans. Et pour obvier que par apres on ne réveilla tels broüillis en son Royaume, qu'il avoit trouvé à son entrée, il commença à faire bastir plusieurs maisons, granges, forts, Chasteaux & villes (vray moyen, qu'ont accoustumé de tenir ceux, qui sages politics, desirent de mettre en paix, seureté & repos un Estat) afin qu'il les opposa aux pernicieux complots des seditieux, qui eussent voulu dementeler, miner ou sapper l'estat, qu'il avoit commencé à dresser. Si bien se comporta en telle Royauté, que par mer ou par terre il obtint plusieurs victoires de ses ennemis, triompha d'eux, remit tellement son peuple à souhait, qu'au lieu qu'il estoit harassé, pillé & gourmandé de je ne sçay quels haubereaux qui le tyrannisoient, il se trouva durant son regne en repos, paix & tranquillité. Telle qu'à la venuë de ce Roy nouvellement creé ses sujets s'estonnoient estre de nouveau reformez & façonnez. Aussi quant tout est dit, il y avoit un renouvellement tres-manifeste,

quant changeans l'estat servil, esclave & assujetty aux oppressions tyranniques, contre la libre franchise qu'ils humoient de leur Fergus, se trouverent inopinément investis d'un bien souverain, qui les faisoit sur tous leurs voisins triompher & à la barbe de leurs ennemis. Mesme qu'on regarde l'ordre qu'il tint pour remettre son païs, non point seulement en paix, mais aussi en liberté & en asseurance, l'on trouverra qu'il est impossible de choisir Seigneur mieux affectionné au profit & grandeur des siens que ce Fergus. Lequel ayant abbatu les forces des Bretons, pour prevenir aux querelles & dissensions, qui eussent pû survenir pour raison du partage & division, qu'ils devoient faire du païs conquis, fit deleguer sept personnages pour le descouvrir, & en pouvoir dresser departement, comme il fut fait, ainsi que fort à propos le ramentoivent les Historiens Escossois, & entr'autres Hector Boëce. Apres avoir ainsi au mieux qu'il a esté possible degrossi ce qui eut peu porter nuisance à l'estat, il employa la pluspart du reste de sa vie à establir la justice en ses païs, qui est le veritable & souverain appuy des Seigneuries

& Principautez, qui desarmées du baston de justice ne peuvent se maintenir à l'encontre des grondemens, abbayemens de plusieurs garnemens, qui ne prennent plaisir qu'à mettre en trouble & grabuge le public. Il publia de belles & loüables ordonnances contre les larcins, brigandages, voleries, meurtres & autres malefices. Et pour tenir main forte à Iustice il fit bastir le Chasteau Berogome, où il ordonna qu'on rendit le droict en Longuhabrie, lieu assigné expressement pour relever de peine ses sujets, qui eussent esté bien empeschez à trouver lieu pour subir jurisdiction. Au reste les Histoires Escossoises témoignent qu'il prit pour escusson un Lyon rouge, afin qu'il servit d'effroy à ses ennemis. En ce imitant le vaillant Agamemnon, lequel pour se faire redouter à un chacun, portoit en son bouclier l'effigie d'un Lyon, avec cette inscription,

C'est icy des mortels l'effroy espouventable,
Lequel Agamemnon a pris pour escusson
De son sanglant bouclier.

Ce n'est pas que je veüille ravir les autres proprietez d'un tel escusson, qui a aussi esté choisi par le magnanime Fergus, pour témoigner qu'il avoit tousiours l'œil tendu à s'aquiter du devoir de sa charge. Ce qu'il n'eut sceu mieux representer que sous la figure du Lyon, laquelle estoit employée par les Egyptiens, quand ils vouloient faire estat d'un homme vigilant, soigneux & diligent. Leur raison estoit fondée, sur ce que le Lyon veillant ferme les yeux, & dormant les ouvre, qui est un vray moyen pour n'estre surpris à l'improviste. Là dessus je pourrois adjouster, tant l'occasion qui a fait retenir ces excellentes armoiries aux Roys d'Escosse, qu'aussi la charge qui est donnée à la bande Escossoise de la garde du corps de nostre Roy. cela n'estoit communiquer aux particuliers ce qui privativement doit appartenir au chef & au Prince. Ioint aussi qu'il sembleroit que je voulusse couvrir l'Escosse de peaux de Lyons, qui ne frequentent en cette contrée là, non plus que les loups. Or pour retourner à nostre Fergus il fut proclamé Roy d'Escosse, à cause de ses vertus, proüesses & magnanimité, l'an du monde 3652. & avant l'Incarnation de Iesus-Christ

318. Par luy les Historiens d'Escosse (au rapport de Baleus) commencent leurs Chroniques, encore qu'Achilles Pirmin en l'Epitome des Histoires & Chroniques du monde, fasse mention d'Albanactus, lequel il veut faire le premier Roy d'Escosse, & beaucoup auparavant nostre Fergus, qui pour son dernier exploit rapaisa les troubles qui tracassoient l'Hibernie, où il fut prié d'aller pour decider des differens, dont ses parens & alliez s'entrequereloyent l'un l'autre. Si bien gagna leur cœur qu'il les reconcilia par ensemble. Au retour approchant de son païs il fut pressé d'une tempeste, qui jetta son navire vers un escueil, qui encore pour le jourd'huy est nommé Crag Fergus, pour le piteux naufrage qu'il y fit l'an du monde 3678. & devant la venuë du Sauveur de tous les hommes 292. & de son regne 25. Que si tous ses successeurs eussent daigné l'ensuivre, c'est hors de doute que l'Escosse n'eut esté si souvent tourmentée de noises, partialitez & dissensions, comme elle a esté. Bien est vray qu'il y en a eu assez bon nombre, qui ont non moins heureusement que sagement & justement commandé: entre lesquels je me contenteray d'en ramentevoir deux, à sçavoir

Donalde premier du nom, & vingt-septiesme Roy d'Escosse, lequel apres avoir long-temps combattu à l'encontre de l'Empereur Severe, fut le premier d'entre les Escossois qui fit profession de la Religion Chrestienne, & fit battre monnoye d'or & d'argent pour soulager ses sujets, qui ne trafiquoient que par eschange. L'autre est Iacques V. qui pour la rareté de ses tres-dignes vertus, a eu le vent tellement en poupe, qu'en paix & tranquillité il a par un long espace d'années tenu le sceptre Escossois. Aussi estoit-il costoyé de Conseillers prudens, bien advisez & de fort bonne conscience. Entre autres avoit-il ce grand Robert Reide, lequel estant sorty de fort bon lieu, a aussi passé par l'alambic des vertus & generositez toute sa vie. Tant de bonnes parties avoit-il, qu'à luy seul fut octroyée la surintendance des Isles Orcades, & fut employé en plusieurs Ambassades, tant en Angleterre vers le Roy Henry VIII. qu'en France vers le Roy François I. pour le traité du mariage de son Roy Iacques avec Magdelaine de France, fille du Roy François. Ce grave personnage mourut à Dieppe par la tempeste, retournant en Frãce de sõ Ambassade, âgé de 70 ans le 15

de Septembre 1558. & fut enterré en l'Eglise S. Iacques, en la Chapelle des Escossois dediée à S. André.



SALADIN, SOLDAN D'EGYPTE.

SALADIN SOLDAN D'EGYPTE.

Chapitre XVIII.

Quelques-uns subtilisans sur l'axiome tres-veritable, qui porte en substance, qu'un bien mal acquis ne peut estre de durée, pensent avoir trouvé (comme l'on dit) la féve au gasteau, quant ils se representent l'Histoire de ce Saladin. Alors presument-ils, que cette regle est fausse, parce que les Historiens rapportent, que Syracon Medien pere de Saladin s'empara du Royaume d'Egypte par moyen tres-illegitime, à sçavoir pour avoir perfidemment tué Calyphe Soldan du Caire (duquel il avoit esté Capitaine, recevant solde) sous pretexte de luy aller faire la reverence, & par ce moyen se saisir des tresors & de la souveraineté d'Egypte. Quelques-uns escrivent que ce Syracon ou Sarracon, ou bien Syracuin, n'estoit pas pere de Saladin, mais son oncle, & que son pere estoit Negemedin. Quoy qu'il en soit, la Seigneurie d'Egy-

pte tomba entre les mains de Saladin, par le moyen de ce parfide Syracon, laquelle du depuis fut tellement aggrandie par le moyen de Saladin, qu'il a esté estimé avoir attaint à la gloire des plus grãds Capitaines. Ie ne m'amuseray point icy à declarer les moyens qu'il tenoit pour venir à bout de ses entreprises, afin de n'estre pas long; & aussi que la presente Histoire pourra assez amplement manifester ce qui en est. Seulement je diray que ç'a esté le Soldan doüé de la plus exquise prudence qu'il est possible de penser. Il n'espargnoit or ny argent pour gagner ceux qu'il jugeroit estre hommes de service : il se plioit aux meurs & phantaisies de ceux ausquels il vouloit avoir affaire, non point pour s'y assujettir, mais afin que les ayant humé il en fit son profit, ainsi qu'il connoistroit estre de besoin. A cette occasion le Iournalier Boccace escrit, qu'il se promena en habit de marchand par l'Italie & la France, pour s'informer des forces & desseins des Chrestiens. Il les descouvrit si bien, qu'apres quand il se sentit à son advantage, il les desarçonna pour la plus part des terres & Seigneuries qu'ils possedoient au Levant. Estant appellé par le

Damascenes il y fut & se saisit en peu de temps de toute la Province, l'usurpant sur son maistre Melech Salai, (j'ay apporté son portrait de la ville de Damas, qui me fust donné par un Evesque Armenien avec d'autres) se fit Seigneur de Bostre de Malbec, qui autresfois estoit appellée *Heliopolis* & de Camele. Et afin que les Chrestiens ne luy courussent sus, alors qu'il seroit empesché à empieter les terres de l'heritier de Noradin, il fit alliance avec les nostres : Laquelle dura seulement jusques à tant qu'il se fut fortifié : mesme en l'année onze cens soixante dix sept au mois de Decembre il vint se camper devant Ascalon, où estoit Baudoüin quatriesme du nom Roy de Ierusalem pour la deffendre. A ce coup il fut estrillé dos & ventre, & y perdit la plus grand part de ses Mammelucs, que si luymesme n'eut vuidé la place, il estoit bien à craindre qu'il n'eut esté encore plus mal appointé. Gueres long-temps ne laissa-il les nostres se glorifier de leurs conquestes tres-glorieuses, il les chargea si chaudement, que bien peu fallut que Baudoüin n'y demeurast ainsi que le Grand Maistre des Templiers. Prit le chasteau que Baudoüin avoit fait bastir sur le Iourdain, mit

en servitude ceux qu'il y trouva dedans, & rasa de fonds en comble le fort. Apres furent faites des deux costez tréves pour cinq ans, mais qui ne durerent gueres, pour ce que Saladin ayant découvert que le Comte de Tripoli se partialisoit contre les Chrestiens, se resolut, nonobstant la promesse qu'il avoit juré, de se rendre aussi de la partie: Ce qui fit sortir Baudoüin en campagne, comme firent semblablement les Turcs, & fut la bataille donnée prés un Chasteau dit Frobolet, où encore que la victoire fut incertaine, Saladin eut du pire. Partant de despit, fit marcher son armée d'Egypte par mer, & assiegea la cité de Barut de trois costez, mais sentant le Roy à sa queuë, craignant le choc, il leva le siege & s'alla ruer sur la Mesopotamie, d'autre costé les Chrestiens coururent les terres de Damas, & s'essayerent de repousser cét ennemy, qui les vouloit deposseder de la Palestine. Et pour ce fut fait denombrement des forces & richesses que les nostres pouvoient avoir en ce païs-là, & fut jettée une taille sur tous ceux qui avoient jusques à la concurrence de cent Besants vaillant, à quoy les Eglises furent cottisées. D'où est venu que certains mal entendus, soit

à l'Hiſtoire, ſoit au fait des Finances, ont dit que cét impoſt fut la decime Saladine, eſtimans que tous deniers que paye le Clergé, ou tout ſeul, ou en commun avec le reſte du peuple, ſont de la nature des decimes. Ie les renvoyerois volontiers à la diſtinction des impoſts, ſubventions & autres contributions, qui leur ſera monſtrée en moins d'un quart d'heure par le moindre financier de France; ou bien aux eſtats des deniers qui ſont levez ſur l'Egliſe par les Princes, ils y trouverront des ſubventions, emprunts, dons gratuits & autres deniers extraordinaires, qui pres ny loin n'approchent des deniers decimaux, quoy qu'à meſme fin la levée d'iceux ſoit octroyée aux Princes par le Pape. Encore doncques que les Chreſtiens de la Paleſtine ſe cottiſaſſent, pour s'armer à l'encontre de Saladin, ce n'eſt pas à dire que les deniers, leſquels ils débourſerent, meritent le nom de decime Saladine. Ioint auſſi qu'elle fut levée bien en un autre temps & payée. De fait Rigord qui a deſcrit la vie du Roy Philippe Auguſte, découvrira aſſez la difference qu'il y a entre l'une & l'autre contribution. La premiere ſe faiſoit ſur les Levantins, l'autre ſur les Occidentaux, qui ne

s'estoient croisez, ainsi qu'est tres bien remarqué par l'ordonnance de cette decime, à laquelle n'estoient tenus les Croisez qui estoient soulagez & recompensez de leurs debtes : Les Abbez & Moynes de l'Ordre de Cisteaux, & les maladerie en ce qui leur est propre, & les Dame de Font-Eurauld : Mesme ceux qui avoient haute justice en quelque grande terre, & ne s'equipoient pour aller au voyage d'Outre-mer estoit sujets au disme. Le Gentil-homme non croisé devoit payer au Seigneur, duquel il estoit vassal & lige, la disme de son propre meuble, ou du fief qu'il tenoit de luy, & s'il n'avoit aucun fief qui relevast de luy, il estoit tenu neantmoins de luy payer disme de son meuble, s'il levoit & couchoit hors d'avec ce Seigneur. Plusieurs autres points estoient compris sous l'ordonnance de ce disme Saladin, lesquels pour n'estre pas longie passeray sous silence, me contentant de ce que j'en ay proposé, qui pourra suffire, tant pour faire d'autant mieux differer ces deux levées de deniers, qu'aussi monstrer la necessité des affaires de la Chrestienté, où Saladin les avoit reduit, qui forçoit les Chrestiens de laisser leur païs, pour courir sur ce perfide & desloyal

Saladin. Auquel je retourneray pour mettre en evidence le peu de conte qu'il tenoit de la parole qu'il avoit donné. A laquelle il ne se sentoit obligé qu'autant que son avarice, ambition & commodité pouvoit le luy permettre. Encore doncques que les tréves qu'il avoit juré avec les Chrestiens luy liassent les mains, pour ne rien entreprendre sur eux, estant suscité par le Comte de Tripoly, mal contant & indigné à l'encontre de Guy de Lusignan Roy de Ierusalem, il suscita les Arabes, & les fit ravager les terres de Renaud de Chastillon Seigneur de Mon-real outre le Iourdain. Qui leur courut sus, les battit & leur osta tous leurs troupeaux; entre en l'Arabie voisine à main armée, où il fit un beau remuë ménage. Or nostre Saladin ayant regné seize ans, mourut l'an apres l'incarnation du Sauveur du monde onze cens quatre vingt dix-sept, au tres-grand bien des Chrestiens, s'ils eussent esté si bien advisez d'empoigner la commodité qui leur estoit presentée par le moyen de la dissension des fils de Saladin, qui s'entretuoient les uns les autres. Estant proche de sa mort, comme estant bien & deuëment adverty de la condition & misere humaine, faisant

teſtament, commanda qu'il ne luy fut fait aucune pompe funebre, & ordonna que ſeulement on porta devant ſon corps ſur une lance, une robe funebre de couleur noire, & qu'un de ſes Preſtres chantaſt au peuple des Vers de cette teneur, comme il ſe trouve eſcrit en Boccace.

I'ay veſcu iuſqu'icy tout couronné de gloire,
Maintenant ie n'en ay que la ſeule memoire:
Et ce grand appareil qui faiſoit tout mon ſort,
Ne giſt que dans ce drap aprés que ie ſuis mort.



TAMERLAN, EMPEREVR DES TARTARES.

TAMERLAN EMPEREVR des Tartares.

Chapitre XIX.

Soit que nous considerions les commencemens, qui ont réveillé le Souverain Empire de ce furieux Tamerlan, soit que nous nous voulions observer par quels moyens il est monté au haut de la gloire, il n'y a si haut huppé d'entendement, qui ne soit contraint faire joug, & confesser, qu'à peine il est possible, que dans un simple vaisseau ayent pu abonder tant de particularitez merveilleuses, & qui ait culebuté la puissance Turquesque, & plusieurs autres dominations, comme la suite du present discours pourra le manifester. Quant à son origine les Historiens s'entrepillent la verité par ensemble. Quelques-uns le veulent tirer du milieu des Parthes, peuple tant redouté du temps des Romains, & neantmoins peu renommé. Les autres le disent Turc, Scythe, Zagateen & Tartare, pour ce

qu'il se voit qu'il fut natif de Samarcand, qui est aupres du fleuve Iaxartes, proche du païs de Zagatai. S'il y a de la difficulté pour raison de son païs originaire, encore plus en a-t-il pour l'amour de ses qualitez & de sa race. I'en vois quelques-uns qui le tirent de l'estoc de *Cingis* Cham, & le font fils de Zain Cham, troisiesme Empereur, qui ordinairement est nommé Bacthi. Les autres nous le proposent comme petit compagnon, sorty de bas lieu, qui s'est depuis fait reputer pour le plus grand & plus puissant Prince d'Orient, & le plus redoutable de la terre, & de telle sorte, qu'il se disoit estre l'Ire de Dieu, & n'estre pas homme. Voila pourquoy certains veulent faire rapport de luy avec Hannibal, pource que jamais la terre ne porta homme plus fier, severe & entier en son opinion que Tamerlan, & que aucun ne punit avec telle severité les larcins & pillages que luy, quoy qu'il fut le plus grand brigand & detestable vilain, dont les Histoires nous ayent parlé. D'autre part il a esté tel, que par sa hardiesse il facilitoit les choses que les autres trouvoient impossibles, aussi la fortune le suivoit, telle que jamais il ne fit gueres entreprise, de laquelle il ne vint à son hon-

neur, ny guerre, dont il ne rapporta la victoire. Toutesfois quelques-uns font difficulté de croire, qu'il fut sorty de bas lieu, estimans qu'il soit impossible, que de si petit compagnon qu'il estoit, il soit accreu en une telle grandeur, faisans rapport avec la puissance Turquesque, qui a demeuré long-temps à grossir. Mais puis que je vois que la plus commune opinion panche de ce costé, de dire qu'il fut fils d'un nommé Sangali, homme qui n'estoit des plus avancez du monde. De maniere que nostre Tamerlan fut contraint, suivant le train & estat de son pere, de garder le bestial aux champs, où il fit alliance & ligue avec les autres Pasteurs du païs, qui l'ayans choisi pour leur Roy s'enrôlerent sous sa charge. D'autres enfin le font simple soldat, homme accort, & d'un fort gentil esprit. D'autres toutesfois sont d'advis, qu'un jour il monta sur le mur d'un estable, pour en tirer les chevaux qui estoient dedans, & découvrant que le maistre de la maison l'avoit apperceu, il se jetta du haut en bas du mur, & que sautant il se blessa en la cuisse, d'où il advint que de là en advant il fut boiteux. Il n'a pas laissé neantmoins de faire choses admirables, pour estre aussi

estropié: D'vn point est il prisé, pour l'equité, police & bon regime, qu'il auoit prescript pour la discipline militaire. Que s'il ne se fut esgaré dans les marets de son ambition & cruauté, c'est hors de doute que sur tous les autres guerriers il emportoit le prix, dautant qu'il est impossible de mieux ranger vne armée, qu'il la sçauoit disposer. Que si ie voulois faire recit de ce qu'il y obseruoit, ce ne seroit iamais fait. Ie me contenteray seulement d'exprimer, comme il empeschoit qu'aucuns espions ne se nichassent dans son camp, sans y estre soudain descouuerts. Pour ce il ordonna vn logis dehors le camp, pour les estrangers suruenans, lesquels y fussent traités & receus, ayans affaire à luy, de maniere qu'ils ne pouuoient aller fleurer ce que c'est qu'on faisoit au camp. Le soir chacun prenoit le mot du guet, & se retirant à son cartier, s'il en estoit trouué quelqu'un hors de son rãg, ou qui picorast hors de son cartier, il estoit mis à mort, sans respit ny grace quelconque. Si bien que les espies estoyent là en fort grand danger. Ie laisseray pareillement les departemens des legions, qu'il fit, & sous quelles rigueurs il faisoit obseruer ses ordonnances militaires, puis que le Le-

cteur pourra recourir à ceux, qui assés amplement ont discouru des faits & gestes de ce grand Capitaine. Il vaut mieux, que ie vienne à descouurir plus particulierement sa vie. Par ses brigandages si bien il escuma de toutes parts, qu'il se trouua bien empesché, pour conseruer ce qu'il auoit butiné, pource s'associa-il deux puissans hommes d'entre les Massagetes, à sçauoir Chaidaren & Mirxé, lesquels, se laissans captiuer par dons & argent, vindrent auec leurs forces à son secours. Auec cet appuy il se rua sur les Tartares, les vainquit & mit en pieces leur cauallerie : ce qui luy donna si grand bruit, que ceux de Samarcand luy donnerent or, argent & forces, pour venir à bout de ses entreprises : mesmes le Roy des Massagetes le fit General de son armée, à la mal-heure, dautant que ce galand, pour vsurper sa domination, luy pressa vn peu ses mains, lors qu'il prit Pogdatis, qui est vne cité au pays des Tartares: & apres sa mort il espousa la vefue, & si deslors il s'empara des sceptres de Samarcand & des Massagettes, de là en auant Tamerlan commença à embrasser en son esprit l'Empire d'Asie, à quoy il estoit fort sollicité par Chaidare, lequel

apres mit en diſgrace Myrxe enuers Tamerlan, auquel il raporte certaines paroles que trop librement ce pauure homme auoit dit de Tamerlan, lors qu'il eſtoit ſeulement General de l'armée des Maſſagetes, & qui apres ne luy couſterent rien moins que la vie. Apres il s'achemina à la guerre contre les Hircaniens & Caduſiens, leſquels il ſubiugua. Et par ce que les Arabes rauageoyent les pays voiſins, & donnoyent ſecours aux Caduſiens, il prit occaſion de courir ſur tous les peuples obeïſſans, à quel que ce fut des Souldans ou de Perſe, ou de Baldac, ou de Damas, ou d'Egypte. Toutesfois ne pouuant les dompter, apres les auoir bien matté, il accorda auec eux de la paix pourueu qu'ils luy fourniſſent hommes pour le ſeruir à la guerre, & luy payaſſent tribut annüel en ſigne d'obeiſſance. Pour cela il n'eſpargna point les Aſſyriens, Perſans & Medes, qui auoient tenu eſcorte aux Arabes, il rauagea tout leur pays, prit quelques villes, dõna tout le degaſt à tout le plat pays: Il s'en retourna à Samarcand, pour reprimer l'audace des Scythes, qui auoyent couru ſur ſes terres. Auec grand flot d'armée il paſſa Araxe, heurta les Scythes, qui du premier co

le repoußerent vaillamment, & le plus ſouuent luy donnerent des caſſades fort gentiles, à la fin toutesfois il les rangea tellement, que, ſans reculer, il fallut venir aux chamaillis des ſimeterres. Alors les Scythes firent vne eſtrange perte, qui fut cauſe de moyenner la paix entre Tamerlan & toutes les Hordes des Scythes. Des qu'il ſe ſentit ſeur de ce coſté, il tourna bride vers la baſſe Syrie pour l'aſſuiettir, & aſſaillir la cité de Damas, où il fit vn piteux deluge de perſonnes & de richeſſes, qui pouuoient eſtre en la cité, qui eſtoit le Paris de tout l'Orient pour le traffic des Leuantins auec ceux de noſtre Europe. Non contant de ce butin il alla à Alep, qui ſe rendit ſans endurer l'effort de ce cruel guerrier, duquel on raconte qu'en ſes aſſauts il auoit de couſtume de faire tendre vn pauillon blanc le premier jour, qui ſignifioit, que ſi dans ce jour ceux de dedans ſe rendoient, il leur donnoit la vie & leurs biens ſauues; la deuxieſme journée il en faiſoit tendre un de couleur rouge, denotant que s'ils ſe rendoient ce jour là, il vouloit pour ſavver les autres, que les maiſtres & chefs de la maiſon mouruſſent, & le troiſieſme jour il le faiſoit tendre de noir, pour monſtrer qu'il avoit alors fer-

mé la porte à clemence, tellement que ceux qui en ce jour & autres ensuivans seroient pris, mourroient tous, sans avoir égard à homme ny à femme, grands ny petits, & que la ville seroit saccagée & puis bruslée. Ceux d'Alep ayans veu la miserable punition qu'il fit à ceux de Damas, aymerent mieux se mettre à la mercy de ce Lyon, que de l'eschauffer d'avantage. Mais comme il estoit icy empesché à tourmenter l'un & miner l'autre, faisant estat de faire de grandes conquestes, il fut rappellé par le remuement qui se faisoit en son païs. Car le Grand Roy de Catay, qui est un des neuf Chefs des Hordes Indiennes, & le Souverain des Tartares, fit une belle raffe sur les païs de Tamerlan, lequel du commencement pensoit bien tout foudroyer, mais il trouva bien à qui parler, & se douta bien, que s'il attaquoit le grand Chan de Catai, qu'il ne s'en iroit pas sans beste vendre, fut contraint de luy demander la paix. Qui luy fut accordée, à la charge que Tamerlan luy fit hommage, & payast tribut annuel, pour la region des Massagetes qu'il tenoit. De dire que Tamerlan n'eut moyen de faire teste au grand Tartare, ce seroit follie, mais il craignoit de miner ses forces, lesquel-

les il vouloit mener à l'encontre de la maison des Otthomans, ausquelles il en vouloit, à ce poussé par l'ambition qui le faisoit boüillonner à entreprendre toûjours quelque chose sur autruy. Partant estant entré en Cappadoce il assiegea Sebaste, laquelle il mina avec telle dexterité, que les Turcs descouragez & ayans perdu tout espoir, n'eurent le cœur de faire resistence à l'encontre de la furie des Scythes, Perses & Bactryens, qui firent passer au tranchant de leurs simeterres tout ce qu'ils trouverent en la ville vivãt. De compte fait on trouve qu'il y mourut plus de six vingts mil personnes, outre quelques prisonniers de remarque, entre lesquels fut le fils de Bajazeth premier du nom, lequel avoit esté commis par son pere à la deffense de Sebaste. Il ne l'eut pas long-temps gardé qu'il le fit passer sous l'immisericordieuse cruauté de son impieté. Apres il envoya des Ambassadeurs vers Bajazeth, par lesquels il luy commãdoit de rendre à un chacun ce qu'injustement il leur retenoit, ensemble luy payer de grands tributs. Ie n'entreray point au discours, à sçavoir si Tamerlan avoit iuste occasion de courir sur Bajazeth, comme sur un Tyran, puis qu'on sçait bien que ce

Tartare ne se couuroit de ce sac mouillé, que pour auoir pretexte coloré, afin de des-arçonner ce pauure Turc. Lequel de son costé ne quittoit rien à Tamerlan, qui estoit bien appellé *Temir Cuthlu*, qui, selon le langage Tartaresque signifie *Ferheureux*, à cause qu'il estoit non seulement heureux en ses entreprises, mais aussi vaillant au possible, de sorte qu'il faisoit bransler sous son obeïssance une grande partie de ce monde. Mais d'autre costé Bajazeth estoit surnommé *Lelapa*, qui signifie furieuse ; & *Hildrin*, qui veut dire foudroyant. Mais Tamerlan luy monstra bien que son fer ne craignoit point d'estre miné, brisé ou cassé par les ondes & foudres Turquesques, & qu'au contraire il falloit interpreter ce nom de *Lelapa* pour tourbillon, non point pour la vertu & vaillance de Bajazeth, mais à cause de sa grande hastiveté, qui troubloit & dissipoit les heureuses executions qu'il eut pû faire, s'il se fut laissé guider par la raison. De fait Bajazeth rendit une response fort piquante à Tamerlan, & mal-advïsé il tomba à l'honneur de la femme du Tartare. Parole qui luy fut venduë bien cher : car encore que Tamerlan ne fut trop bien affectionné à l'endroit de Bajazeth, cette

femme enragée d'auoir esté mesprisée par le Turc enuenima si bien son mary, que pour auoir paix auec elle, il fallut qu'à feu & à sang il poursuiuit ce pauure maladuisé. Partant Tamerlan assembla vne effroyable armée de Tartares, Scythes, Perses, Armeniens & Bactriens, qui montoyent iusques au nombre de huict cens mil combatans, & passa par la Prouince de Lydie & Phrigie. Cela fut cause, que Baiazeth leua le siege de deuant Constantinople, & s'achemina en Asie, pour ne laisser entrer le Massagete iusques en son pays, mais qu'auant que Tamerlan eut le loisir, il le deuanceroit, & viendroit le combatre iusques en Armenie & sur les riues d'Euphrates. Mais encores qu'ils se cherchassent tous deux il ne se peurent rencontrer. Cependant on conseilloit à Baiazeth de plier sous le joug de Tamerlan, puis qu'il n'estoit asses puissant pour luy resister, & qu'il ne vouloit desployer ses thresors pour auoir des forces. Apres quelques temps le Turc ayant appris que Tamerlan s'acheminoit en Bithinie, & alloit assieger Pruse ville capitale du pays & cité Royale, il se resolut de là luy donner bataille. Les deux armées se ioignirent ensemble au mont

Stella, où Pompée combattit Mithridates l'an mil trois cens-nonante sept, & lors les Turcs eurent du pire, & y en fut tué plus de deux cens mil, & pris un nombre infini. Bajazeth voyant qu'il bastoit fort mal pour luy, commença à reconnoistre sa faute, & n'ayant moyen d'y remedier, delibera de la reparer par la fuite, & se sauver sur une bonne jument, qui couroit comme le vent. Mais le mal-heur le suivant, il fut aussi poursuivy par les Tamerlanistes, qui l'attraperent, par la faute que fit Bajazeth de laisser boire sa monture, qui se rendit si pesante qu'elle ne pouvoit plus debusquer comme auparavant. Ioint aussi que ce pauvre Roy estoit affligé de la goute, le saisissant aux pieds & aux mains. Estans saisis d'une si belle proye, ensemble de tous les Bassats, Beglerbeys, Agaz & Sangeaz de la suite du Roy de Turquie, on le mena à Tamerlan, qui luy mit la main sur le collet, luy disant ces propres mots *Orosperni mananaracy nechaim-guydercen*, c'est à dire, Ha poltron & desloyal, tu és de present mon esclave. *Chindy-hezaphthe guyercen*, c'est à dire, tu porteras la peine que tu as merité. Bajazeth tout éperdu luy répond *vltron hyzey* Tuë moy, Seigneur je te prie. Lors luy di

le vainqueur *Guillan crezes adamyocht cyzecort harmarcht*, Allons, allons, il n'y a personne qui te puisse rachepter. Alors ce miserable captif méconnoissant la pitié de sa condition, redoubla les paroles rudes contre son vainqueur, & avec belles injures commença à s'efaroucher contre Tamerlan, luy reprochant la bassesse de sa naissance & art de volerie qu'il avoit exercé. Merveilles comme ce Zagatheen ne luy fit sur l'heure passer le pas, d'autant que pour moindre occasion il avoit fait mourir son grand amy Mirxé, parce qu'il s'estoit hazardé de dire que la Principauté de Samarcand estoit trop bien fondée pour tomber entre les mains d'un voleur tel que Tamerlan. Mais peut-estre sursoya-t-il à desployer sa colere contre Bajazeth, parce qu'il vouloit le faire mourir apres avoir observé toutes les formalitez de Droict. Et de fait le Roy captif n'eut pas occasion de s'en moquer, d'autant que soudain le Tartare le fit monter sur un mulet, & conduire par tout le camp ennemy, & apres cela il le fit lier de chaînes d'or & mettre en une cage, le menant en quelque endroit qu'il allast, & lors qu'il montoit à cheval il le faisoit servir de montoir, luy po-

sant le pied & sur le col & sur les espaules, ainsy qu'autrefois Sophoré Roy Persan en auoit fait à Valerien, Empereur de Rome, & ne le nourrissoit que de miettes de pain, & morceaux qu'il luy iettoit comme à vn chien. Et neantmoins ne pouuoit le cœur de Baiazeth estre abbatu, commè il monstra lors qu'il vit que Tamerlan fit venir la Sultane, que le Turc aymoit le mieux, & qui fut prise auec les enfans Royaux, & tout le troupeau des concubines de Baiazeth au serrail de Pruse, ou Burse: Se fit seruir par elle à table. Ce pauure desesperé commença à s'escarmoucher à hurlemens & crieries, reprochant au vainqueur sa villainie & orgueil, pour tenir si peu de compte de la race des Roys, car ceste dame estoit fille d'Eleazar, Roy de Seruie. Ces victoires bouffirent tellement le cœur de ce Tartare, que ne pouuant se tenir en sa beau, il delibera de passer en l'Europe, pour se l'assuiettir. Mais la mort coupa le filet tant des entreprises que de la vie de cet ambitieux, l'an de grace quatorze cens & trois. C'estoit l'homme le plus ambitieux, qu'il est possible de penser, & qui ne vouloit se rendre accostable. Dont ce Geneuois sera preuue,

qui estant de ses grands fauoris, essaya de luy arracher ceste inhumanité, dont il s'effarrouchoit sur ceux qu'il auoit vaincus. Quoy, chien que tu es, penses-tu que ie sois vn homme ? si tu le crois tu es trompé, ie suis l'ire de Dieu, & la ruine des hommes. En cruauté il y en a eu, à peine, auquel il ait cedé, dont ie proposeray deux témoignages. Le premier est, alors qu'il exerça ceste barbaresque inhumanité contre les filles & ieunes enfans vestus de blanc, & portans en main des rameaux d'Oliue, en signe de paix & d'obeissance. Cet indigne & cruel Tamerlan, enuoya la caualerie pour massacrer & petiller aux pieds des cheuaux ceste fleur de ieunesse, & prenant la ville il fit passer les Citoyens au fil des cimeterres. Le second est de l'impieté qu'il commit à l'endroit des ladres, qui se tenoyent dehors la ville de Sebaste, ausquels sembloit que droit de securité fut acquis, à cause de la maladie, qui les empeschoit de communiquer auec le reste du peuple, & ainsi de pouuoir nuire aux entreprises de ce Tartare, qui les fit inhumainement massacrer, pource qu'ils infectoyent l'air du pays. Pour cela toutesfois ne voudrois-je luy dérober

l'honneur qui luy appartient, pour avoir esté grand justicier, mesme à l'endroit de ses soldats, lesquels n'estoient pas plustost tombez en faute, qu'ils estoient chastiez. Dequoy fera foy le supplice qu'il fit faire d'un sien Capitaine, qui se promenant au long du rivage de la mer Caspie, qui est nommée par ceux du païs *Cazelbas dinquis* à trois lieuës du camp de Tamerlan, vit une fort belle fille allant puiser de l'eau, laquelle il força. Avec son pere elle s'adressa à Tamerlan, luy disant en son patois, *Beny Zinaly ponhar guiderghē bier-chain thatary Sebaston*, c'est à dire, moy pauvre fille allant puiser de l'eau, i'ay trouvé un traistre & desloyal Tartare qui m'a violée. Parquoy Seigneur il te plaise avoir pitié de moy: Lequel lui fit response fort gratieuse digne d'un grand Roy, lui disant: *Corquemath bensachab astre ven benony tesche heguer hetmixa halffesath*, c'est à dire, m'amie je t'asseure d'en faire tres-exemplaire punition. Et de fait ainsi que rapportent les Historiens Tartaresques, fit empaler ce Capitaine publiquement. Au reste afin que le Lecteur ne se méprenne, & pense que discourant de l'Histoire de ce Seigneur Tartare, je ne sçache qu'autrement il soit appellé que Tamer-

lan, je veux bien l'advertir que je l'ay ainsi nommé pour suivre la commune denomination, afin que chacun pût du premier coup découvrir qui estoit celui, auquel estoit destiné cé Eloge. Selon l'apellation du païs on le nommoit le Grand *Tamirrham*, encore que quelques-uns le baptisent du nom de *Timir-langue*, lesquels si j'estois creu en ce qu'il m'est loisible de juger en devinant par presomptions, semble avoir touché de plus prés au but, au moins s'estre aprochés fort prés de ce qui cõcernoit l'estat & la qualité de ce Tartare, lequel en son nom propre estoit appellé *Tamir*, & dautant qu'il estoit boiteux on lui adjousta la qualité de *Langue*, qui en langue Tartaresque ne signifie autre chose que boiteux. Si est-ce que tout tortillant qu'il estoit, il a fait marcher droit plusieurs, qui faisoient estat d'estre plus habiles & mieux adroits que lui.



MAHEMET, SECOND DV NOM.

MAHEMET SECOND du nom.

CHAPITRE XX.

PHILIPPE, lequel on tient estre le premier inventeur des Comedies, estant sommé du Roy Lysimaque de luy demander quelque chose de ce qu'il auroit : La plus grande grace, dit-il, que vous me puissiez faire, est de ne me communiquer aucun vostre secret. La raison de tel refus est, qu'il est fort dangereux de se méler privément des secrets des grands & signalez Seigneurs, comme l'experience le monstre manifestement. Que si ce rare personnage n'a osé sonder les secrets du Roy Lysimaque, que dirons-nous de ceux qui phaëtonisans avec des aisles de cire, veulent grimper jusqu'aux Cieux, découvrir, rechercher & fureter tout ce qui est de caché & inconnu aux restes des hommes ? Et parce que la bande d'iceux est fort longue, je ne veux icy attaquer que ces gallands, qui se formalisent de la dis-

pensation que l'Eternel fait de ses graces, contrôlans tant sur la qualité & quantité des dons, que sur le merite de ceux ausquels il departit ses liberalitez. Ils se font entendre qu'ils dresseroient beaucoup mieux à propos l'estat & departement des munificences divines, & que plus iustement & equitablement ils rouleroient la machine de l'*Vnivers*. Ils fondent leur déraisonnée raison, entr'autres sur l'excellence des singularitez & bonnes parties, qui accompagnoient celuy, duquel je represente icy le portrait, suivant le creon qui m'a esté donné par un Grec, estant par delà, lequel me dit l'avoir eu de son pere vivant de son temps. Certains le representent bien d'autre façon, qui ne prennent pas advis que ce fut luy qui porta le premier le gros tulban & la barbe longue. A ce pernicieux personnage l'heur rioit tellement, qu'il est pour la pluspart venu à chef de ses entreprises, acquist le nom de Grand à la maison des Otthomans, ruina l'Empire de Constantinople, prit douze Royaumes & deux cens villes sur les Chrestiens, comme plus amplement je diray cy-apres. Et neantmoins c'estoit le plus meschant & detestable homme qu'on puisse imaginer. Ie veux qu'il soit

cent fois pire & plus execrable qu'ils ne le depeignent, pour cela ne pourront-ils trouver legitime occasion d'improperer à Dieu quelque sinistre & mal reglée administration du monde. Et afin que je ne les batte de la sagesse, bonté & puissance infaillible du Tout-puissant, je les veux renvoyer à la Musique, tant pour leur faire divertir l'humeur pernicieuse qui les a fait tomber en une telle manie, qu'aussi pour leur apprendre que tout ainsi que l'harmonie Musicale ne peut estre accordée, si ce n'est quant les quatres, qui à part considerées sont entierement differentes, sympatisans ensemble, entonnent la melodie ; aussi Dieu sçait tourner par sa prudence ses instrumens, quelques mauvais qu'il soient, au ply de sa volonté, & encore qu'ils ne vaillent rien, si en fait-il œuvres bonnes, belles & servans à sa gloire. Ie pourrois produire infinis témoignages de la Sainte Escriture, qui justifieroient de mon dire, si je n'en avois presentement un entre les mains, propre pour descouvrir l'admirable bonté & patience de ce pere celeste, qui souffre si long-temps ramper ce tigre Mahemetan ; pour chastier son Eglise. Par ainsi, laissant ces formalitez trop curieu-

ses, pourquoy Dieu a fait luire le soleil de sa grace sur la prosperité de Mahemet, j'entreray au discours de sa vie assez prodigieuse, tant pour les vices qui regorgeoient en luy, que pour les exploits qu'il a fait, qui l'ont rendu redoutable par tout l'Vnivers. Il fut fils d'Amurath & de la fille de Lazare Despote de Servie Chrestienne; homme de fort belle stature, fort robuste & nerveux, ayant la face jaunastre, les yeux de griffon, le regard cruel & veritablement Tartaresque. C'estoit l'homme qui n'avoit ny foy ny Religion aucune. De l'Alcoran il n'en tenoit conte, il se mocquoit des idolatries & ridicules superstitions des Gentils, detestoit les Iuifs & se mocquoit du Christianisme, quoy-que Iriny Vucovich sa mere l'eut endoctriné le plus Chrestiennement qu'il luy fut possible. Qui a fait qu'aucuns ont creu qu'il panchoit plus à la Chrestienté qu'au Mahemetisme, Iudaïsme ou Paganisme. Et de fait il avoit ordinairement avec luy un Moyne Grec Basilien nommé Scholario, tres-docte aux langues, lequel assista au Concile de Florence, & luy apprenoit la langue Grecque, Chaldée & Arabesque. Ce qui me fait croire qu'il avoit quelque estincelle de Chrestienté, est

qu'un Evesque Grec, âgé de cent cinq ans, lequel i'ay trouvé prés d'Epire, m'asseura avoir oüy dire à ce Scholario, que Mahemet dans son cabinet tenoit plusieurs reliques de la grande Eglise de Sainte Sophie. Toutesfois je croirois plutost que par curiosité il s'apprivoisoit de Scholario, que pour aucune affection qu'il eut à pieté. Quand à la foy & loyauté, il n'en avoit aucune, & ne faisoit estat de s'aquiter de sa promesse, sinon lors & quand elle pouvoit reussir à son profit. Aux vices les plus horribles il s'estoit tellement lâché la bride, qu'apres avoir perpetré le crime soulphré, non nommable, avec des enfans, ce vilain bouc les faisoit mourir, & leur ouvrir l'estomach tous en vie, il visitoit leurs entrailles, ainsi que faisoit Neron à l'endroit de sa mere. Lequel encore surpassoit-il en cruauté, & bien le monstra-il, quant il exerça cette inhumanité de son petit frere Calapin ou Tursin, lequel il ne se contenta pas de faire mourir, (comme plusieurs autres siens compagnons ainsi que j'ay remarqué en ma Cosmographie, que telle est la coustume entre les Turcs, que les Princes & Seigneurs venans à commander, pour empescher les pernicieux complots & conspirations de

leurs freres, les font tuer & exterminer par trop inhumainement) estant âgé seulement de deux ans, de peur qu'il ne prit envie d'empieter le Royaume, mais aussi il fut si effronté en sa sanguinaire cruauté, qu'apres qu'il l'eut fait miserablement tuer, il fit presenter le corps de cét enfanteler tout sanglant & encore haletant à sa desolée mere, qui n'eut jamais presumé que le frere usast de telle brutalité à l'endroit d'un enfant, qui n'avoit moyen & encore moins de volonté d'attenter quelque chose à l'encontre de l'Estat & de l'Empire, & enfin que le fils fut ainsi contre-naturé, que de faire un present si peu agreable à la mere. Il a commis plusieurs autres cruautez, lesquelles cy-apres nous parlerons au discours des conquestes & victoires qu'il a eu. Auquel avant qu'entrer je suis contraint, regretter les graces & perfections dont il estoit doüé, lesquelles il a en tant qu'en luy a esté corrompu, terny & basanné: Vn bien avoit-il, c'est qu'il aymoit les vertueux & sçavans hommes, les caressoit & avançoit. Sur tout il cherissoit les Historiens, prenant grand plaisir d'avoir aupres de soy des hommes qui couchassent par escrit ses proüesses & & victorieuses conquestes. Il fit grand accueil

cueil à Iean Maria de Vincence, esclave de son premier fils Mustapha, parce qu'il avoit dressé en Turc & Italien l'Histoire de la bataille qu'il eut contre Vsuncassan ou Assamberg, Roy de Perse. Et quoy que les Turcs ne soient amoureux des portraits & effigies, si est-ce que ce circoncis fit venir de Venise le gentil Bellin, lequel il avoit entendu estre peintre fort excellent, à Constantinople, pour portraire tant son effigie que celle de plusieurs autres Seigneurs Occidentaux, avec quelque Histoires de leurs gestes les plus memorables. Il faisoit plusieurs aumosnes aux Chrestiens, Turcs, Iuifs, Mores, Arabes & autres sans aucune difference. Ayãt attrapé Constantinople, un jour luy prit envie de visiter un certain Temple des Apostres, qui estoit presque tout en ruine, où il fit construire une grande Mosquée, avec un superbe Hospital, lequel il fonda par chacun an de cent cinquante mil Ducats. Quant aux flateurs, bateleurs, farceurs, & telles sang-suës de Cour, il ne vouloit en oüir parler, estimant indigne à un Empereur de se laisser emmuseler par telles niaiseries, belles visées & enjoleries, mais ayant le cœur tendu à hautes & grandes entreprises ne pensoit

qu'à estendre les bords & limites des terres & païs de son obeïssance, & maintenir ce qui desia luy estoit acquis. Au commencement de son regne il voulut faire tuer deux de ses freres, & de fait le dernier & plus jeune passa au fil de sa cruauté (comme j'ay cy-dessus remarqué) mais au lieu du plus grand luy fut supposé un autre enfant, & celuy qui estoit son frere fut envoyé à Constantinople, puis à Venise & à Rhodes, de là à Rome au Pape Calixte, qui le fit baptiser & nommer Calixte Otthoman, auquel l'Empereur Frideric donna depuis plusieurs biens en Austriche. Apres que cét ambitieux Mahemet se sentit seul pour commãder à l'Empire, par alliances qu'il traita fort prudemment avec les Bulgares, Grecs & Seigneurs de la Morée, il asseura son pays des incursions, troubles & remuemens qu'ils eussent pû y faire, cependant qu'il seroit empesché en la guerre d'Asie contre Halisur Prince de Caramanie, lequel avoit fait que la pluspart des Turcs d'Asie s'estoient revoltez de l'obeyssance d'Amurath: Par le moyen de cette revolte il pensoit agrandir sa domination, parce qu'il estoit seul en Asie de la race des sept premiers Princes Turcs, qui la conquirent.

Mais il fut bien loin de son compte, car dés que Mahemet fut descendu en la Caramanie, Halisur se sauva vers les montagnes, & enfin fut contraint s'assujettir à luy ; & quelque temps apres, parce que Pyramet Caraman s'arma contre luy en Natolie, il y tourna ses forces, & prit d'emblée le Chasteau de Mancoup ou Mankup, & entra au pays du Prince Caraman, lequel il rendit à ce coup fort petit compagnon. Mais enfin apres son trépas il s'empara de toute la Caramanie, tua Abraham fils de Pyramet, & extermina toute la race des Caramans. Or quand il eut si à son aise assujetty Halisur, passant en Asie fit bastir un fort sur le Bosphore & mer Propontide, assez prés de Gallipoli, qu'il nomma *Bogazasat*, comme qui diroit coupe-gorge, afin qu'il tint par ce moyen le passage clos aux Princes Occidentaux, de pouvoir envoyer forces à Constantinople, s'asseurant desia du destroit de Corinthe. Apres il se rua sur la Thrace, qui estoit de l'obeissance de l'Empereur Constantin, s'approchant tousiours de Constantinople. Cependant il envoya le Sangeas de Romely Turachanbey, suivy des Princes de Thessalie & Macedone, lesquels ravagerent l'Arcadie, & passans à

Tegée & Mantegne, fourragerent tout le païs Messenien. Luy cependant vint planter son camp devant Constantinople, qui ne montoit à gueres moins de quatre cens mil combattans. De fait le nombre de ses gens fut si grand, que d'un costé de la mer jusques à l'autre, la pauvre cité se voyoit enfermée de ses adversaires. Et pour la tenir du tout engoissée il fit venir deux cens cinquante vaisseaux armés & equippés de toutes façons. De telle furie combattit-il, qu'au cinquante quatriéme jour il l'emporta, ainsi que j'ay remarqué en la vie de l'Empereur Constantin Paleologue, où luy ny les siens n'obmirent aucune espece de cruauté & villainie. Il n'y eut dignité, ny sexe, ny âge, qui pût estre garenty de la brutalité barbaresque, qui estoit exercée par ces canailles. L'hõneur des Dames, filles & vierges fut prostitué: La Cité par trois jours pillée & saccagée. Mais ce qui aggrave davantage la tigresque & enragée cruauté de Mahemet est, qu'il fit mourir les plus signalez Constantinopolitains, qui estoient échapez du glaive à la prise, pour autant qu'ils n'avoient voulu luy livrer leurs enfans, afin que ce Bouc infame pût en rassasier ses Diaboliques & contre-naturez appetits.

Quelques sinistres moyens qu'ayent esté ceux, par lesquels ce Conquereur Mahemet à grimpé au dessus de l'EmpireGrec, si ne sçauroit-on assez admirer la prudence, magnanimité & proüesse de ce grand Tyran : D'icelle aucuns ont fait tel estat, que subtilisans sur les influences des astres & les accommodans aux corps inferieurs, ils tiennent pour tout certain, que Solyman Otthoman Roy des Turcs, ne fut puissant & redouté Monarque pour autre occasion, que pour avoir ieu à sa naissance (qui fut le seiziesme de Mars, à midy en l'année mil quatre cens quatre vingts seize) constellation semblable & accordant avec l'heure, en laquelle Mahemet debella Constantinople & jetta les premiers fondemens d'un si grand & puissant Empire, qui fut le vingt-quatriéme jour du mois de Mars en l'année apres la nativité de nostre Sauveur mil quatre cens trente. De ma part je serois bien marry de m'arrester à de telles speculations, sçachant tres-bien que Solyman estoit composé de bien autre honneur que ce furieux Mahemet. Pour l'avoir veu, je puis témoigner que c'estoit le plus doux, benin & affable Prince, qu'il est possible de penser, & qui sembloit

porter aucunement bonne affection aux Chrestiens, principalement quand il ne s'agissoit point de son profit & honneur, lequel toutesfois n'a en rien ou bien peu cedé à nostre Mahemet. Ce fut luy qui l'an de grace mil cinq cens vingt & un expugna la ville de Belgrade en Hongrie, laquelle estoit le boulevert des Chrestiens. Et l'an mil cinq cens vingt trois il assujettit la belle Isle de Rhodes apres un long & dur siege; Qui en l'an mil cinq cens trente sept triompha des Allemands & Bohemes vaincus en Croatie: Qui fit couper le nez à nos captifs & les exposa au ris & moquerie des siens, & alors les nostres firent perte en cette mal-heureuse bataille de soixante canons qui furent portés à Constantinople: Qui en l'année mil cinq cens quarante trois avec un fort beau camp entra dedans la Hongrie, & y occupa Strigonie & Albe la Royale, où toutesfois il fit une perte assez notable. Dont il fut occasionné de se retirer à Constantinople: Qui apres tant d'exploits mourut au siege & expugnation de la ville de Siguet d'une dicenterie l'an mil cinq cens soixante six. Or pour retourner à nostre Mahemet, qui apres avoir abbatu l'Empire de Grece, commença à ravager

la Morée, sur laquelle dés fort long-temps il avoit jettée sa veuë, & y avoit mis le pied si avant, qu'il estoit impossible de l'en desancrer, dautant que l'alliance qu'il avoit avec Demetrie, la fille duquel il avoit pris à femme, le poussoit à empieter sur Thomas frere de Demetrie la Morée. Il se servit si bien de la fortune, qu'il rendit Demetrie & les Moreens ses esclaves, & en chassa le pauvre Thomas, qui se voyant trop foible pour soustenir l'effort de cét Arabe, prit la fuite, & s'en vint à Rome, portant avec luy le Chef de l'Apostre saint André, qui fut receu avec grande reverence du Pape Pie deuxiéme du nom. Mais il ne tint gueres ce païs en repos, parce que les Venitiens la luy osterent, & firent refaire l'Hexamile de Corinthe, qui est une muraille contenant six mille, ou deux lieuës de long depuis le Golphe de Patras, appellé *sinus Corinthiacus*, jusques à celuy de l'Egine, qui fut dit *sinus Megaricus*. Qui fut cause que Mahemet ramena derechef ses forces contre les Venitiens, qui furent vaincus, & perdirent le pays & la Cité de Patras, outre plusieurs bons Capitaines Italiens, entre lesquels estoient de remarque Emanüel Baccal, Michel Ralle Cir-

co Brandalin, Iean Telle & le Prouidadour des Venitiens, nommé Barbadique, lequel le Bassa fit pendre au plus haut d'vne des tours de Patras. Apres les Turcs firent demolir l'Hexamil. Et pour deposseder les Chrestiens de l'Empire, tant par mer, que par terre, il prit sur eux les Isles de Stalimene ou Stalimni, anciennement dite Lemnos, & Methelin, appellée Lesbos, qui estoit de Nicolas Cataluz Geneuois, puis se saisit de l'Isle de Negrepont dite Euboëa iointe à terre ferme auec vn pont. Tournant bride alla mouiller l'ancre deuant l'Isle de Neryte dite Sainte Maure, & par aucuns Leucas & Leucadia: Zante & Cephalonie. Pareillement vira-il ses forces contre l'Albanois Scanderbeg, qui luy donna beaucoup d'affaires, &, à dire le vray, gaigna-il peu auec luy durant sa vie, apres sa mort il emporta la ville de Croye, deuant laquelle il fut fort longtemps, & generalement se rendit maistre & possesseur de toute l'Albanie, au tresgrand preiudice de la Chrestienté. Quant à la ville de Scutari ou Scorda, il l'osta au Seigneur Aranith Conyno ou Connenus, surnommé Golent, qui est à dire Cheuelu, pere du Seigneur Con-

stantin,

ſtantin, qui gouvernoit le Marquiſat de Mont-ferat, apres le treſpas de la Ducheſſe ſa niepce, au temps que le Roy Charles huictieſme revint de Naples. De là il entra en Boſne ou Boſſine, prenant la cité de Iaize Metropolitaine de tout le païs, fit trancher la teſte au Seigneur ou Deſpot nommé Eſtienne Hierchée, & d'aucuns Hiſtoriens le Duc Latic, puis fit circoncir un petit fils qu'il avoit & ſurnommer Achmath. En l'Acarnanie il planta auſſi ſon bourdon, ſubjuguant & pillant le païs l'aſſujettit à luy payer tribut, & recevoir des Sangeaz pour Gouverneurs, des Cadis pour leur adminiſtrer la juſtice. Ce grand conquerant enflé du vent de ſa proſpere fortune, entreprit la guerre d'Hongrie, quoy qu'elle ſembla luy eſtre fort difficile, pour l'aſſeurance qu'il avoit que la pluſpart des Princes Chreſtiens ſe banderoient à l'encontre de luy, pour luy empeſcher le paſſage de ce coſté-là. Mais comme il voyoit que ſes entrepriſes ne pouvoient l'empeſcher d'equiper une puiſſante armée, laquelle il mena avec une telle furie, qu'entrant en la haute Myſie, autrement appellée Servie, il ſe

saisit des mines d'argent, qui sont en icelle. Puis il prit les villes de Neufmont, Trepcie & Prifren: & de là à grandes iournées tiroit à la cité d'Albe Grecque, à present dite Belgrade, qui n'estoit pas seulement la clef de l'Empire. Mais aussi de toute la Chrestienté. Partant le Pape Calixte troisiesme du nom depescha Iean Cardinal de Saint Ange en Allemagne & Hongrie, pour resueiller les Princes Chrestiens & les faire éuertuër contre ce si puissant aduersaire. Deuant Belgrade il mena vn camp de cent cinquante mil combatans, lequel il separa en deux, donnant au Beglerbey de la Natolie le cartier, qui estoit le Saue, & il commanda sur celuy, qui estoit pres le Danube, se retranchant, afin qu'il ne fut surpris. Sur le fleuue il y auoit grande flote de vaisseaux, qui vinrent accoster Iean Huniade, Coruin, Vvaiuode de Transiluanie & le Cordelier Iean Capistran, qui venoyent au secours des Hongres, auec belle compagnie de Polonois & Allemands, mais apres s'estre furieusement entre-chargés le Turc fut battu, & perdit plusieurs milliers d'hommes. Pour cela Mahemet ne laissa à donner l'assaut

general à la ville, laquelle il emporta, mais il ne ioüit gueres d'vne telle victoire, pour autant que le Vvaiuode & le Cordelier Capistran les repousserent de si bonne grace, que se reputerent à tres-grand bon-heur ceux, qui sans estre chaplés en pieces, peurent gentiment sauuer le moule de leur pourpoint. L'heur fut tellement fauorable aux Chrestiens, que le Vvaiuode encloüa l'artillerie Turquesque, se saisit du camp du Bassa, lequel il brusla & pilla les tentes & bagage. Telle desconfiture receut alors Mahemet, outre la blesseure qu'il avoit eu, & la honte qui plus le faschoit d'avoir tenu le siege devant Belgrade, par l'espace de quarante six jours, sans avoir rien exploité, que de desespoir il fut sur les termes d'humer de la poison. Apres toutesfois il reprit si bien cœur, qu'il s'assujettit la plus grande partie de la Vvalachie, & prit Capha que l'on appelloit Theodosia, sise en Prezocopie, qui est *Taurica Chersonesus*, peninsulée comme la Morée, & a d'un costé le golfe de Nigrophila, dit *Sinus Carcinites*, & de l'autre la mer Noire dite *Bicis palus*, & plus avant les palus Meotides. Les Genevois se di-

ſoient Seigneurs & fondateurs de cette ville, partant la redemanderent à Mahemet, qui la leur refuſa tout à plat ; & ce refus donna ſource à la guerre qu'ils luy denoncerent, où il les ſurmonta. Apres courut l'Armenie, & par ce moyen ſe crea un nouveau ennemy nommé Vſſuncaſſen ou Aſſambey, lequel s'oppoſa à Mahemet avec une groſſe armée de Perſans, que les Turc appellent *Kezeil-Baſſ.* teſtes rouges, pource qu'ils portent chapeaux rouges, encore que le Seigneur Perſien & le peuple ſe nomment *Sophi*, *Agemi*, *Chorasin & Tachmaz* ſon principal nom eſt *Kezeil-Baſſ.* comme ils donnent le nom aux parens de leurs Propheres *Ieſſil-Baſſ.* pour ce qu'ils portent les *Muzanagea*, c'eſt à dire un bonnet vert à la difference des Perſes. En la premiere bataille Mahemet fut deffait, en la ſeconde le Perſan eut du pire & perdit une grande partie de ſon païs en l'année mil quatre cens ſoixante & douze. Quand par ce moyen il ſe vit asſeuré, & que le Prince Armenien ne pourroit donner ſecours au Trapezontin, contre lequel Mahemet alloit, & auquel eſtoient alliez les enfans de Tamerlan & le Roy de Perſe, il ſe rua ſur David Co-

nino Chrestien, descendu de l'estoc du vaillant Isaac Conyno, lequel de Capitaine devint Empereur de Trebizonde, conquist la grande ville de Sinop, chef de Paphlagonie, estant sur la mer Major, plaisant & plantureux païs, & le dis pour l'avoir visité. Estant arrivé devant la ville de Trebizonde, il brusla les faux-bourgs d'icelle, lesquels estoient si grands, que les Grecs qui ont escrit la ruine d'icelle, disent y avoir eu lors quatre mil six cens maisons, & tint le siege devant icelle par l'espace de trente sept jours. Le Baccha de Mahemet, ayant que son Roy y arriva, tascha de faire condescendre le Trapezontin à quitter sa ville, luy promettant la vie sauve, & ses richesses qui estoient dedans. Apres que le Prince Chrestien s'y fut accordé, le desloyal Baccha manqua à la parole qu'il avoit donnée au Roy Trapezontin, & le fit conduire prisonnier au païs de Thrace, & apres on le fit mourir avec ses enfans à Cōstantinople, parce qu'on les soupçonnoit de trahison & revolte. Cependant que Mahemet avoit en teste le Persan & le Trapezontin, si les Chrestiens eussent voulu prester l'oreille aux assiduelles

prieres & interpellations des Grecs, des Hongres & des Albanois, ils eussent pû terrasser du tout cét insatiable Mahemet, qui estoit bien par ces lourdes secousses reduit à l'estroit de ses besognes. Au rebours ils estoient plus sourds que rochers, & au lieu de s'allier unanimement à l'encontre de leur ennemy commun, ils s'entrebrisoient par ensemble, voire non contans de nourrir le brasier domestique, firent partialiser au sujet de leurs passions les estrangers, implorans le secours des Albanois à l'encontre de la maison d'Anjou, pour raison du Royaume de Naples, & par ce moyen affoiblissans le party de Scanderberg ils ne le mirent pas seulement en prise, mais aussi se minans eux-mesmes & affoiblissans les forces de la Chrestienté, frayerent le chemin au Turc de les visiter de bien prés. Et de fait il ne tarda gueres, car Mahemet enflé comme un crapaut de l'heureux succés de ses affaires, fort & puissant à merveilles delibera d'attraper sous sa griffe la Monarchie du monde, partant dressa trois belles armées, contre Rhodes, Italie & Syrie. A Rhodes il depescha Moseth Bassa, Grec de nation, de la race des Paleologues, en

l'année mil quatre cens quatre vingts. Lequel y fit tel effort qu'il fut possible, mais il y trouva telle resistāce du costé des Chevaliers de Saint Iean de Ierusalem, qui pour lors en estoient maistres, que ce Chrestien renié apres avoir perdu plusieurs hommes, avec sa honte fut contraint de lever le siege. Et non contant d'avoir envoyé Omarbey Sangiac de Bosne, qui estoit fils d'un Genevois, piller le païs d'Istrie dite Liburnie, de Crain ou Carnie, appellée Carinthie & de Stirie, qui est nommée *Steirmaick* par les anciens *Valeria*, qui sont toutes comprises sous *Illyrium*, & passer jusques au Friol, il dressa une puissante armée qui passa en Italie, sous la conduite d'Achma Bacha, surnommé en langue Turquesque *Ghendich*, c'est à dire à la grand dent. Ce des-Chrestienné courut la coste de la mer le long de la Poüille, prit la Cité d'Otrante, qui fut jadis nommée *Hildrunte*, & en y allant suivi de cent Galeres & quinze mil hommes, il prit les Isles de Leucadie, Zanthe, Cephalonie, & se fit Seigneur de Valonne; deffit le Comte Iule, pere du Duc d'Adrie & Matthieu Prince de Capuë. Mahemet non contant de telles & si grandes con-

questes, voulut donner en Syrie, & luy-mesme y conduisit une forte & redoutable armée de trois cens mil combattans, avec intention de courir sus au Sultan du grand Caire. Mais comme il fut passé en Natolie, pres de Nicomedie, nommée par les Turcs *Nicor*, fut assailly le premier jour du mois de May en l'année de grace mil quatre cens quatre-vingts & un, d'une douleur de colique, qui l'emporta estant âgé de cinquante cinq ans deux mois sept jours, le quatriesme jour dudit mois. Sur sa sepulture qui est dans une Chapelle de l'Hospital qu'il fit bastir, où son corps fut mis, & auquel lieu assisterent plusieurs Prestres de leur loy, prians pour son ame & de ses peres, freres & amis, est escrit une Epitaphe traduit de langue Turquesque en ces Vers Latins.

Mens erat bellare Rhodum,
Et superare superbiam Italiam.

Il eut trois fils masles, Mustapha, Bajazeth & Zizim. Mustapha durant la vie de son pere exploita de grandes

proüesses à l'encontre d'Vsuncassan. Bajazeth & Zizim apres s'entrequerelerent pour l'Empire, toutesfois Bajazeth fut le maistre, & fut contraint Zizim, apres avoir esté bien frotté, de prendre la fuite, & se rendre à Rhodes au Seigneur Dambusson, Grand Maistre François, qui l'envoya en France, & depuis le donna au Pape Innocent huictiesme, qui pensoit se servir de ce Prince à l'encontre des Turcs, mais depuis il fut empoisonné.



TOMOMBEY, DERNIER SOLDAN D'EGYPTE.

TOMOMBEY DERNIER SOLDAN d'Egypte.

CHAPITRE XXI.

IL n'y a celuy de bon jugement, qui ne soit assez averty de cette grande ville du Caire, que les Turcs appellent *Mitzir* ou *Nitzulatik*, non peuplée ny si longue & large, ayant de son tour quinze lieuës d'Allemagne, comme nous a laissé faussement par escrit Munster en sa Cosmographie : Attendu qu'il asseure le Lecteur, qu'elle ne peut avoir qu'un quart de lieuë plus que Paris en France. Autrefois elle a esté tenuë & gouvernée par les Soldans d'Egypte, nez depuis le temps *d'Hanthasi*, Capitaine de l'armée *d'Homar*, le second qui succeda à Mahemet en la prestrise de l'Alcoran, environ l'an de nostre Seigneur six cens cinquante six, & regna quinze ans, ayant titre d'Admiral, que les Arabes nommoiét *Charadinkis d'Emir Quibir*, qui signifie en langue Moravienne grand Seigneur

ou Capitaine de mer. Et puis prirent les gouverneurs d'Egypte le nom de Soldan, qui signifie autant que le Roy ou Seigneur, laquelle race dura sous le nom de Caliphe jusques à celuy de Saladin, qui conquit Ierusalem sur les Chrestiens, & qui s'aida le premier de la force & vaillance des Mammelucs, nom qui ne signifie autre chose en langue Syriaque & Tartaresque qu'esclaves. Environ l'an 1197 luy estant mort, & sa famille tenant ses terres l'espace de 50 ans, à la fin la race Royale defaillant, les Mammelus commencerent à user d'élection, & firent un d'entr'eux vaillant & accort Capitaine, nommé *Piperic* Soldan, celuy qui fit faire beaucoup de superbes bastimens & d'edifices, dont la pluspart sont ruinée. Toutesfois les Arabes mont quelquesfois dit, suivant ce qui est escrit dans leurs Histoires, que tels bastimens furent parachevez par le gouverneur du païs, nommé Oclan. Cette coustume d'élire dura jusques à l'an 1517. que Sultan Selim Empereur des Turcs & pere de Soliman, chassa & vainquit le Soldan Campson d'Egypte & de la Syrie, pource que celuy-cy estant mené jeune enfant des païs froids de Tartarie, & nourry esclave au Serrail du Caire, croissant en âge ap-

prit la difcipline des Mammelucs & tous les degrez de l'art militaire d'eux. Selim fon ennemy Capital, eftant averty qu'il favorifoit le Roy de Perfe, entreprit de luy faire la guerre. Or Campfon fut tué au combat, âgé de foixante & dix ans. Incontinant les Mammelucs & Arabes, lors leurs confederez, efleurent Tomombey Circaffe pour leur Soldan Hemir, lors d'Alexandrie, homme vaillant, & qui entendoit les affaires de la guerre, lequel ayant par plufieurs fois combatu vers les parties d'Afie, & apres avoir combattu les Turcs à leur grande confufion, averty qu'il fut de la venuë de Selim, refolut de le combattre: c'eft pourquoy il dreffa & affit fon camp hors la ville de Caire, en un lieu nommé la Matairée, le plus beau lieu & plaifant d'autour la ville, fur les avenuës de Selim, qui venoit la tefte levée contre luy, s'eftant fortifié d'artilleries, foffez & pallifſades. Eftans les deux armées proches l'une de l'autre, foudainement avec grande ardeur & egale efperance de grande victoire pour le feul hazard d'un combat, n'ignorant point tãt d'une part que d'autre, qu'il n'eftoit queftion que de la vie & Seigneurie, donnerent le fon aux trompettes & tambours à

la façon Turquesque. Les ennemis s'estans emparés de leurs forces, les Mammelucs furent contrains de se retirer à la ville. Avant que les Turcs entrassent, il en fut mis à mort vingt quatre mil, & bien autant ou dauantage à la prise d'icelle, attendu que aux fenestres des maisons il y auoit vn nombre tres-grand de femmes, enfans, & de toutes sortes d'artisans, iettans de gros carreaux de pierre, soliueaux, poutres, barre de fer, feu artificiel & eau chaude, auec autres deffenses, & machines de guerre sur leurs ennemis. Et y fut combatu huit heures de telle furie, que l'on voyoit les hommes par monceaux les vns sur les autres & le sang courir par le rues, comme vn ruisseau. Et le sçay pour l'auoir oüy dire à plus de quatre cens vieux Mammelucs, & Iuifs, qui estoyent à ceste guerre, du viuant du Soldan. Qui causa, certes, que Selim, pour effrayer la populace, commanda de mettre le feu en quelques maisons de la ville, ainsi cela, auec le bruit de l'artillerie & mousqueterie, faite par les Ianissaires, espouuanta tellement les habitans, & les plus hardis Mammelucs, que voyans toutes choses deplorées, & abandonnées, pour adoucir

le cœur du Turc, ils commencerent à crier de toutes parts. Viue ce grand Roy Selim, le fauory du grand Dieu, lequel nous prions humblement cesser sa fureur, & auoir pitié de ses pauures Esclaues, nous soumettans à sa grandeur & misericorde, laquelle toutesfois n'apaisa si tost, à cause de l'homicide fait à la personne de son grand Gouverneur & amy, nommé Ianus Baccha, qui fut tué assez prés de luy d'un mortier de fer jetté sur sa teste. Ayant Tomombey perdu la faveur de ses tranchées, rempars & entrée de ville, il ne pût longuement soustenir la fureur de l'ennemy, & se voyant avoir perdu ses vaillans Capitaines, & fleur de sa Cavalerie, prit la fuite, & bien-heureux estoient les Seigneurs d'entr'eux qui pouvoient gagner la riviere du Nil, & prendre pour seureté les fortes Pyramides, quelques trois lieuës distantes de la ville, où ils furent dés le lendemain assiegez par leurs ennemis, & pour estre privez de vivres, comme estans lesdits Pyramides en un lieu desert & de solitude, comme j'ay veu, se rendirent à la misericorde du vainqueur, lequel leur pardonna. L'Ennemy ne laissa pourtant avec cinq mille chevaux de poursuivre Tomombey, qui

avoit gagné la guerite estans mis en route, & fuyant à bride avalée droit à un paluds, ou marets plein de cannes & roseaux, comme son cheval tomba par terre, & qu'il vit les ennemis à sa queuë, il se cacha dans ses roseaux. Et estant découvert par deux jeunes enfans, il se glissa un peu plus outre (selon l'opinion des Arabes & vieux Mammelucs) dans une large grotesque voutée, laquelle j'ay veu & visité, & n'y avoit pas plus de six ans qu'on y avoit trouvé plusieurs belles sepultures faites à l'antique, remplies de corps en mommies : là aupres encore de mon temps furent trouvez plus de trois cens corps, dans lesquelles estoient certaines idoles, les unes de cuivre, les autres de pierre dure; lesquelles comme j'estime, de leur vivant ils adoroient, à la façon que faisoient les Grecs & Romains. Ie sçay bien que le Docteur Claude Guichard, qui de plusieurs livres a repetassé ses funerailles des anciens, s'en moque, & fait semblant ne trouver goust à ce que j'en ay dit & escrit dans ma Cosmographie. Ie luy responds, que je n'en parle en clerc d'armes, pour auoir veu & voyagé és lieux & endroits desquels je parle : Encore doncque que ce Docteur ne puisse

se trouver ces secrets dans son Bartole, Iason & autres Docteurs Iuristes, il n'est pas à dire, que cela ne doive estre receu entre ceux qui aiment la verité. A cecy est diametralement opposé le Geographe Nicolas Nicolaï; autrement eut-il eu honte d'escrire qu'on trouve tels corps dans les sablons de l'Arabie deserte, & qu'à succession de temps ils sont découverts par les marchands qui vont d'Egypte à la mer rouge, & dont ils font grand cas. Or laissant les erreurs de Nicolaï je reprendray nostre pauvre & miserable Tomombey, lequel se pensant sauver dans une grotesque, ne sceut neantmoins si bien faire, qu'il n'y fut attrapé, au grand regret de tout le peuple d'Egypte & d'Arabie, avec 300 des plus braves & vieux Capitaines de son armée. La pluspart desquels se mit en deffence, aimant mieux perdre la vie que mourir ignominieusement. Les autres furent conduits avec Tomombey à la ville du Caire. Le lendemain & par trois divers jours ensuivans, Selim oubliant toute Royale clemence & juste humanité, laquelle il se pouvoit raisonnablement presenter devant les yeux de son cœur cruel, se porta tres-inhumain envers luy, pour luy faire confesser où estoient

ses tresors qu'il avoit eu de Campson, par trois fois luy fut donnée la question; & pourtant ne voulut jamais rien confesser. Selim le voulut voir, interroger & parler à luy, lequel estant dans sa chambre estoit ferme & constant, comme toûjours il avoit esté. Apres avoir esté ignominieusement promené sur son chameau, il fut égorgé au lieu où on tuoit & écorchoit les bœufs & moutons le 13 Avril 1517. estant âgé de 65 ans. Il ne fut pas pendu comme quelques-uns ont laissé par escrit, entr'autres Paul Ioüe & Munster.



ATABALIPA, ROY DV PERV.

ATABALIPA ROY DV PERV.

Chapitre XXII.

Les hommes plus nobles, riches & puissans de la terre Perusienne furent les Iugas, peuples felons, belliqueux & subtils au possible, issus d'un peuple Tiguicata, prenant le nom d'une ville, située aupres d'un lac, en la Province de Colao, à quelques dix lieuës de Cusco, ainsi nommée pour l'abondance du plomb & autres metaux qui s'y trouvent, que les habitans appellent *Tichior.* Le premier Roy s'appelloit *Zapalo* de l'estoc duquel vint *Topaopangui* & *Guya nacapa* pere grand d'Atabalipa venu de ses terres là comme il s'en glorifioit : Si est-ce qu'il estoit venu de devers la riviere de Maragnon, de la race des Cannibales, ce qu'il monstroit assez evidemment par ses bravades, & au peu de conte qu'il tenoit des Chrestiens, lors qu'ils mirent le pied en leur païs. Toutesfois les habitans sont gens courtois, paisibles & d'assez bonne façon,

K ij

sans qu'ils se soucient beaucoup des honneurs & grandeurs de ce monde, non plus que font ceux de Cusco, Popaian & prouince voysine. Or Atabalipa, Roy de Cusco, auoit vn frere, nommé Atoco, qui estoit Iuga, c'est à dire Roy de *Guiascart*. Cet Atoco estant arriué à Canna fut le tres-bien receu, honoré & reueré du peuple, encores qu'il fut cruel. Atabalipa, ialoux de la fortune de son frere, le fit mourir, s'estant saisy de ses places, choisit la ville de Cusco, chef & Metropolitaine de tout le Peru, pource que c'estoit l'ancien domicile & repos des Iugas & Roys, comme Rome iadis des Empereurs & Constantinople pour les Turcs, Tauris pour le Sophy, le Catay pour le grand Cham de Tartarie & jadis le grand Caire pour le Soldan d'Egypte. Dautant que Cusco est en la plus belle assiete de tout le Peru & au milieu des prouinces jadis gouuernées par les Iugas. Apres la mort des bisayeuls d'Atabalipa, il agrandit son Royaume, tant de la part de la mer du Su, ou Pacifique, qu'à celle du grand Ocean: rendant les peuples ses tributaires. Mais comme le malheur & la fortune choit souuent tant sur les grãds que sur les petits, de mon âge est aduenu,

que les Espagnols conuoiteux des richesses mondaines, voguerent vers la terre, appellée Nombre de Dieu, sous la conduite d'vn grand guerrier, nommé François Pisarre. Lesquels ayans demeurés quelque temps, & s'estans fortifiés, peu à peu attirerent la moitié de ce peuple barbare, aduertis des tresors & richesses du Roy Atabalipa. Pour l'attirer en amitié, Pisarre luy enuoya plusieurs dons & presens, luy faisant entendre qu'ils luy estoiēt offerts de la part de l'Empereur Chrestien, son maistre, & qu'il le requeroit d'avoir amitié & communiquer librement ensemble sans crainte, avec sa grandeur, & que s'il l'alloit visiter, qu'il ne prit en mauvaise part de les voir montez sur des grandes bestes fort dociles, qu'ils avoient amenez de leurs païs pour les porter. Et estans advertis des mauvais chemins, rivieres sablons & autres incommoditez qui estoient en son pays, dans lequel ils ne pouvoient aller à pied sans grand danger de leur personne. Le Barbare oyant tels harangueurs, se prit à rire, se moquāt d'eux, disant que ces hommes barbus, sçavoir les Espagnols, qui portoient tous barbes, s'ils entreprenoient davantage qu'ils n'avoient fait,

que pour le Soleil & Idole qu'il adoroit, il les feroit mettre tous en pieces : Ne s'estonnant Pisarre des propos tenus contre luy & les siens, fit un acte de tres-vaillant guerrier : car incontinent estant adverty que l'armée de l'ennemy n'estoit encore assemblée, & qu'il n'y avoit que huit jours qu'il avoit semond les Capitaines des Provinces de Cusco, Quito, Calicuciva, Caxamalca, Tumbez Pune, Nicaraga, & qu'il ne pouvoit amasser gens en si peu de jours, Pisarre envoye derechef au Roy barbare autre presens pour tousiours l'amuser, ensemble deux chevaux fort bien harnachez, s'approchant de peu à peu le priant que devant sortir de son païs qu'il luy permit le saluer & voir la magnificence & gloire de sa Cour, afin d'en faire le recit à l'Empereur, lequel seroit tres-contant d'entendre nouvelles de la grandeur & magnificence d'un tel & si puissant Seigneur, qu'estoit Atabalipa, auquel aussi, pour mieux le captiver, il faisoit sonner aux oreilles l'excellence & majesté de l'Empereur, telle que les Chrestiens se reputoient à grand honneur luy faire joug & rendre obeïssance ; le semonant par ce moyen à vouloir entrer en ligue, confederation & alliance avec luy, afin

que par ce moyen deux si grands Princes eussent moyen de tenir en haleine tous ceux qui voudroient attenter sur leur Estat: comme veritablement c'est le vray moyen par lequel on peut asseurer les Seigneuries & Principautez, attendu que coustumierement cela est pratiqué, que la force ne peut si tost debriser l'union des corps, principalement quand ils sont roides & robustes. Mais ce n'estoit pas là où guignoit Pisarre, qui seulement tâchoit de pouvoir mettre pied sur les marches d'Atabalipa, s'asseurant que bien tost apres il luy mettroit sur la gorge, comme de fait il fit par apres, ainsi que la suite de ce discours nous le découvrira plus manifestement. Doncques ce maistre Espagnol joüa si bien du plat de la langue, usa de tant de feintises, que l'amusant aussi de paroles avec toute sa cavallerie & infanterie, vint avec ses gens reconnoistre pres la ville de *Cassiamalca*, les forces de l'ennemy, qui estoient en nombre pour le moins de trente mil hommes, la pluspart tous nuds, autres vestus de cottons, tissu de diverses couleurs & de plumage, ayant pour toutes armes l'espée de bois, massuës, arcs & fléches. Voyant la brusque contenance des Sauvages, s'appro-

chant peu à peu les vns des autres, la caualerie Espagnole escarmouchât d'vne part & d'autre, & les attirans toûjours au combat, feignans les Espagnols souuent de fuir, & l'infanterie pareillement voyant telle fuite, les ennemys commancerent à prendre courage, talonnans quasi les Chrestiens. Pisarre commanda de mettre le feu à vingt deux pieces d'artilleries, ce qui estonna fort ce pauure peuple, qui n'auoit iamais veu cheuaux & moins ouy tels tonnerres d'artilleries, auquel furent renuersés par terre plus de sept mil Barbares: Les autres se prirent à fuir par les costaux & montagnes, poursuiuis viuement des Espagnols, qui en tuerent ce iour là & le lendemain deux fois autant, n'espargnans ny forts ny foibles ny vieux ny ieunes, horsmis Atabalipa, & six autres de son conseil, qui furent pris dans vn pauillon, tres-bien emplumassés pres vne riuiere, nommée en leur patois Chelcaiou. Ainsi l'ay sceu & appris d'vn Espagnol à la Cité de Seuille, qui y auoit esté, & receu deux coups de flèches à la bataille. Pisarre voyant qu'il auoit du meilleur, s'approcha d'Atabalipa, & luy ayant mis la main sur son espaule, en signe d'amitié, luy tint plusieurs propos fort gracieux, lesquels

lesquels finis, le Roy captif tire secretement de son sein deux fines perles grosses & rondes, comme vne prune datte, accompagnées de deux Esmeraudes, l'vne faite en façon de clochette, & l'autre en oualle d'vne valeur incroyable, qu'il donna au vainqueur, pour demeurer tousjours en sa bonne grace, & luy sauuer la vie, luy promettant des tresors infinis, & taschoit par tous moyens de contenter l'auarice des Espagnols, qui ne tendoyent à autre but que de s'enrichir. Or ce Cacique Atabalipa ne peut si bien faire à l'endroit dudit Pisarre, encores qu'il eut payé de rançon d'or pur, qu'il auoit fait venir de toutes les Prouinces qu'il possedoit, iusques à expolier les idoles d'or des temples, la valeur de dix millions d'or, ce qui luy seruit bien peu, dautant que quelques jours apres sa prise, il fut lié & garroté, comme la plus miserable creature du monde, 3 iours & 3 nuits entieres contre vn arbre, pour luy faire confesser s'il sçauoit autres richesses: Sur lesquelles entrefaites n'apprehendant la mort, dit mil iniures à Pisarre, luy asseurant que le Dieu, lequel Pisarre adoroit & disoit estre si iuste, le puniroit en peu de temps, & son frere aussy. Ce qui

aduint, car vn peu apres François Pisarre fut tué, & son frere Ferrand Pisarre decapité au mesme païs. Estant ainsi ceux du conseil de Pisarre en different & mes-accord de faire mourir ce Roy, ou de l'envoyer à l'Empereur Charles-Quint, fut conclu toutesfois qu'il seroit estranglé, ce qui fut fait la nuit, apres avoir esté condamné par l'advis & conseil de quelques Evesques & Moynes, de peur qu'il ne fut secouru des siens. Ce fut un esclave More qui l'estrangla avec une corde. Ie sçay bien que quelques-uns ont escrit qu'il fut bruslé en vie, chose mal considerée à eux, comme m'a asseuré celuy qui y estoit present. Et par sa sentence ne luy mettoit en fait autre chose, que d'avoir fait mourir son frere Guiescart, & le vol fait à son païs, lequel il avoit envahy. Ce Roy deffunt estoit grand Iusticier, & avoit fait bastir & enrichir plusieurs somptueux Tẽples quelques douze ans devant que de mourir. Pisarre permit que son corps fut honorablement porté par les amis & partisans d'Atabalipa en terre, au lieu où reposoient les corps de ses pere & mere, encore qu'il eut deux cens vingt femmes en vie lors qu'il fut pris, n'eut toutesfois que

deux filles assez grandes. Il mourut âgé de 52 ans. Ie sçay bien que quelques ignorans ont écrit sa vie tout au contraire de la verité, se vantans avoir esté en ces terres-là, où je sçay qu'ils ne furent jamais; entr'autres un nommé Hierosme Benzoni, comme il se vante en un livre imprimé à Geneve, lequel je suis fasché avoir esté enrichy de plusieurs discours de maistre Vrbain Chauveton, ayant cette petite Histoire esté dérobée de François Loupés de Gomarre Espagnol. Voila ce que j'ay bien voulu dire de l'Histoire d'Atabalipa, duquel je vous represente icy le portrait, tel que je l'ay apporté avec plusieurs autres. Au reste, certains estourdis se formalisent de ce que Pisarre permit à ceux qui appartenoient à Atabalipa, de luy donner sepulture honorable. Ie ne daignerois mettre icy en jeu le faux-bon qu'avoit desia fait cét Espagnol, de manquer de foy à ce pauvre infidelle, apres avoir receu de luy une grande & excessive rançon. Ie les combattray assez par les exemples des Payens mesmes, qui apres la mort de leurs ennemis les ont honoré de la sepulture, reconnoissans avec l'Orateur Demosthene, que quoy qu'encore que tous les hommes soient

sujets à peu ou beaucoup d'envie, ou malveillance, tandis qu'ils vivent, du moins ils en sont quittes apres leur trespas. Et c'est la raison, qui a meu tant de braves & excellens Capitaines à traiter plus humainement leurs ennemis apres leur mort, qu'ils n'eussent fait durant leur vie. A ce propos lisons-nous qu'Hannibal (reconnoissant qu'il valoit mieux, comme l'on dit, baiser son ennemi mort, que le combattre vivant, d'autant que l'ennemi mort jamais ne mord) ennemi conjuré & capital du peuple Romain, ayant deffait & tué prés du lac de Peruse le Consul Caë Flaminie, avec bien quinze mil de ses soldats, mit toute diligence à recouvrer le corps du Consul mort, auquel il fit d'honorables obseques, comme aussi usa-t-il de mesme pieté envers Tybere Gracche, lequel il surprit par les embusches des Luquois; Marc Marcel & Æmil Paul deffait en la bataille de Cannes. De telle mansuetude fut possedé le Consul Lucie Cornelie, quand il fit enlever de sa tente Hannon general de l'armée des Carthaginois, & l'accompagner magnifiquement en sepulture. Si doncque les Capitaines Payens sans crainte d'encourir reproche, ont permis, pourchassé & procuré les fu-

neraille de leurs ennemis mortels, pourquoy trouvera-t-on mauvais que Pisarre ait octroyé le corps mort d'Atabalipa aux siens, pour l'honorer des devoirs funeraux ? Et tout ainsi qu'il y en a qui se scandalisent de ce que Pisarre permit aux amis de ce Roy Atabalipa de l'enterrer, d'autres se sont licentiez de lui forger des funerailles les plus bisarres qu'il est possible d'imaginer. Dans le moule d'une telle fiction (autrement ne sçaurois-je croire) le reformateur Mansterien, & apres lui le Docteur des ceremonies funebres Guichard, ont jetté la bourde qu'ils ont divulguée touchant la somptuosité des tombeaux & sepulchres Perusiens, laquelle le Lecteur Benevole à clair jour pourra du premier coup découvrir. En premier lieu c'est trop manifestement Pantagrualiser, quant au neufiéme chapitre du troisiesme livre de ses funerailles il bâtit le magazin des Mommies dedans le creux des hautes montagnes du païs & Royaume de Cusco, de Tombes & de Colao, & & pour cét effet renvoye les drogueurs en ces contrées & au long des montagnes, qui sont le plus exposées à la bise. Ie ne veux point icy le taxer d'inexperience, dautant que ie sçay que ny Guichard ny

son auteur ne voyagerent jamais si loin, comme j'ay fait. Seulement je le prie de s'enquerir des Marchands Espagnols, trafiquans aux Foires de Lyon, à sçavoir, si ces bonnes Mommies sont trouvées par les drogueurs en ces marches, & lors (autrement je presume que s'il l'eut sceu, jamais il n'eut osé avancer un tel mensonge) apprendra-t-il qu'il n'y en a aucunes nouvelles, non plus qu'à son Langnieu. Encore est plus ridicule la fadaise qu'il adjouste apres son Benzoni, que les Perusiens ensevelissent avec les trespassez force or & argent mis en œuvre, avec les plus belles & mieux cheries de toutes leurs femmes, serviteurs, ustensiles, pain, vin & autres telles denrées, afin qu'ils boivent & mangent jusqu'à tant qu'ils soient arrivez à l'autre monde. Il ne faut qu'un seul mot pour faire toucher au doigt la fausseté d'un tel conte. Hé bon Dieu! où prendroient-ils ce vin, qu'ils donneroient à ces trespassez? Car au continent du Peru & terre de l'Am rique, d'un Pol à l'autre, si on y trouve sep de vigne planté portant fruit à maturité, Thevet quitte gain de cause à Guichard, lequel possible avec ses auteurs confond le vin avec toute autre liqueur, ou bien

avec celle dont les grands Seigneurs Perusiens usent au lieu de vin. Et quant au Sepulcre du Roy de Cusco, lequel Guichard, apres l'Espagnol Lopez au Chapitre cent vingt quatre de son Histoire Indoise, le represente posé au milieu d'une Chapelle, dont le pavé estoit tout d'or, il doit estre enlacé en la liste des autres, & quoy que le bastiment soit bien fait, si n'est-il plus asseuré que l'esperance, que donnent ceux qui ont accoustumé de promettre des montagnes d'or.



MOTZVME, ROY DE MEXIQVE .

MOTZVME, ROY DE MEXIQVE.

Chapitre XXIII.

TOVT ainsi qu'un haut & eminent edifice, tant plus il est eslevé, fait un plus grand, plus lourd & plus desolé soubre-saut, dés qu'il vient à bouleverser: aussi tant plus haut sont montez les Princes, s'ils viennent à trebucher, c'est alors qu'ils font un plus piteux & plus horrible esclat que s'ils n'eussent esté elevez si haut. L'experience iustifira de mon dire, & notamment le present discours, qui representera un abregé de l'estat de la magnificence & richesse de ce Roy, qui fut enfin tellement des-appointé de fortune, que reduit sous la calamité d'une prison, il fut assommé à coups de pierre par ses propres sujets. L'infinité de ses richesses estoit bien telle, qu'il est impossible d'en pouvoir, sans grande confusion, dresser un departement au vray: mesme y en a eu certains, qui ont tellement admiré la multitude d'icelles, qu'ils n'ont osé en en-

trer en conte, veu qu'il possedoit si grand nombre de statuë d'or & d'argent, & tellement enrichies, que l'excellence & quantité d'icelles surpasseroit toute croyance : mais si bien faites & travaillées, qu'encore que les Indiens n'ayent la commodité des instrumens de fer, elles sont avec telle artifice taillée, qu'il est impossible au plus expert statuaire ou orfevre, je ne diray pas mieux faire, mais atteindre la perfection de l'ouvrage qui y a esté remarqué. Ses vestemens de plume estoient si subtilement entre-tissus, qu'il seroit impossible de faire mieux avec la cire, ny en façonner avec la soye; L'estenduë des terres de son obeïssance, j'en ay assez parlé en ma Cosmographie, telle qu'encore qu'il y ait eu des Princes qui l'ayent devancé, si nous mesurons les Principautez à l'aune, si est-ce qu'il y en a eu bien peu, ausquels il ait cedé, pour raison de la magnificence, soit en ses bastimens, pourprix, viviers, jardins, palais, lieu de plaisance; au train de sa maison, qui estoit si superbe, qu'on n'y voyoit que de l'or, argent & pierres pretieuses : Quant à la superfluité des viandes, de ses plats, je ne crois point qu'il y eut Prince tellement excessif qu'estoit ce personnage. Son repas

estoit si exquis, qu'il y avoit chair & poisson, ensemble de toutes sortes de mets qu'il estoit impossible de recouvrer. Expressement il estoit deffendu de reporter devant luy les plats & escuelles qui luy avoient esté servis une fois ; mais il falloit les refaire, & de nouveau les remettre en œuvre. Quatre fois le jour il changeoit d'habillemens, sans que jamais plus il vestit ceux qu'une fois il avoit dépoüillez. Il s'estimoit tellement separé du reste des hommes, que ceux qui entroient au palais n'eussent osé le regarder; de hors se monstroit bien peu ; que s'il arrivoit que quelquesfois il sortoit du palais, il n'y avoit si osé ny si hardy, qui osa lever les yeux pour le regarder en face ; mais il falloit que ceux qui le rencontroient tournassent le visage d'autre costé pour ne le voir point. Presque faisoit de mesme le Roy de Borney, qui ne parloit qu'à sa femme & à ses enfans , & aux autres il faisoit parler un Gentil-homme par un trou , tenant à sa bouche une Sarbatane , comme il fit à l'Ambassadeur du Roy Catholique, ainsi que nous lisons és Histoires des Indes. Il alloit en littiere portée par des hommes, avec une humilité telle, qu'il falloit que nuds pieds & les espau-

les nuës, ils soustinssent le fais d'une si lourde & massive chair. Ie suis déplaisant d'avoir usé de si long discours sur la magnificence de ce Roy, qui n'a pû neantmoins prevenir le dangereux & miserable coup qui est tombé sur son chef, pour l'accabler, quoy qu'il fut homme fin, rusé & accord autant que nul autre, lequel sçavoit le mieux joüer au double qu'il est possible, comme il monstra tres-bien à l'Espagnol Cortes, lequel il tascha par tous moyens à luy possibles de le destourner d'entrer sur ses terres. Il n'y eut presens, offres, & Ambassades qu'il n'employât, dautant qu'ainsi que l'effet le confirma assez, il caressoit celuy, lequel il eut voulu baiser mort. Dés qu'il sentit cette flotte de Courtisans Espagnols abordée en la Province de Tascallecal, crainte qu'ils ne le tallonnassent de trop prés, il envoya quatre de ses principaux sujets pour demander leur alliance, & promettre tout devoir de vray vassal & humble sujet du Roy d'Espagne: Mais le refrein de la ballade n'estoit pas de trop mauvaise grace, à sçavoir qu'il les prioit de n'entrer en ses païs. Voyant que par prieres il ne pouvoit rien, il dressa embuscade entre la cité de Tascallecal & Cureltelcal, &

par ses Ambassadeurs fit prier Ferdinand de s'acheminer là, afin que le Roy Motzume plus commodement pût estre averty de sa volonté. Que si l'Espagnol n'eut esté bien informé de la perfidie & déloyauté que l'on luy vouloit joüer, il s'alloit fourrer dedans les filets des Mexicains. Dont ce Roy voulut se secoüer au mieux qu'il pût, mais ce ne fut pas sans laisser à l'Espagnol matiere de bien penser à soy-mesme, & que pour bien temporiser, il pourroit rendre bille pareille à ce renard, qui voyant qu'il ne se pouvoit couvrir de la peau de Lyon, tascha traistreusement d'embarrasser l'Espagnol sous les belles offres qu'il luy faisoit d'humilité, devoirs, services & reconnoissances qu'il voüoit au Roy d'Espagne. Mais ce ne fut pas tout, car tels déguisemens, fards & palliations, ne peurent ébloüir l'œil de Ferrand, qui ayant découvert la fourbe, éprouva le Proverbe usité, & à fin donna fin & demy. Sous l'autorité de son Seigneur & Prince il s'avança iusqu'au lieu où estoit Motzume, de luy il apprit tout ce qui estoit, à sçavoir les secrets de Mexico. Apres quand il vit que le temps & l'heure l'appelloit à se saisir de la personne de celuy qui luy pou-

voit faire teste, il le fit arrester prisonnier, sous pretexte de quelques Espagnols, qui avoient esté malheureusement massacrez par *Qualpopaca*, lequel avec ses complices, sous le mandement de Motzume, fut executé à mort, où ce pauvre Mexicain ne gaigna rien, car encore que ces criminels niassent formellement alors du temps de la confection du procés, que Motzume en fut entaché, toutesfois quant ils virent qu'on les vouloit brusler, ils se déchargerent sur leur Roy, qui fut apprehendé, & mourut de la façon que i'ay cy-dessus descrite en la vie de Ferdinand Cortes. Ie sçay bien qu'il y en a qui pour s'attacher à l'interest de l'Espagnol, maintiennent que l'avarice & ambition seule de Motzume luy fit forger ce crime, & qu'au contraire il a usé envers Cortes & sa compagnie de toutes les humanitez & courtoisies qu'il est possible de penser, jusques à envoyer son frere pour captiver leur bien-veillance : Mais ils ne connoissent pas l'humeur de ce Mexicain, qui ayant affaire à un plus finet que luy, fut miserablement affiné, & tellement l'avilit, que de luy seulement il faisoit nargue à l'encontre de ses ennemis. Voila comme la gloire d'un si grand &

redouté Prince en bien peu de temps se trouva hereteroclitée, de telle sorte que ceux qui auparavant n'osoient le regarder, pour le grand honneur & respect qu'ils luy portoient, enfin à coup de pierres ne font point de difficulté de le massacrer. Quand à la description de la ville de Themistitan & Royaumes obeïssans à Motzume, je me souviens en avoir assez suffisamment parlé en ma Cosmographie. Qui me fera deporter de ce discours pour chasser de la Forest de Munster, qui porte qu'on vend à Themistitan des petits chiens chastrez, lesquels les Mexicains nourrissent pour les manger apres. Ce qui ne se voit point ailleurs, ni moins à Themistitan (qui est au 272 degré en longitude, & au 18 en latitude.) Mais ce bon homme à toutes heures ne faisoit point de conscience de se laisser tromper des premieres fadaises, que plusieurs enjoleurs pouvoient luy souffler aux oreilles. D'aussi bonne grace est l'allusion du nom qu'il fait avec quelques autres des Isles Canaries, à cause de la quantité de chiens qui sont en ces païs là. Ce qui est aussi lourd & esloigné de la verité, comme les sacrifices qu'il impose aux Mexicains & Bresiliens, tellement cruels, que le pere ne fait au-

cun ſcrupule de ſacrifier le fils, & le fils le pere. Cela eſt par trop Pantagrualiſer.



CHERIF, ROY DE FEZ, ET DE MARROC.

CHERIF, ROY DE FEZ, & de Maroc.

Chapitre XXIV.

IL me faut parler d'un personnage, l'un des plus rusez, fin & accort, que jamais la terre soustint, quoy que quelques-uns ont voulu discourir assez legerement de sa vie, bastissans une Histoire à leur fantaisie. Il n'y a celuy qui ignore que Mahemet issu de la race d'Ismaël, n'ait esté un flambeau ardant, qui s'est épandu par l'Afrique & l'Asie, & duquel depuis les estincelles sont avancées jusques en nostre Europe. Mais comme toute chose prenant commencement, n'a pas tout d'un coup sa perfection ; aussi la méchanceté de ses successeurs n'ayant eu sa consommation, a laissé à ceux qui sont venus apres, dequoy achever ce qui restoit en leur vilenie, impureté & heresie. Et qu'il soit ainsi, environ l'an de nostre Seigneur 1358. un certain faut Prophete de Mahomet se revolta contre les inter-

pretes de l'Alcoran, & avec la parole imitant son precepteur, usa du glaive, voulant donner la loy au peuple par ce moyen, & sur ses entrefaites se fit Roy du païs : Sur le propos duquel je me suis arresté. A son exemple long temps apres il s'émeut en Asie *Saich, Ismael*, que nous appellons le Sophi, & fit revolter les Perses & Assyriens, non de l'Alcoran, qu'ils appellent en leur langue Fulcan, mais de ceux qui l'avoient interpreté, d'où sont sortis tant de guerres, querelles & dissentions. Sur tel propos & semblable, l'Afrique qui est coustumiere d'engendrer plusieurs monstres & choses nouvelles, a de mon temps produit un homme autant fin & méchant, qui ait esté, & qui s'est fait plus grand en richesses, que ne furent tous les Rois Mahometistes. Ce galand estoit natif d'un village nommé Gaher, aux pieds des montagnes d'Atlas, & de condition fort basse. Toutesfois estimé à cause de sa vocation, qui estoit d'estre *Morabuth*, autres l'appellent *Muleamech*, des Turcs, nommez Devis, des Persiens *Cychipt-hia-hia* Begamber, c'est à dire Hermite de l'Ordre S. Iean Baptiste. Le Morabuth commença à prescher ses

folies en Afrique, environ l'an de nostre Seigneur depuis 1514 jusqu'à 26. Auquel temps nous sentions les tumultes en la Chrestienté, & sembloit que ce personnage servit de presage à ce que nous avons du depuis senti en l'Eglise Catholique, qui estoit au mesme temps que Martin Luther jettoit ses flambeaux. Ce maistre Hermite basanné faisoit de mesme en Afrique, qui toutesfois avec ses exhortations & criries seditieuses, osta un grand nombre de Rois de leur siege, fut cause de plusieurs saccagemens, meurtres & pilleries, avec sa simplicité de vie, & austerité si grande, que les plus sages & mieux advisez estoient deceus de la caphardrie de ce reverend, lequel alloit vestu pour mieux decevoir le peuple, d'une robe de lin fort blanc, comme encore de present vont les grands Seigneurs Mores de la haute & basse Afrique, & ceux qui habitent l'Egypte, & les trois Arabies, ayant la teste couverte d'un Tulban, qui differe de celui des Turcs, pour n'estre si gros & pesant sur leur teste, estant fort peu plissé, les deux bouts trainans prés de terre, comme vous pouvez voir par cette presente figure, laquelle me fit donnée par un Chrestien, qui fut esclave 32

ans de ce Morabuth, estant en ce païs d'Afrique. Or ayant confirmé ceux des Regions de Fez & de Maroc, & estant adverty que le Roy Taphilette estoit malade, & qu'il ne vivoit point selon la pureté de sa superstitieuse croyance, le fut voir. La cause de son dessein & complot estoit de le faire mourir, & de gagner son Royaume pour sa retraite. Il ne laissoit villes, ny bourgades, faisant le voyage, où il ne preschât, prenant tousiours le chemin de la marine, pource que c'estoit le mieux peuplé. Sa suite excedoit plus de soixante mil hommes faits au badinage: Ce Roy de Taphilette sot, & par trop curieux, estant arrivé ce predicateur, le voulut oüir, & parler à lui touchant le fait de sa conscience. A la fin ce renard dit à ceux de sa suite, que Dieu luy avoit revelé la nuit qu'il falloit oster ce Roy de son siege, comme indigne de regner. Ce qui fut aussi tost dit que fait, dautant que cette troupe furieuse luy prestant l'oreille, occit ce pauvre Roy, & m'ont recité les barbares du païs, que Zidamethe pere du predicant, qui vivoit alors, fut celuy qui mit la main à son cimeterre, & donna les premiers coups de mort au Roy, & dit-on que ce Zidamethe docte en l'A-

strologie & science noire deux mois auparavant avoir predit la mort de ce Roy. Et estant mort Murabat lui succeda, qui épouvanta de telle sorte le Roi de Darapt, qu'il fut contraint de prendre son parti, & la pluspart de ceux de son Royaume, qui est vers le desert de Lybie, entre celui de Tombut & celui de Fez. En toutes les villes qu'il eût par force & qui se rendirent par composition, il y mit bonne garnison, ne voulant toutesfois prendre titre de Roy, mais se contenta, & prit patience que l'on l'appella Cherif, que les Chaldées appellent *Chaachard*, les Suriens *Soubtha*, & les Persiens *Abonne*, qui signifie grand Prestre. Or advint que le Roy de Tremissen n'estant averti du meurtre de celui de Taphilette, le pria aussi de l'aller voir avec peu d'hommes, à cause qu'il ne marchoit plus à l'ancienne simplicité, mais alloient ses gens l'arc au poing & le grand cimeterre pendu à la ceinture : Ce galand fut voir le Roy avec cent mil hommes, & à la fin le Roy mesme y fut deffait, & tous ses enfans aussi massacrez, soudain il est fait Roy d'un si beau & puissant Royaume que celui de Tremissen, ainsi appellé à cause de la ville capitale, que les habitans nomment

Telesin & les Mores du pays Taphsar, lequel est assis sur la coste de Barbarie, qui est limité en cette sorte. Vers l'Est il a ce grand fleuue qui en fait separation d'auec les marches d'Alger: Vers le midy les deserts de Numidie : du costé de Nord est la mer Mediterranée. Deuers l'Ouest il est separé des terres de Canz par le fleuue nommé en langue Tremissienne Emar, qui vient des hautes montagnes de Zebeth, & lequel, arrousant vne belle & longue campagne, la remplit d'vne merueilleuse & fort loüable fecondité. C'est cette grande & assés spatieuse Prouince que autrefois on a nommé la Mauritanie Tingitane, à cause que la ville, qui à present se dit Tremissen s'appelloit Tingi, & estoit chef de la Prouince, laquelle pour lors contenoit en soy Alger & Thunes: qui a fait que certains mal-aduisés les ont confondu par ensemble. Et y regnoit vn nommé Bochus, du temps que les Romains batailleret contre Iugurthe Roy de Numidie. Depuis ceste region fut appellée Cesarée, à cause que les Empereurs Auguste Cesar & Claude Neron, qui succeda à Tibere, y firent bastir vne ville, qu'ils nommerent Iulie Constantine, du nom de la fille du grand Auguste,

Mais qu'est-il besoin de m'arrester si long temps sur les fins & description de Tremissen, puis que ce galland de Cherif, despouillant tout fard, feintes & dissimulation, & gestes d'vn simple prestre, prend ouuertement les armes, & commença à faire la guerre à tous ses voisins, se fit & en moins de trois ans Roy de Tremissen, Maroque, Taphilette, Su, & à la fin de Fez. Laissant ce discours à vn autre, ie vous diray que le Roy d'Alger ayant sçeu quels estoyent les complots, que ce galland faisoit contre luy, & comme il taschoit par tous moyens de luy courir sus, & gaigner terre, auoit tasché de surprendre la ville de Belle, qui est riche, & de grand traffic. L'Argerien trop foible pour s'attaquer à luy apperceuant, que si soudainement il s'estoit aggrandy par la conqueste de Fez, attitra vn Capitaine Turc naturel, vaillant homme au possible, lequel, pour venir à l'effect de son dessein, prit douze cens homme tous arquebusiers, avec quelques six vingt cheuaux. Et laissans le Roy d'Alger, comme s'ils fussent mal contans de luy, prirent le chemin de Maroque, tout ainsi que gens qui cherchent party. Le Cherif n'estant

encore asseuré des siens, & se deffiant d'eux, sçavoir de ceux de Taphilette, d'Ara & Tremissen, voyant si belle troupe de Turcs, s'enquit de leur venuë, & pourquoy ils avoient quitté leur Seigneur. A quoy luy fut respondu, qu'ils estoient pauvres soldats, & qui avoient laissé Sala-raix, (ainsi se nommoit-il) encore qu'il ne fut pas Roy, mais le grand Seigneur de Turquie, pour le mauvais traitement qu'il leur faisoit, & que s'il luy plaisoit les retirer à son service, ils luy seroient fideles. Ce Prestre Roy pour raison que dessus les receut & appointa, & en peu de temps ils se porterent si bien à son service, qu'il les prit pour sa principale garde, tellement que l'argent ne leur manquoit en rien.





BARBEROVSSE, ADMIRAL
pour le Turc en la mer du Leuāt

BARBEROVSSE, ADMIRAL pour le Turc en la mer du Levant.

Chapitre XXV.

Tout ainsi que les Rois Chrestiens ont eu de tout temps des Admiraux, tant pour nettoyer la mer des Pirates, que pour asseurer leur Estat & le cours du trafic, pour garder ses costes & advenuës des ennemis : Chose qui est tres-necessaire pour la seureté de la mer, & pour empescher que les Corsaires ne viennent à gaster, corrompre & enuahir les richesses du païs, de mesme ont fait les Monarques & Empereurs de Turquie, employans en tel Office de grands & renommez Capitaines : Il y a eu Sultan Solyman, qui en a eu quelques-uns ; entr'autres Haradin Baccha Cutien Turc, qui vaut autant à dire comme esclave, & ainsi tous autres, de quelque maison qu'ils soient, se nomment Cuts, ou esclaves, qui depuis par sa valeur se fit appeller Roy d'Alger & surnommé Barberousse, qui a esté gene-

ral des galeres Turquesques jusqu'à la mort. Il fut fils d'un Grec & d'une Grecque Chrestienne de l'Isle de Methelin, sorty de bas lieu, estant fils d'un potier de terre, & tels aussi sont volontiers tous les Bacchas & Officiers du Grand Seigneur, & non fils d'un Mahometan, comme le bon pere Laurent Surius nous a laissé par escrit, pour avoir esté mal averty. Lequel eut de Tymar pour cét Office quatorze mil ducats par an, assignez sur les Isles de Methelin, Negrepont & Rhodes, dont il en tiroit & exigeoit trois fois autant: Et par ses larcins faits sur mer, il s'estoit fort aggrandy & fait connoistre, aussi par ses bravoures assez connuës par la Chrestienté, & parmy les Turcs & Barbares. Et je puis dire qu'avant qu'iceluy Barberousse prit cette charge, les Turcs ne sçavoient rien, ou bien peu du pilotage, excepté quelques Corsaires, comme fut apres luy Sallaris, pour un Turc l'homme le plus politique & civil que je vis jamais : Et le dis pour l'avoir connu, lors qu'il nous prit prés de l'Isle de Pathmos. Auquel succeda Dragutrais; depuis luy Occiali, & auparavant Assambey fils de feu Barberousse, lequel ne degeneroit en rien aux vertus de son pere, devant que ledit Barberousse fut

employé à la marine, comme chef sur tous les autres Capitaines. Il ne s'aidoit que d'hommes indignes de telle charge, estãt contraint lors qu'il vouloit dresser une armée navale, d'envoyer par les montagnes de Natolie prendre des artisans, bergers, qu'ils appellent Coyanaris, c'est à dire Nautonniers, & les mettoit à voguer és galeres, & servir aux autres vaisseaux. A quoy faire ils estoient si mal propres, qu'ils ne sçavoient mesme pas voguer & servir, & moins se soustenir debout. Qui estoit cause que lesdits Turcs n'avoient jamais fait actes notables. Toutesfois ledit Barberousse les dressa peu à peu si bien, que ceux qui depuis luy ont commandé, n'ont fait que pratiquer ce qu'ils avoient appris sous luy. Cette formidable troupe de pirates vint en grand credit, apres qu'il eut pris la ville de Bugie, bastie dans un golfe, autresfois colonie des Romains, qui en furent Seigneurs, proche du fort de Gebel, lequel Barberousse ne pût subjuguer, quelque effort qu'il pût faire. Non content il adressa sa course au Royaume de Naples, vint assieger la ville de Pussol, & & ruina plusieurs nobles maisons & bourgades du païs voisin, & peu s'en fallut que lors on ne me prit, aussi bien que huit

cens autres, lesquels furent attrapez & conduits en Turquie. Depuis ce Corsaire prit le fort d'Alger, apres la ville, laquelle les Espagnols avoient bastie, où il a esté Seigneur jusqu'à la mort, encore que l'Empereur ait fait tous ses efforts pour l'empescher. Il chassa pareillement Muleassem, Roy de Thunis, hors de son Royaume, lequel Roy tua dix-sept de ses freres quand il fut esleu, & apres douze de ses plus proches parens. Et depuis il fut par l'Empereur Charles cinquiesme remis en son Estat contre la volonté de Barberousse: Son fils luy creva les yeux, tellement qu'il s'en vint mandier par toute l'Europe, demandant aide contre cét ingrat fils. Pareillement en ce temps Barberousse devenu Bascha, & Capitaine general de l'armée de mer de Solyman, passa à la conqueste du Royaume de Thunis, & en cheminant il courut les rivages de la Calabre, & passa au dessus de Cajette, au moyen dequoy quelques-uns des siens s'estans mis à terre, saccagerent Fondi, avec une si grande crainte de la Cour & des Romains, qu'on croit que s'ils fussent entrez plus avant, la ville de Rome eut esté abandonnée: Puis apres il vint faire ses courses sur les Chrestiens de

Dalmatie, l'Esclavonie, contre les Venitiens, Siciliens, Corciens, l'Espagnol & Genois, puis au mois d'Aoust en l'année 1539 prit la forte place, que l'année precedente avoient gaigné les Imperialistes, nommée Castel novo en la mer Ionique, & nõn loin de Cataro, & nonobstant la paix endommagea fort la coste de la Poüille & Calabre, où pour une fois il prit plus de 30 mil ames esclaves, tant petits que grands, de là il se jetta sur les Isles Majorque & Minorque. Ledit Barberousse avec une grosse armée de mer vint en Provence ayant en sa compagnie toute la fleur de la jeunesse Turquesque, offrant au Roy François premier de luy faire service, & l'employer où sa Majesté luy commanderoit. Parquoy prit terre à la ville de Toulon, au port de laquelle ses vaisseaux aborderent & y moüillerent l'ancre. Le Roy adverty de sa venuë envoya au devant le Prince d'Anguien, de la maison de Bourbon, & plusieurs autres Seigneurs & Soldats embarqués dans quelques nombres de galeres & galiottes : Iceux assemblez prirent la route de Nice, & apres avoir battu la ville entrerent dedans par force, bien-tost apres commencerent à faire les approches, & à battre le Chasteau, ba-

sty sur une haute colline forteresse imprenable. Parquoy n'ayans pû le forcer & en estre les maistres, vinrent au Havre de Villefranche, qui est le meilleur de toute cette marine, & où la sonde est la meilleure. Volontiers ceux qui ne peuvent sonder pour la grandeur & pesanteur des vaisseaux, aux Caps de Moneque Nory, & à celuy de Crone, se viennent sauver à Villefranche. Ledit Corsaire ruina aussi beaucoup de villages, & se saisit de grands nombres de pauvres Chrestiens, qui furent depuis vendus en son païs, & plusieurs circoncis à l'idolatrie Turquesque. Mais bien-tost apres Dieu l'en punit, revenant d'Afrique tous ses vaisseaux chargez de Mores prés de l'Isle de Methelin, où il prit sa naissance, il vint un si grand orage, avec vn vent du Nord si furieux, que le Corsaire ne pût si bien mettre ordre contre la rage de ses Elements, qu'il perdit vingt deux Galéres, & bien peu s'en fallut qu'il ne passa le pas, aussi bien que trois mil des siens, qui perdirent la vie. Barberousse mourut la seconde année que j'arrivay en Grece, âgé de soixante & seize ans, s'estant rendu effroyable par tous les Havres de la Chrestienté, mesme jusqu'à ceux qui sont au

grand Ocean. Auparavant il avoit couru les mers de Genes, de la Sardaigne & de Sicile, pour attraper les escumeurs & Corsaires de l'Empereur, qui empeschoient le commerce que nous avions en Egypte & en Syrie. Son dessein principal estoit, apres qu'il seroit entré en la mer Ligustique, attraper André Dore. Toutesfois ne pouvant le rencontrer il tâcha à prendre Nice, qui est une forteresse fort propre pour commander à la mer Ligustique, comme il fit bien entendre au Seigneur de Grignan, qui estoit lors Lieutenant du Roy en Provence, & au Capitaine Paulin: Et le pria que durant le temps qu'il seroit occupé au siege de cettte place-là, si il la pouvoit prendre de se l'approprier. Plusieurs Historiographes ont laissé par escrit dix mil fables de la vie de ce guerrier & vaillant Capitaine de mer, entr'autres Gazzo, Richier, Paul Ioüe, Munster & autres ignorans, jusqu'à dire qu'il fut contraint en sa jeunesse par pauvreté & necessité, porter vendre des fruits, fromages, & autres semblables choses en Espagne pour gagner sa vie. Ce qui est tres-faux, attendu que jamais il n'y fit sa demeure, encore moins y fut-il esclave. Sa naissance fut en l'Isle de Methe-

lin. Son pere se nommoit Arcade riche Marchand, qui faisoit grand trafic de bled & de vin avec les Genois, Neapolitains & Venitiens. Sa mere avoit nom Iole, venuë & issuë de l'estoc d'un fils bastard d'Emanuël Paleologue, comme il est escrit aux Histoires assez recentes de ce peuple Grec.



NICOL-ABSOV, ROY DV Promontoire des Cannibales.

NACOLABSOV, ROY DV PRO- *montoire des Cannibales.*

Chapitre XXVI.

Ceux qui ont pris plaisir de fureter les causes des guerres qui tintamarroient les Estats de ce monde, ont pour la plufpart rompu l'anguille au genouil, pour autant qu'ils n'ont pas regardé plus loin que leur nez, & se sont contentez s'il pouvoient coucher seulement par escrit, que les Princes s'entrequereloient par ambition ou par haine particuliere, dont ils s'entrehaissoient l'un l'autre : mais quant ils liront l'Histoire de ce Nacolabsou, il faudra bien qu'ils changent de note, & montent plus haut, reconnoissans que telle rancune provient de la depravation du naturel humain, qui a empraint dans nos cœurs ces boutefeux, qui les embrasent à discords, noises & dissentions. En quoy sagement ont philosophé ceux qui ont pour ce point preferé aux hommes les bestes brutes, lesquelles en

leur espece on voit bien peu souvent s'entremanger, d'où est venu cét ancien proverbe, qu'il fait fort mauvais quand on voit les loups s'entre-devorer l'un l'autre, qui devroit servir de resnes, pour retenir la rage de ceux, qui se couvrans de la peau d'humanité, sont neantmoins pires, plus cruels & plus acharnez sur leurs semblables, que ne sont les loups, quelques furieux & rugissans qu'ils soient. Mesmes s'il advient qu'il y en ait quelques-uns d'entr'eux, qui veuillent s'entremordre, les autres courent au devant pour les separer & empescher qu'ils ne se dépiecent miserablement. De nier que quelques bestes brutes ne soient sujettes à mes-accord, ce seroit s'opposer à la verité trop manifestement. Mais si de prés on regarde, on trouvera que telle contrarieté procede à cause de la grande frequentation qu'elles ont avec les hommes, qui leur apprennent à s'entrepiller d'une horrible façon. Qu'on assemble tous les animaux ensemble, on ne trouvera point qu'ils égallent en cruauté les hommes, qui formez à l'image & semblance du Tout-Puissant, se dessigurent à toutes heures. Là dessus je sçay bien que l'on a accoustumé de dire, que la trop grande

familiarité qui est entr'eux, engendre les tourbillons de partialitez si frequens parmy la communication des hommes. Ce que je serois bien fàché de revoquer en doute, mais aussi d'attacher la cause des inimitiez seulement à la frequentation des hommes, seroit ternir la verité du present discours, qui nous representera un Roytelet des Cannibales, lequel tascha à nous surprendre & nous faire mourir, comme il avoit fait un mois auparavant à deux navires de Portugais, apres la mort desquels luy & les siens en firent de tres-bonnes Carbonnades, en la maniere qu'il vous est amplement discouru dans ma Cosmographie. L'occasion qui le poussoit à ce faire, a esté diversement remarquée par plusieurs, qui gasoüillent à tors & à travers ce que leur teste chante. Certains s'arrestent sur ce que les Espagnols avoient fait dix mille concussions, indignitez & oppressions aux contrées où ils pouvoient mettre le pied, & que ce barbare presumant que tous ceux qui approchoient des terres de son obeïssance y vouloient Espagnoliser, ne vouloit leur permettre de découvrir & fleurer les commoditez, douceurs & fertilité du païs, qui eussent tout aussi-tost

peu faire prendre envie d'y prendre terre ferme, & y demeurer. Les autres imputent cela à quelque furibonde & Barbaresque inhumanité, qui effarouchoit de telle façon ce geant, qu'il ne vouloit souffrir aucun prés de ses marches qu'il ne le supplantâst : qui est pour confirmer ce que cy-dessus j'avois commencé à dire, que les inimitiez entre les hommes sont tellement naturelles, qu'encore qu'ils ne se soient hantez, la naturelle corruption, dont ils sont cacochimiez par le peché, les surprend de telle façon, qu'il faut qu'ils s'entregourmandent l'un l'autre. Vous voyez la Tigresque cruauté de ce Barbare, qui apres s'estre saisy par ruses & subtils moyens de soixante sept Portugais, lesquels estoient dans ces deux navires, en firent une si horrible & execrable boucherie, que les Cannibales mesmes ne peurent se tenir d'en gronder si haut, que quelques Espagnols, qui apres moüillerent là l'ancre, en entendirent des nouvelles. De son costé Nacolabsou avec ses gens se retira sur la frontiere du Promontoire, craignant que ces Estrangers, pour venger la mort de leurs freres Chrestiens, ne vinssent charger sur luy & s'emparer du païs. Ce Promontoire avec

celuy du Lyon, qui est vulgairement appelé de Bonne-Esperance, qui est en la haute Æthiopie, est le plus signalé qui soit en la grand mer Oceane, & sont distans l'un de l'autre de dix-sept cens quatre lieuës. Celuy du Lyon a trente quatre degrés de la bande du Su, & celuy des Cannibales en a trois cens quarante, nulle minute, de longitude dix-huit, de latitude trente, comme plus amplement je declare dans mon grand Insulaire. Or encore que cette region Cannibalesque soit fertile, & l'air y soit benin & gracieux, si entretient-elle des hommes les plus furieux, & au reste les plus adroits aux armes & hazardeux, qui soient depuis un Pole jusques à l'autre, tellement que les vaisseaux & mariniers qui abordent la terre & moüillent l'ancre aux havres, rivieres & golfes, s'ils ne sont à couvert & rusez, se mettent en un tres-grand & encore plus eminent danger. Ie puis en témoigner pour avoir par deux fois esté mis à l'espreuve de la furie de ces brutaux, qui me donnerent la chasse si vivement, que ce fut tout ce que je pû faire que d'en degager ma vie, tant sont ces canailles acharnées, non point seulement contre les Chrestiens & estrangers, mais contre leur

propres voisins & compatriots, sur lesquels quant ils peuvent faire quelque prise, Dieu sçait comment ils festoient leur execrable pense. Ceux des Isles ne sont si inhumains que ceux des terres continente, encore que de tous le meilleur ne vaille gueres davantage que rien. Il n'y a Isle qui n'ait son Roy & souvent deux & trois, suivant & à proportion de l'estenduë de leurs limites. Il faut que je leve la niaiserie de ceux, qui escrivent par trop temerairement, que quand ces peuples se mangent les uns les autres, & quant ils prennent les enfans qu'ils les chastrent pour les engraissir, comme l'on fait icy les chapons & cochons. Ie ne veux point les dementir par la preuve que je pourrois au contraire produire de ce que j'ay veu, estant en ce païs-là, aymant mieux les battre par l'experience familiere à un chacun de ces quartiers, qui confesseront avec moy, qu'un homme chastré est le plus souvent flasque, ridé debiffé & maussade, de maniere que si l'occasion pour laquelle ils les veulent faire chastrer est fausse, ridicule & absurde, il s'ensuit que ce qu'ils ont fondé sur cette illegitime raison est plus que trop esloigné de la verité. Comme aussi est ce qu'ils

disent des vieillards, lesquelles ils tuent & salent, comme cartiers de lard destiné à larder oiseaux, poisson & autres viandes. Quand je lis ces fadaises, je me ressouviens du proverbe qui porte, qu'il est permis de mentir à un homme qui vient de loin, mais cela s'entend, s'il n'y a personne qui le puisse relever, lors qu'il parlera contre la verité. Or laissant ces gentils plante bourdes, je reprendray nostre Roy Nacolabsou, qui comme il estoit adonné à prendre tousiours quelque chose d'autruy, voulut se saisir d'un fort qu'avoient fait certains Espagnols au bord d'une petite riviere d'eau douce ; mais il ne se sceut si bien donner de garde qu'apres avoir tué beaucoup des assiegez, il ne receut un coup de fauconneau si adroit tiré, qu'il fut mis au nombre des morts. Son corps fut porté au fort, & sa teste à Seville, pour vraye asseurance qu'il ne s'hazarderoit doresnavant à ravager sur les Chrestiens. Au reste son portrait que je vous represente icy, a esté tiré sur un pareil, qui fut fait par un peintre de Maillorque, tenant en main une maniere de dard, dont il se sçavoit tres-bien deffendre. Et au lieu que les Sauvages portent des pierres vertes plates, les Can-

nibales & ceux des riuieres d'Orelane, Vrabe & autres en portent de longues, à la façon que vous les voyés icy depeintes au visage de ce Roitelet, qui portoit trois longues pierres, lesquelles pouuoyent en longueur auoir demy pied pour le moins, non pas qu'elles fussent fines, d'autant qu'en ceste quatriesme partie du monde dernierement descouuerte d'vn Pole à l'autre, il ne se trouue rubis, diamans, esmeraudes, sapphis ny Turquoises, si elles n'ont esté apportées des Prouinces de la Chine, Malaca, Mangi, Cathay, Iles des Moluques ou d'autres contrées des Indes Orientales contenües en l'Asie.



SVLTAN MVSTAPHA,
FILS DE SVLTan Soliman.

SVLTAN MVSTAPHA, fils du Sultan Solyman.

CHAPITRE XXVII.

CE n'est point à tort qu'vn certain personnage disoit, qu'il n'y a cause si iniuste & mauuaise, qu'elle ne trouue tousiours quelqu'un, pour la deffendre & maintenir. Pour preuue de son dire, ne faut aller aux Cours, la presse y est trop grande, la foule y mene si grand bruit, qu'il n'y a aureille tant bonne soit elle, qui ne deut s'en estourdir. Il vaut mieux que nous entrions dans les cabinets de ces grands politics, qui pensent enfermer le gouuernement de tout le monde dans un boyau; lesquels assés mal à propos ont escrit, que la puissance outre-mesurée paternelle est tres-seante en vne Republique bien & Chrestiennement gouvernée. Le fondement de cette puissance absoluë gist sur ce, qu'ils retiendront mieux leurs enfans dans les limites de leur devoir. De maniere qu'à leur

conte l'obeissance & crainte, que porteront les enfans aux peres, sera seruile, forcée & contrainte, au lieu qu'elle doit estre filiale, libre & volontaire. Mais quant ainsi seroit, que ceste apprehension de la peyne diuertiroit les enfans de malfaire, n'y a il pas des loix, la iustice & magistrat, qui pourront suppleer à ce que le deuoir de nature ne pourroit gaigner sur eux? où est-ce, qu il y a plus d'asseurance, de iustice & equité aux Loix, ou à vn homme, qui peut estre agité & tourmenté de plusieurs & diuerses passions, lesquelles le tiraillent à droit & à gauche & le plus souuent le precipitent à dix mille forfaits, desquels apres le coup il est bien desplaisant? Et c'est la raison, par laquelle Aristote en quelque part de ses Politiques soustient, qu'il est beaucoup plus expedient d'estre regy & gouuerné par les Loix, que par l'incertaine volageté d'vn homme. Pour replique ie sçay bien qu'ils font pyuot de l'amitié naturelle des peres enuers les enfans: Si est ce que encores qu'elle seroit centuplée, si ne pourroit elle tousiours si bien estre ordonnée, que la fureur d'vne colere, chagrin ou despit ne la fit tresbucher à quelque excés, qui outrepasseroit les

limites d'vne reprehension paternelle. Et ces grands Politics, qui se font si grands Chrestiens, ie m'esbahis qu'ils ne se sont remis deuant les yeux l'aduertissement de l'Apostre, qui, apres auoir remonstré aux enfans le deuoir, qu'il doiuent à leur peres, ne conclud pas, qu'il faille que les peres, frapent dessus, mais il leur enioint de n'estre point si aigres, & seueres, qu'ils allument dans le cœur de leurs enfans le feu de couroux. Donques encores que les Perses, Romains & autres peuples ayent vsé de ceste puissance, il ne faut pas conclure pour ce, qu'il soit permis aux peres Chrestiens de s'y desborder : autrement faudroit ramener en la Chrestienté le Paganisme ; & ce qui a esté permis par les Loix Ciuiles. Encores donques que ce gentil Politic tienne que les inconueniens ne peuuent empescher ceste puissance des-reglés des peres sur les enfans, si adiousteray-ie, pour plus ferme rampart aux preuues precedentes ; le piteux & effroyable discours de Mustapha, qui, estant sousmis à la rigueur d'vne telle & si inique puissance, a fallu qu'il ait esprouué la cruauté mesmes de Soliman son pere, au seul rapport de Rose femme d'iceluy Soliman, pour luy

apprendre que la force de l'amitié paternelle envers les enfans, ne peut estre telle, que quelquesfois au prejudice d'icelle, les peres ne fassent quelque démarche. Or pour entendre tout le discours de la presente Histoire, est à noter que Solyman eut Mustapha d'une sienne esclave, auquel il donna en son jeune âge la Province d'Amasie où sa mere l'emmena, au grand contentement des sujets, qui connoissans le bon naturel de ce jeune Prince, le cherissoient & honoroient au possible. Cependant Solyman devint amoureux de cette Rose, fille d'un Iuif, à laquelle appartenoit le nom qu'elle portoit, à cause de la parfaite beauté dont elle estoit accompagnée, & pour les espines, rancune, haine & envie, dont elle estoit entourée. Elle s'insinua si avant aux bonnes graces de Solyman, qu'apres avoir eu d'elle quatre fils mâles, à sçavoir Mahemet, Bajazeth, Selim, Angir, qui estoit bossu & petit de corps. Ie le dis pour l'avoir veu beaucoup de fois à la suite de son pere, & Chruste, qui fut femme de Rustan Bascha. Sous voile de religion, tant estoit consciencieuse cette bonne Dame, pour attraper la Souveraineté & Principauté sur toutes ses compagnes du Ser-

rail, par Muchthy fit entendre à Solyman, que sans grand prejudice du salut de son ame, il ne pouvoit s'accointer par conjonction charnelle de cette Rose, qu'il ne la prit à femme & espouse. Si bien pratiqua l'affaire, que Solyman espris de son amour, la choisit entre toutes ses concubines pour l'espouser, apres l'avoir affranchie & luy avoir donné toutes les qualitez requises à une, qui doit tenir le rang & lieu, où il la vouloit placer. Elle n'eut pas plustost la Couronne sur son chef, qu'elle commença à bien broüiller les cartes, & machiner la mort du pauvre Mustapha, non point qu'il l'eut offensé, où que ses enfans fussent plus legitimes que luy ; mais pour autant qu'elle craignoit que par droit d'aisnesse il ne voulut empieter sur ses enfans le sceptre Othoman, non pas que les Loix Turquesques donnent quelque preference au droit de primogeniture, mais parce que Mustapha estant le premier des enfans de Solyman, estoit accompagné de tant de bonnes parties, que si la mort de son pere fut advenuë, c'est hors de doute qu'il eut eu des partisans luy seul plus que tous les autres quatre. Cela fit que cette fine mine remua ciel & terre pour faire attraper

Mustapha, n'oublia à luy imposer toutes les calomnies, dont elle pût s'aviser, essaya de luy retrancher ses revenus,& lui diminuer ses Estats; & pour ne rien obmettre à ceux qu'elle pouvoit tirer en son dessein, elle donnoit charge d'espionner, surveiller & remarquer tous les comportemens de Mustapha, en faire de fort bons contrôles & procés, afin que s'il venoit à broncher, que son pere en fut adverty, & qu'il luy prit envie de se desfaire de ce Prince. Et comme les Cours des grands ne sont jamais dégarnies de mouchards & autre telle vermine, aussi trouva-t-elle à eschange des flateurs & médisans, qui guettoient tellement Mustapha, qu'il ne faisoit aucune action, qu'aussi-tost la Cour de Solyman n'en fut advertie. Ces menées toutesfois estoient si dextrement gouvernées par cette chatte rusée, que sans descouvrir qu'elle fut de la partie, elle faisoit joüer le rollet par Rustan son gendre, lequel, comme il luy estoit fort affectionné, elle fit avancer au maniement des grandes affaires de l'Empire. Cependant que le Bascha Rustan joüoit ses jeux, cette poignante Rose faisoit fort souvent dans son Alambic sycophantisé consummer son Mustapha, dés qu'elle

sentoit l'heure propre elle se ruoit sur luy, & ne manquoit jamais à trouver dequoy déchirer son honneur. Mais pour autant que cela n'aigrissoit pas assez à son gré le cœur de Solyman à l'encontre de son fils aisné, avec larmes aux yeux elle vint trouver son mary, luy remonstrer le grand danger auquel il estoit, à cause de la perfidie & déloyauté de Mustapha, qui avoit conspiré à l'encontre de luy. Seul moyen qui luy sembloit le plus propre pour faire sortir de ce monde Mustapha. Mais le coup ne fut si bien ioüé, que Solyman, quelque colere qu'il fut, ne se retint encore sur ses pieds, se remettoit devant les yeux tant l'inclination naturelle de l'enfant envers le pere, que la difficulté qui se presentoit pour l'execution d'une si meschante & maudite entreprise. Cette femme enragée de despit, voyant que le chat qu'elle avoit jetté aux jambes de Mustapha, n'avoit pû entrecouper la suite de ses desseins, elle s'advisa de luy dresser une trainée de poisons si vehemente, que sans remission il n'en pût eschapper. Elle attira certains garnemens, qui se disoient avoir charge de Solyman de luy presenter quelques

habits, que ceste meschante Rose auoit fait empoisonner, pensant l'attraper de la façon que Deianire, fille d'Oeneus, Roy de Calydon & femme d'Hercules, laquelle, ialouse que son mary estoit amoureux d'autres femmes, luy enuoya la chemise baignée au sang de Nessus, tant & si souuent recitée par les Poëtes, non point qu'elle voulut le precipiter au mal-heur, qui depuis luy suruint. Toutesfois apres qu'il l'eut prise sans aucun remede, pour rappaiser l'aspre douleur, qu'il sentoit de ceste chemise empoisonnée, se ietta dans vn grand feu. Dont Deianire fut tellement desplaisante, qu'encores qu'elle fut innocente, de desplaisir elle se pendit elle mesmes deuant qu'Hercules fut mort. Eut bien esté besoin que ceste affettée Rose eut fait de mesmes, mais elle vouloit imiter Clytemnestre, qui, pour faire mourir son mary Agamemnon, n'eut autre moyen plus propre que luy donner ceste chemise sans issüe, afin qu'ainsi encheuestré son adultere Ægyste eut meilleur moyen de le daguer & assassiner de la façon qu'il fit, & comme tres-bien l'a décrit ce tres-grand & noble Poëte Æschyle. Tous ces pieges, quoy que tres-malicieusement ils fussent dres-

sés,

sez, ne sceurent faire perir Mustapha, qui adverty par quelque destin, ainsi le faut-il bien croire, ne voulut vestir ces robes, que premierement il ne les eut fait essayer à quelques-uns de ses gens, qui souffrirent la rigueur du tourment, dont cette vilaine marastre avoit deliberé d'abolir la memoire de Mustapha. Merveilles de l'esprit enragé de cette Proserpine, qui avoit tellement la dent sur ce jeune Prince, qu'encore que par plusieurs fois elle ne pût venir à l'effet de ces mortels complots, ne pût jamais estre desgoutée de poursuivre l'extermination de ce pauvre Mustapha. Il faut bien croire que l'appetit de vengeance, quant il boüillonne dans l'estomach d'une femme, ait chancré bien avant la partie interieure & substantielle du cœur, qu'il n'y a difficultez qui puissent empescher le cours d'une vindicative poursuite, ainsi que nous découvriront les menées de cette maudite femme, qui par de faux-donner à entendre, poisons & assassins, ne pouvant terrasser du prem[illegible] Mustapha, & voyant qu'elle ne pouvoit l'attraper à la Cour, elle prend encore les erres de ses impostures. Fait glisser des lettres qu'elle avoit tiré d'un Bascha, estably Lieutenant de la

Province Amasienne sous le Prince Mustapha, qu'on fit tomber dans les mains du Bascha Rustan expressement, pour l'asseurance qu'avoit cette belle, que c'estoit le personnage le mieux fait à sa poste, & qui meneroit ses desseins mieux à propos qu'aucun qui fut en toute la Cour. Le sommaire de ces lettres portoit advis, que Mustapha visoit au Mariage d'entre luy & la fille du Roy de Perse, qui estoit irremissiblement luy mettre la corde au col, à cause de la haine & inimitié capitale entre la maison des Otthomans & les Persans. Que si la bourde estoit belle, aussi n'oublierent-ils à mettre en jeu tout ce qu'ils estimoient pouvoir servir, pour rangreger le mal & envenimer Solyman à l'encontre de l'innocent Mustapha, le depeignans comme le plus hautain & ambitieux qu'on eut sceu penser : Ils interpreterent la pratique de ce mariage si sinistrement, qu'ils firent accroire au pauvre pere, que cela tendoit à empieter sur luy la Royauté par le moyen des forces Persiennes : Cela fut cause qu'en l'année 1502. Solyman dépescha Rustan, lequel particulierement avoit ordre de mettre les mains sur Mustapha, le plus accortement & diligemment, avec le moindre

bruit que faire se pourroit, & l'emmener prisonnier à Constantinople. Que s'il ne le pouvoit prendre vif, à quel prix que ce fut, qu'il se saisit de luy, plutost qu'il le tua. Mais ce voyage fut inutile, dautant que Mustapha adverty de cette venuë, avec sept mil Turcs alla au devant, en bonne deliberation de luy payer l'usure de la peine qu'il prenoit pour le massacrer, & il y eut eu du chamaillis de part & d'autre, si Rustan, crainte d'estre chargé, n'eut tourné visage, sans attendre seulement que Mustapha se presentast devant luy. C'estoit bien loin de l'empoigner qu'il n'osa l'aborder. La raison n'est pas seulement à cause de la compagnie qu'il avoit, hardie & bien deliberée, mais pour autant que Rustan sentoit tres-bien, que si les deux armées eussent esté jointes ensemble, il se mettoit en danger de perdre ses gens, qui eussent beaucoup mieux aimé mourir aux pieds & au service de Mustapha, que suivre Rustan; Dont neantmoins il fit fort bien son profit, pour autant que ce fut le voile, dont il se couvrit envers Solyman, & anima d'autant plus sa rage à l'encontre de Mustapha; Lequel il delibera de poursuivre à feu & à sang, & pour cét effet dressa une

bien plus puissante armée l'année suivante, prenant tousiours ce beau pretexte des incursions, bravades & entreprises des Persans, & luy-mesme en personne voulut en estre le chef. Aussi-tost qu'il fut arrivé en Syrie, il manda à Mustapha qu'il l'alla trouver à Alep, mais comme il avoit assez éventé l'envie qu'on avoit de luy joüer un mauvais tour, il ne s'asseuroit pas beaucoup d'avoir bonne & heureuse issuë de ce que Rose luy avoit fait comploter. De fait si ce jeune Prince eut daigné prendre advis aux advertissemens, que sous-main & secrettement luy donna le Bascha Achmat, Solyman avoit beau mener si grande troupe de gens d'armes, d'autant que jamais n'eut sceu avoir prise sur luy. Mais comme ce jeune Seigneur n'estoit si bien lettré & machiavelisé aux affaires d'estat, il mesuroit l'affection de son pere en son endroit à l'aune de l'honneur & amitié qu'il luy portoit, ne croyant pas que la hayne d'une marastre & la convoitise d'honneur ne permettroient qu'il fut mal traité. Quant à la maligne & depravée inclination de Rose, par ce peu que j'ay cy-dessus discouru, on pourra connoistre qu'elle s'estoit bandée à l'encontre de Mustapha. Ioint que

chose n'est si sainte
En l'ame des mortels, qui puisse retarder
L'indomptable desir qu'on a de commander.
Non la crainte des Dieux, & du grondant tonnerre,
Non l'amour que l'on doit à sa natale terre,
Non des anciennes Loix le sceptre à t us egal,
Non la chaste amitié du lien conjugal,
Non le respect du sang, non l'amour debonnaire
Du pere à ses enfans, des enfans à leur pere,
Ne peut rien contre un cœur, que le soin furieux
De maistriser chacun, maistrise ambitieux.

Solyman ne peut aucunement estre esbranlé par le rapport, qui luy fut fait de ce que Mustapha conspiroit contre sa vie, dautant qu'à l'exemple du grand Legislateur Solon, qui interrogé, pourquoy il auoit oublié la peine du patricide, fit response qu'il ne pensoit pas, qu'il y eut homme tant detestable, qui voulut commettre vn acte si meschant, il ne se pouuoit imprimer en la ceruelle que son fils eut daigné, non pas osé conspirer contre la vie de celuy, qui l'auoit engendré &

mis en ce mortel monde. Mais dés qu'il oüit parler de la haute piece de souueraineté, il se persuada aisement que son fils pourroit y aspirer, & pour ce n'oublia aucune perfidie & desloyauté pour se raffermir en ceste ambitieuse & trop esleuée preeminence. Doncques Mustapha plus courageusement que discretement se fiant à la pieté de son pere, vint vers luy à son mandement, ayant toutesfois au prealable interrogé son precepteur, sçauoir s'il deuroit hazarder sa vie à la mercy de son pere rebondissant d'vne parricide vengeance. A peine fut mandé Mustapha, qu'il se representa deuant ce cruel Solyman, qui rechargea dauantage son Tulban de soupçons, que son fils, estant venu vers luy auec si grande compagnie, avoit envie de luy donner eschec. Rustan de son costé poussoit la roüe tant qu'il pouvoit, toutesfois n'osoit se declarer ouvertement, sçachant trés-bien que de Mustapha à luy la partie seroit par trop inegale; partant le traistre qu'il estoit, faisoit la meilleure mine qu'il estoit possible de penser; & fit marcher au devant de Mustapha les Ianissaires & principaux guerriers qui fussent aupres du Turc. Cependant il se retira en la tente de Soly-

man, avec un visage refrogné à l'encontre de ceux, qui pour luy obeïr estoient allez au devant du fils aisné du Roy, les desavoüa, disant qu'à son insceu, contre son gré, & sans avoir charge de luy, ils avoient fait l'honneur à celuy, qui estoit mal veu de Solyman. Il faisoit tout cela pour tenir d'autant plus en bride l'un & l'autre party, à la fin neantmoins il manifesta la malignité de son courage, & tout à coup fit paroistre la perversité du poison qu'il tenoit caché dans son cœur. Le pauvre Mustapha, quoy qu'en visions & songes de nuit, il eut appris qu'il bastoit fort mal pour luy, entra en la tente de son pere. Mais il n'eut gueres avancé, qu'il apperceut incontinant, que son innocence & moyens, qu'il avoit tenus pour monstrer à un chacun, qu'à tort & calomnieusement on luy faisoit croire qu'il avoit conspiré contre la vie & l'estat de son pere, ne pouvoient le garentir du soupçon qu'on avoit sur luy, & que Solyman le vouloit miserablement faire mourir. Car estant entré au dedans du parvis, il n'y vit qu'un siege destiné pour luy, dont il fut fort estonné, s'asseurant tres-bien que cela n'estoit appresté que pour luy joüer un mauvais tour. Il demanda où estoit le

Roy, auquel il vouloit parler, ayant esté mandé par luy. On luy respondit que bien-tost il auroit nouvelles de luy. Cependant il voit arriver de l'autre costé sept muets, desquels le Turc a de coustume de se servir pour faire assassiner ceux, ausquels il veut extraordinairement faire passer le pas. Ce qui plus l'espouvanta est, qu'il les voyoit approcher de luy fort furieusement. Ha, dit-il, c'est fait de moy! Hé! que je suis mal-heureux de m'estre ainsi fié à la perfidie & desloyauté de celuy que je devois reverer, & duquel j'estois tant asseuré, que j'estimois que pour mourir il n'eut voulu faire bresche au devoir de nature. Apres il essaya de se sauver, mais ce fut en vain, dautant que les Eunuques & gardes coururent apres pour l'attraper, & le tirerent au lieu destiné pour l'exterminer miserablement. Et incontinent ces sanguinaires muets attacherent à son col le nerf d'un arc, & quelque deffence & resistence que fit ce jeune Prince, pour retarder la miserable cruauté, dont ces assassinateurs vouloient user en son endroit, jamais ne pût avoir le credit de parler à son pere, quoy que par plusieurs fois il requit de pouvoir luy dire un seul mot, pour se justifier de la

fausse calomnie dont on l'accusoit. Le pauvre Seigneur estoit bien deceu, dautant qu'il avoit affaire à son juge & à sa partie, qui estoit tellement envenimé à l'encontre de luy, que voyant que promptement ils ne le dépeschoient comme il eut bien voulu, d'un courroux & furieux visage commença à les tancer de ce qu'ils n'accomplissoient en diligence ses commandemens. Il les pressa si vivement, que les Eunuques avec les sept meurtriers, n'eurent rien de plus hastif qu'en la presence de ce pere tres-cruel verser Mustapha par terre & l'estrangler. Cette mort aporta beaucoup de remuëmens en l'Estat Turquesque : premierement elle causa la mort de Siangi fils de Solyman & de Rose, lequel voyant l'indignité que son pere avoit fait à Mustapha, de peur de tomber une autresfois sous la rigueur d'une telle cruauté, luy-mesme se poignarda.



PARACOVSSI, ROY DE PLATTE.

PARACOVSSI, ROY DE PLATE.

Chapitre XXVIII.

I'A y trois choses à obseruer principalement en la suite de ce discours. La premiere se raportera au portrait de cét argenté Prince. La seconde sera touchant ce qui est remarquable en sa vie. Et la derniere de quelques singularitez qui sont à obseruer en cette contrée où il a commandé. Quand à son portrait je l'ay recouvré d'un matelot qui fit le voyage d'icelle riviere de mon temps, tirée au naturel, & suivant la façon qu'il avoit accoustumé d'estre habillé, portant une pierre bien polie au travers des narines, pour témoignage d'avoir fait beaucoup de massacres, ainsi qne font les Roys de l'Amerique, sincisent & découpent le corps devant & derriere, apres s'estre ensanglantez au meurtre de leurs ennemis. Et son corps estoit affeublé de quelques peau de bestes. Ce qui ne semblera estrange à ceux qui auront, sinon veu, au moins leu,

ou entendu les veritables discours de ceux, qui asseurent qu'ils sont vestus de telles peaux, qui ne sont conroyées ou passées par l'industrie du peltier. De ma part je puis témoigner que telle est la verité, n'ayant pas seulement veu sur autruy telles peaux, mais m'en estant moymesme servy autresfois. Les bouts des doigts luy sont coupez, excepté les pouces, parce que ces pauvres gens ont de coustume de se faire estronçonner telles extremitez. A costé de la teste luy est attaché un plumage fort excellent, suivant la coustume des païs, d'un oyseau appellé de ces Barbares Hyona, qui est proprement un pigeon en langue Persienne: Que si la taille du cuivre eut pû permettre qu'il eut esté diversifié des couleurs qu'il avoit, je l'eusse volontiers representé pour recreer davantage l'œil du Lecteur: Touchant ses faits valeureux, pourront en témoigner plusieurs deffaites, qu'il a fait de ceux, qui trop temerairement ont osé attenter sur son Estat, ou bien mettre le nez où il ne les appelloit point, comme de fait ces gens sont jaloux de leur Estat. Plusieurs qui ont fait grand bruit, ont ressenti la roideur Patagonine de ce geãt, qui sembloit vouloir transpercer de part

en part le globe de la terre, quand il venoit à décharger quelque coup sur quelqu'un de ses ennemis? Lesquels il poursuivoit à telle outrance, que jamais il ne les abandonnoit, qu'il ne leur fit perdre terre. Ie sçay bien que certains sçavans, ont essayé d'attacher l'heureux succés de ses entreprises, à je ne sçay quelle demon subsidiaire. Mais s'ils avoient entendu quelle peine ces Barbares reçoivent de leur Setebos, je ne crois point que pour flétrir la gloire de ce puissant & redouté Roy, ils daignassent mentir avec une impudence entierement effrontée. Quand au païs auquel il a commandé, on est d'accord que ç'a esté un païs fort plantureux & accomply en plusieurs benedictions, & que pour l'abondance des Perles qui sont conservées dans ce grand vaisseau de riuiere, elle a esté appellée du Soleil, Plate ou Argentée, dedans laquelle entre les fleuves qui s'ensuivent, & lesquels sortent des monts de la region des Patagones, à sçavoir *Mecoretas*, *Xanex*, *Caramagna*, & *Carcarama*, qui toutesfois ne sont du pourpris & enclos de la region Patagone, mais des Royaumes de *Chinca* & de *Charcas*, qui sont de la contribution de Cusco. Elle est au trente trois

ſieſme degré nulle minute de latitude Aſtrale, & ſe deborde tous les ans une fois.



HISMAEL SOPHI, ROY DE PERSE.

HISMAEL SOPHI, ROY de Perse.

CHAPITRE XXIX.

S'IL y a Royaume, Estat ou Empire, qui ait esté giroüetté de divers changemens de Gouverneurs, c'est celuy de Perse, qui fut premierement empieté par Alexandre le Grand, qui dépoüilla Darie d'une telle Monarchie, qu'il avoit tenu l'espace de six ans, & bouleversa l'estat d'icelle en l'an du monde 3035. en la 1012. Olympiade, & depuis que Cyrus la ravit aux Medes 228 ans. Apres avoir demeuré esclave sous la main, tant des Macedoniens, l'espace de 293 ans, que des Arsacides durant 540 ans, & sous les disciples de Mahemet & Tartares par un fort long-temps, le Sophy empieta ce beau & ample Royaume l'an de nostre Seigneur Iesus-Christ 1478. ainsi qu'ont fort bien remarqué les Chroniqueurs, qui nous representent des proüesses émerveillables d'Assambey ou Vsumcassan pe-

re grand d'Hismaël, auquel nous avons voüé la presente Histoire, qui de Despimacaton, fille de Carlo-jan Empereur de Trebizonde, eut un fils & trois filles : la premiere desquelles fut donnée pour espouse à Secaidar, pere du Sophy, qui mena forte guerre contre Rustan & Alamut son fils : Toutesfois il fut contraint de ployer sous le malheur, & fut occis malheureusement des siens à Derbent, sa teste coupée & donnée aux chiens pour la déchirer, tant estoient haïs les Sophiens par les Persans, que quelque part qu'on en sceut quelqu'un, il estoit impossible de luy sauver la vie. L'occasion de telle hayne procedoit de ce que Secaidar avoit chassé de la Royauté ceux, qui par droite ligne sembloit succeder à Iacub. De fait il y en a eu certains, qui ont pour cette occasion mal parlé du Sophy, le tenant pour un seducteur, qui par secretes menées s'empara gentiment du sceptre ; Mais ils ne considerent pas qu'apres Iulaver ceux qui commanderent en personnes estoient illegitimes & occupans le Royaume sans avoir droit. Et qu'ainsi ne soit, Baysigir estoit l'adultere, qui avoit conspiré avec la fille du Seigneur de Sammutra, femme de Iacub Patissa, l'empoi-

sonne-

sonnement qu'elle donna à son mary & à son fils, dont elle mesme mourut avec eux. Quand à Rustan, il n'y avoit moyens qui fussent suffisans pour le faire preferer au gouvernement de Perse à Secaidar, qui ne pouvoit faillir qu'à faute d'hoirs Vsumcassiens, il ne fut appellé à la Couronne Persienne, comme gendre de ce grand Assambey ou Vsumcassan, qui apres la mort de Tamerlan, qui environ l'an quatorze cens trois, delivra la Perse de la Tyrannie Tartaresque. Que si Secaidar a esté fort embrouïllé en ses affaires, son fils Hismaël n'en eut pas meilleur marché, d'autant qu'apres l'assassin qui fut fait de son pere, les nouvelles retentirent plustost à ses aureilles, que trois fils qu'ils estoient n'eurent rien de plus hastif, que s'enfuir, l'un en Natolie, l'autre en Alep, & le troisiesme en l'Isle d'Arminig, posée au lac de Vasthan ou Geluculat, qui est nostre Hismaël. Refugié que fut là ce jeune Prince, il y trouva l'accueil inopiné, par le moyen d'un Prestre Armenien, qui se meslant d'Astrologiser judiciairement, avoir contemplé la face & Physionomie de ce jeune Prince, trouva l'esperance de tant de graces & perfections si bien asseurée par les traits de son visage & com-

position de son corps, qu'il prit toutes les peines qu'il pût à l'eslever. Ioint aussi qu'il faisoit bien estat, qu'outre le presage que luy donnoient ses constellations & naturelles significations, le Royaume de Perse tomberoit entre ses mains s'il pouvoit estre preservé de la poursuite d'Amelut & qu'estant parvenu à la Royauté, il ne seroit méconnoissant de l'avancer, cherir & honorer. Pour cette occasion il le tenoit secret, de peur qu'on ne pût découvrir où il pouvoit estre resserré, tâchoit de le façonner au modele de la Chrestienté: Mais comme l'ambition fufilloit la cervelle de ce jeune Prince, il mit sous le pied toute Religion, de laquelle il ne faisoit estat, qu'autant que l'y semonnoit le profit & avancement qu'il s'y promettoit. Cela fut cause qu'il ne pût gueres patienter avec son maistre, encore qu'il l'honora grandement, & pour son respect fit plusieurs caresses, faveurs & courtoisies aux Chrestiens, apres qu'il eut pû recouvrer la Couronne Persienne: Toutesfois ce ne fut sans grandes peines. Car ayant pris congé de ce Prestre il se retira à Chilan, où il se tint chez un Orfevre, fort affectionné à la maison de feu son pere, & par son adresse fit sous main

& secrettement entendre à ses amis, se tenans à Ardoüil, l'envie qu'il avoit de recouvrer sa liberté, lesquels il pratiqua si bien, que d'un commun consentement delibererent s'eslever, pour vanger tant la deffaite qu'ils avoient receu à Derbent, que le massacre de Secaidar, auquel ils estoient d'autant plus affectionnez, qu'ils le reconnoissoient pour leur Prophete, lequel s'estoit distrait du Mahometisme, ne voulant permettre qu'on approuvât l'Alcoran, sinon de Haly gendre & neveu de Mahomet, lequel avoit dressé une nouvelle faction entre les Sectaires de la perverse doctrine du Mahometisme. Et à cause de ce poinct le nouveau Munster accompare Secaidar au Chef des Reformez, pour autant qu'ils ne reçoivent l'interpretation de la parole divine, qu'à leur guise, rejettans celle des Docteurs de l'Eglise Catholique, Apostolique Romaine, tout ainsi que se comportoient les Sophiens pour raison de l'Alcoran : Si la conclusion estoit pertinente, il faudroit dire, ou que l'Alcoran est bon, ou qu'il y a correspondance & simpathie, qui peut le symboliser avec la pureté de la sainte Escriture. Mais le bon homme ne

prenoit pas advis aux matieres de si pres, mais en general, & sans le tirer en consequence, vouloit faire raport de ces reformations. Au reste Secaidar, pour auoir changé quelques particularitez du Mahometisme, gagna si à propos le cœur des Sophians, qu'il se rendit Seigneur & Maistre du Royaume de Perse, & fut son fils Hismael continué en la Royauté Persienne, quoy qu'Alumut s'efforça de tout son pouuoir de se tenir saisi de la succession, qu'il pretendoit à la Couronne Persienne par le moyen de Rustan son pere. Le premier exploict d'Hismael fut du Chasteau de Maumutaga, duquel il s'empara par surprise, & pour l'assiete de la place, qui est imprenable, & les grands tresors qu'il trouua au bourg, qui est au dessous du Chasteau, eclypsa grandement les desseins de son ennemy, qui n'osa enuoyer armée pour assieger ceste forteresse, pour la crainte qu'il auoit d'y perdre ses peines. Ioint qu'il presumoit de tenir en bride Hismael, auquel il auroit laissé prendre cét os, afin que s'amusant à le ronger il ne prit phantaisie d'attenter sur son estat. Mais, pour auoir cõté sans son hoste, il ne se trouua mesconté que de la moytié: car Hismael de ce grand

treſor qu'il trouua, commença à gagner gens de toutes parts, pour faire leuée de ſoldats: ſi bien mania ſon affaire, qu'en bien fort peu de temps il vit à ſa ſuite cinq ou ſix mil Sophians, au lieu qu'à la priſe de Maumutaga c'eſtoit tout s'il pouuoit auoir deux cens hommes. Auec telles forces donna à Sumachia, cité grande & capitale du Royaume, deuant laquelle il n'eut tenu long-temps le ſiege, que Sermangoli Roy d'icelle, ſe voyant trop foible, pour ſouſtenir le choc contre les Sophians, ayma mieux s'enfuir au Chaſteau de Culiſtan, & abandonner la ville à la mercy d'Hiſmael, qui la prit, & du butin d'icelle en fit de beaux preſens à ceux de ſon armée, leſquels par ce moyen il captiua tellement, que le bruit de ſes liberalités & courtoiſies s'eſtant eſpars, ſe rangeoient à ſon party tous les iours bandes freſches & nouuelles. Ce qui ne plaiſoit gueres à Alumut, qui prevoioit bien que ſitoſt que le Sophi ſeroit fort, il luy donneroit ſur corne, & pource commença à aſſembler ſes forces, comme fit auſſy Hiſmael, qui enuoya vers Alexanderbey, Gurgurambey & Mirzambey, Roys d'Iberie, pour auoir ſecours d'eux, qui ſous ſa promeſſe, luy enuoye-

rent chacun d'eux trois mil Cheualiers & iusques à six mil Iberiens, tous vaillans & hardis guerriers. Lesquels auec ceux qu'il auoit auparauant il fit marcher & tenir la campagne, dont Alumut, qui estoit ieune d'enuiron seize ans, commença à s'effrayer, oyant le grand appareil de son aduersaire, il vint à Tauris, & de la prit la route de Sumache, & entre ces deux villes se rencontrerent, estans en fort bonne deliberation de s'entre-choquer l'vn l'autre, mais le grand fleuue, qui faisoit barriere entre eux deux, les empescha pour quelque temps, iusques à ce que le Sophy trouua le gué, & de nuict, au desceu de l'ennemy, vint sur le point du iour charger si brusquement Alumut, qu'auant presques que ces gens fussent à peyne resueillés les Sophians en auoyent deffait la plus grand part, & eut passé sous le fil d'vn tel carnage Alumut, s'il ne se fut de vistesse sauué à Tauris, qui quatre iours fut poursuiuy par Hismael. Lequel ne sceut choisir le fruit de la victoire, comme il appartenoit, dautant qu'il s'employa à mille cruautés, ressentant plus vne nature desesperée à tout forfait, qu'vne douceur & humanité Persienne. Ie ne veux point parler de

la recherche qu'il fit du corps de Iacub & autres Seigneurs, qui demeurerent en ceste tant signalée deffaite de Derbent, dautant que le naturel instinct d'vn cœur genereux, à parler en courtisan, le poussoit à venger le tort, qui auoit esté fait à son pere, & par ce moyen excusoit la desmarche, qu'il pouuoit auoir fait d'outrepasser les limites de discretion. Mais d'auoir fait escarteler les femmes enceintes, leur ouurir le ventre, pour en tirer le fruit quelles portoient, c'est se bãder contre nature mesmes. Aussy apres la prise de Tauris il fit trencher la teste à trois cens putains publiques, mais c'étoient ieux de grands Seigneurs, qui ne plaisent qu'à ceux qui le font. Pour preuue de son inhumanité ie ne daignerois icy mettre en teste le massacre qu'il fit faire de quatre cens de ceux, qui estoient à la suite du Roy Alumut, puis qu'on pourroit me repliquer, que le peu d'affection qu'il portoit au maistre, l'enuenimoit à l'encontre ceux de sa maison : non plus que des chiens de Tauris qu'il fit tous tuer, encores que cela soit vn signe tres-manifeste de grande cruauté, qui en Egypte autresfois à fait haïr certains, pour s'estre ainsi brutalement & cruellement

acharnés sur bestes brutes. Il n'y a pas eu iusques à sa propre mere qu'il ne luy fit trancher la teste dans la cité de Tauris, à cause de quelques souspçons, qu'il eut d'elle, que par son moyen Secaidar auoit esté vendu traistreusement & encore plus malheureusement massacré en ceste funeste & mal-encontreuse rencontre de Derbent, par ce que ce grand Seigneur, qu'elle auoit espousé, s'estoit trouué en ceste tant signalée deffaite. Deslà ce pauure desnaturé imprima en sa phantaisie, que ceste bonne mere, pour defrauder ceux, qui estoient descendus d'elle, de la succession, qu'ils pouuoient à cause d'elle pretendre en la Couronne Persienne, auoit espousé celuy, qui auoit aydé à assassiner son mary, pour luy faire tomber és mains la Royauté, comme escheüe à elle par droite ligne, estant fille d'Vsumcassan, ainsi que nous auons desia touché cy-dessus. Telle cruauté, dont il vsoit, sembie l'auoir guindé au plus haut esleué cheuet de sa gloire, & fit rabaisser les cornes de ceux qui luy faisoyent teste: La pluspart desquels furent contraints venir luy faire hommage, se plier, quoy que ce fut bien à contre-cœur à ses commandemens, prendre le Caselbas,

ou Tulban au bout rouge, qui est la marque des Sophiens. Mais il y en eut vn qui de main ouuerte se descouurit ennemy juré du Sophy. Ce fut Muratcan Soldan de Bagadeth, qui s'esleua pour le seul point de la Royauté, qu'il maintenoit luy appartenir comme au plus proche d'Vsuncassan & habile à succeder. Quant ce fut à venir aux mains, des deux costez il y eut grande deffaite: Cependant la victoire pancha du party d'Hismael, qui, n'ayant encore attaint l'an vingtiesme de son âge, emporta telle & si solemnelle victoire il y a enuiron quatre vingts quatre ans prés de Tauris, que de trente mil combattans, qui estoient en l'armée du Soldan de Babylone, à peine en peut-il rechaper un. Toutesfois son estat ne fut si bien asseuré, qu'il n'y eut tousiours quelque clou qui alla mal droit. Ce que je ne dis pas à cause de la Prouince de Diarbech, qui ayant esté tousiours de l'obeïssance des Rois de Perse, s'en trouuoit neantmoins déparcelée, puis que le Sultan Calib Seigneur d'Asanchif vint luy baiser la main, prit le Caselbas, & s'offrit pour luy estre humble & loyal, sujet & seruiteur. Ce qui plût tellement à Hismael, qu'il luy confirma son Estat, &

luy donna sa sœur en mariage : Mais telle priuauté ne dura gueres pour quelque desobeissance, qu'il fit au mandement du Sophy : qui fut cause, que, tout son beau frere qu'il estoit, fallut qu'il remit la super-intendance de la Prouince & les Cités d'Asancuif & d'Amide à *Vstagialu Maumuthey*, lequel estoit venu de Natolie, pour presenter à ce Persan son seruice, & charger le Caselbas, & trouua telle grace à l'endroit d'Hismael, qu'il espousa son autre sœur. Où il ne gagna pas beaucoup, dautant que tel mariage ne seruit qu'à desmanteler l'appuy de ces Seigneurs, où visoit de guet à pend le Sophy. Apres qu'il eut de telle façon esparpillé les forces de ceux, qui luy pouuoyent faire barbe, il equippa vne puissante armée alencontre des Aliduliens, desquels Vstagialu n'estoit peu venir à bout & ce pendant prie le Turc & l'Egyptien ne se mesler point de cet affaire, puis qu'il ne s'agissoit que de recouurer les terres qui auoient esté vsurpées sur luy, auec promesse au reciproque de n'entreprendre aucune chose sur leur estat. Il ne fut pas plustot asseuré de ces deux Princes, qu'auec son armée en l'an mil cinq cens & dix donna si rudement sur l'Ali-

duli, que, si la grande froidure n'eut contre-miné ses forces, c'est hors de doute, qu'il se rendoit Maistre de tout le pays. Si gagna il plusieurs villes & places fortes, où de sa main propre, comme il estoit fort enclin à cruauté, il commit des inhumanités incroyables. Il coupa luy-mesme la teste à Becaibey, fils d'Aliduli, à Alimulut son predecesseur, qui luy fut livré par le traistre Amirbey. Sur le renouveau il ne pût s'arrester qu'il ne chargeast Muratcàn, Soldan de Babylone, qui s'estoit saisi de la grande Cité de Siras, Chef & Metropolitaine de Perse, mais cette poursuite fut sans effet, dautant que le Babylonien se sauva à Alep, & arrivé au fleuve Eufrates fit rompre les ponts, dont bien lui prit, car le Sophy lui avoit mis en queuë six mil hommes. Quand à Sermandoli, Roy de Seruan, qui faussa l'accord qu'il auoit iuré à Hismael, il n'en porta la piene gueres loing, dautant que celle rebellion luy apresta matiere de courir sur son pays, & luy oster la Seigneurie qu'il occupoit. Si bien le dompta que tous les Seigneurs & Roitelets de ce pays s'entre-pressoyent, à qui viendroit offrir son seruice au Sophy, & receuoir le Caselbas. Ne restoient que les Tartares,

qui se faisoient entendre de pouvoir culbuter l'estat dressé par Hismaël : Si commença Ieselbas Cam des Tartares avec Vsbec de courir sur le païs de Corasan, où ils ne gagnerent rien autre, qu'estans pris en la bataille qu'ils perdirent à l'encontre de luy en 1520. il leur fit trancher la teste à tous deux. Mais ne voulut frustrer leurs enfans de leurs Seigneuries, qui méconnoissans la grace qu'il leur avoit fait, voulurent tramer une rebellion contre Hismaël. Qui fut cause de faire de rechef armer le Sophy à l'encontre des Ieselbas, ainsi appellez à cause des Tulbans verds qu'ils portent, au lieu que les Persans les ont rouges, & les Turcs blancs. Si rudement les tallonna qu'il n'en demeura aucun. Or cependant qu'il estoit empesché à reprimer leur felonnie, les Curdes qui se tenoient au mont Bitlis, réveillerent Sultan Selim de venir donner dans son païs, tenans pour chose tres-asseurée qu'il estoit impossible au Sophy de rechaper des griffes Tartaresques. Toutesfois le Turc ne gagna qu'une courte honte, & n'eut esté la vaillance de Sinambey Bassa, c'estoit fait du bagage & de l'artillerie Turquesque. Je pourrois encore faire icy le recit de la

victoire qu'obtint ce Sophy l'an 1534. à l'encontre de Solyman, qui estoit venu avec grandes forces pour engloutir tout le païs, ce qu'il eut fait s'il n'eût trouvé plus fin que luy. De fait se sentant le plus foible, se retiroit attirant tousiours l'ennemy au combat: Mais il ne vouloit y mordre, qu'il ne vit qu'à bon escient il pouvoit le joindre & deffaire avec peu d'effort: Il amusa tellement le Turc, qu'il le rangea en un passage fort difficile, apres separa son armée, & envoya 60 mil hommes, qui à minuit reprirent d'assaut la ville de Tauris, prise par le Turc, qui y avoit laissé de grãds tresors & munitions: le reste donna si à propos sur la queuë de l'armée du Turc, qu'apres avoir perdu en l'an 1534 prés de la moitié de son armée, fut contraint de se retirer des terres du Sophy. En l'an 1549 ce fut luy qui donna secours au fils aîné de Solyman, qui voyant que son pere favorisoit plus son puisné, s'enfuit vers les Perses; & quoy que Solyman eut une armée de cinq cens mil hommes, il ne pût rien gagner sur le Sophy, d'autant que la plus part de ses gens moururent de faim, les autres souffrirent la rigueur du glaive, si bien qu'il fallut que le Turc fit encore retraite. L'année

auparavant il subjugua le païs de Corassan qui s'estoit revolté de son obeïssance, & fit un terrible carnage de ceux qui avoient donné occasion de revolte, les força de porter le Caselbas & de faire profession de la doctrine Sophienne. Mais qu'est-il besoin de s'arrester sur la particularité des conquestes & victoires de ce grand Sophy, puis qu'à peine sçauroit-on choisir Prince qui ait gaigné tant de victoires que lui. Voila pourquoy il estoit estimé comme un Dieu par les siens, comme ainsi soit que pour l'amour de luy ils alloient à la guerre volontairement, combattans avec la poitrine & l'estomac d'escouvert, ils crioyent Schiac Schiac, qui signifie en langue Persienne, Dieu, Dieu. D'où est venu, qu'aucuns ont raporté ce nom particulierement & privativement au Sophy, & de fait en ses titres il est nommé Schiech Ismael. Il y en a eu certains, qui pour attiedir le furieux boüillon de telle audace, ont dit que ce mot de Schiech, ne devoit estre pris que pour Prophete, & que le nom de Sophy luy estoit principalement, non point privativement escheu, d'autant que Sophy en langue Arabique signifie laine. Certains Auteurs ont voulu attacher l'occasion de

son deceds à je ne sçay quelle fatalité qu'ils attachent au bois qui s'apelle Servane. De ma part j'estime que pour s'estre trop échauffé en cette chasse, il fut attaqué de maladie, qui l'envoya au tombeau, au grand regret tant des siens que de ses ennemis. De fait l'Empereur des Turcs estant adverty de sa mort en fut fâché.

Et...


QVONIAMBEC.

QVONIAMBEC.

Chapitre XXX.

Plusieurs qui entendent parler des merveilleuses singularitez que Dieu départit en ces païs, qui nous ont esté il n'y a pas fort long-temps découverts, sont en bransle, s'ils doivent adjouster foy au raport qui en a esté fait par ceux qui ont voyagé par toutes ces regions & contrées inconnuës. Qu'il n'y ait occasion d'estre ravy en nompareil ébahissement, on ne sçauroit le nier, soit qu'on prenne advis aux choses qu'ils ont communes avec nous, qui encore qu'elles ne soient si subtilement agencée, comme la dexterité Europée peut les affiner, si ont-ils, quand au fonds, dequoy ravir en admiration ceux qui s'estiment les plus haut hupez : Lesquels encore se trouveront plus loin de leur conte, quand ils apprendront, qu'en plusieurs chos's les Afriquains nous surpassent. Ie couleray sous silence la fecondité du païs, quoy

qu'elle n'apprefte que trop de merveille et ébahiffement, pour raifon des graces q Dieu élargit en fi grande quantité à ceux qui-font épars parmy fes contrées, lefquelles il a doüé de telles excellences, que quelques fois & ignorans, qui n'ont pû apprendre que le Tout-Puiffant fait luire fon Soleil auffi bien fur les méchans comme fur les bons, ont effayé de contrôler les liberalitez de l'Eternel, qui a arrofé d'une infinité de benedictions la quatriefme partie de ce monde. Mais cela n'eft par maniere de dire que bien peu au pris des graces dont il a émaillé les habitans de ces quartiers là, qui eloignez du vray Soleil de Iuftice, la clarté duquel ils n'ont fceu appercevoir que bien groffierement, ont neantmoins efté fleuronnez de raretez fort exquifes, appartenantes tant au corps qu'à l'efprit. Ie ne veux produire pour preuve de mon dire que cet effroyable Quoniambec, duquel je puis parler pour l'avoir veu, ouy, & affez à loifir remarqué à la riviere de Ianaire, où le Seigneur de Ville-Gagnon nous avo fait arrefter, laquelle eft pofée fous le tropique du Capricorne, à vingt trois degre & demi de l'Equateur, & foixante fix d grez & demy du Pole Antarctique. En qu

s'est mépris celuy, qui s'arrestant peut-estre sur le calcul de Lery, ou quelqu'autre enjolleur, mal à propos l'a voulu ranger à vingt & trois degrez du Pole Antarctique. Comme ce personnage estoit sur tous les autres du païs remarquable, tant à cause de sa procerité gigantine, pour l'éminence du degré qui le faisoit apparoistre par dessus les autres, de fois à autre estoit appellé par nostre Chef, pour, conferant avec luy découvrir ce qui estoit à priser & rechercher. Ce demi geant avoit un corps gros & grand à l'avenant, robuste au possible, & qui sçavoit bien à propos se servir de sa force corporelle, que la principale épreuve qu'il en faisoit, estoit pour dompter ses ennemis, & les ranger au ply de son obeïssance. Ie me souviés avoir en quelque part de ma Cosmographie escrit, que celuy duquel ie represente icy le portrait, tel que je l'ay apporté de ce païs-là, portant en ses deux joües deux pierres vertes, & une au bout du menton, estoit si puissant, qu'il eut porté un muy de vin entre ses bras, & que pour estonner ses adversaires, il prit deux gros fauconneaux, qu'il avoit osté par force d'un navire Portugais, qui pouvoient jetter le boulet aussi gros qu'un esteuf, &

les mettoit sur ses espaules, tournant la bouche de ses canons vers ses ennemis, lesquels dés qu'il sentoit approcher commandoit à l'un de ses gens mettre le feu à ses pieces, lesquelles déchargées en prenoit encore d'autres, jusqu'à ce qu'il les eut fait écarter. Histoire qui n'est pas commune à un chacun; mais à ceux qui ont bon nez, leur sera aisé de croire qu'il est possible, veu la grosseur & force de son corps, qu'il ait peu faire tel effort. Et neanmoins de Lery, qui se fait accroire avoir enserré dans l'escaille de son huitre tous les secrets de ce nouueau monde, ne daigne se persuader, que ce Sauvage ait pû charger de telle façon ces deux pieces, sans crainte de s'écorcher ou plustost d'avoir les espaules interessées par le reculement de ces pieces. Ie ne daignerois le battre par l'experience, puis que je sçay bien qu'il n'a point veu celuy duquel nous parlons, & que partant il ne voudra s'humilier à raison sans l'experience, qui seule fait sage les fols. Et afin que je ne subtilise point trop par raisons Philosophiques, je ne veux employer pour sujet de ma preuve que Lery mesme. Premierement je supposeray, qu'il a composé ces livres, qui luy sont

attribués du siege de Sancerre, & du voyage fait en l'Amerique, encore que tous ceux qui le connoissent, ne puisse croire que tels ouvrages soient sortis de son estoc, & entr'autres Monsieur de l'Epine, qui a demeuré douze ans en ces païs-là, & du temps mesme de Lery. En apres je pourrois avec plusieurs autres vendiquer plusieurs pieces qu'il a pris des labeurs d'autruy; mais afin que je ne forme icy un nouveau incident, je feray contant que par souffrance on luy alloüe les œuvres qu'il s'approprie. Moyennant aussi qu'il demeure d'accord, ce qu'il ne sçauroit me refuser, qu'un méchanique, tel qu'a esté Lery, n'est pas si bien formé à coucher par escrit: comme sont les discours qu'il s'est fait ébaucher par autruy: Mais afin qu'il ne pense point que je n'aye autre chose à luy opposer que l'inhabilité de sa profession, voyons s'il n'a rien escrit dans ses livres, qui soit plus incrovable des trois quarts de l'Histoire de Quoniambec. Il a esté tellement effronté, que furetant la signification de son nom, il dit, qu'en langage Sauuage il signifie une huitre, qui est une manifeste menterie. Toutesfois quand ainsi seroit, si n'est-il pas si grand qu'il se fait, dautant que c'estoit une

huitre, renfermé non point entre ses deux escailles natureles, mais dans le fort de Coligny, où le Sieur de Villegaignon le renferma. Que dirons nous de ces prodigieuses Tortues, qu'il a forgé sous la Zone torride, d'vne telle & si effroyable grandeur, qu'vne seule peut suffire à nourrir quatre vings personnes, (qui n'auoyent pas peut estre enuie d'en manger) & qu'vne seule coquille peut couurir vne maison logeable: ie ne croys point qu'ils les destine à l'vsage des hommes, mais plustot de mouches & telles autres moindres bestelettes. Or laissant ses grãdes baleines, crocodyles de cent pieds de long, & le reste de ses fabuleuses baliuerneries, ie retourneray à nostre Quoniambec, qui estoit vrayement fort redouté par les Margageas, Portugais & autres siens ennemis pour la roideur & force de son massif & grand corps: Mais encores plus estoit il craint pour la prudence, qui l'accompagnoit de si bonne grace, qu'à mesme coup il enuelopoit ses ennemis dans ses peaux de Lyon & de renard. Au reste, comme i'ay remarqué au chapitre huictiesme du vingt & vniesme

me liure de ma Cofmographie, il eftoit rayonné de plufieurs vertus, & n'eftoit des plus aduerfaires à pieté, s'accordant au poinct de l'immortalité de l'ame. & prenant plaifir à nous veoir faire exercice de noftre religion: mefmes fe profternoit-il à genoux auec nous, quant nous prions. C'eftoit le plus grand vanteur, dont i'aye iamais ouy parler, & qui affeuroit auoir deffaict plufieurs milliers de fes aduerfaires. De fait fon palais eftoit par dehors tout garny & bordé de teftes de fes ennemys. Le territoire de fon obeiffance eftoit de mon temps fort peuplé & borné de montaignes & riuieres, qui ont fait donner le nom à la riuiere de Vafes, dautant que la feillonnant on voit des coupeaux de monts & rochers, naturelement reprefentans la forme de vafes faits à l'antique & à la moderne, de mefmes qu'au Reuermont entre Chaftillon & Colonges on appelle le Pont aux oules, dautant qu'à veoir les rochers entaillés & façonnés à la mode de tels vaiffeaux qu'en ces pays là ils appellent oule du nom Latin *olla*, on diroit que le Rhofne, qui s'entonne là au pied de la

Credote, bout à la façon d'un pot ou marmite.

PARAQVE



PARAOVSTI SATOVRIO-
NA, ROY DE LA FLORIDE.

PARAOVSTI SATOVRIONA, *Roy de la Floride.*

Chapitre XXXI.

LA Floride est assez celebrée par les Historiens, qui ont descrit les particularitez d'icelle, prenans exemple sur la fleur qu elle porte en son front, qui étant tousiours verte & épanoüie, a acquis à cette contrée le nom de Floride: Laquelle fut découverte en 1512, par un Espagnol nommé Iean Ponce de Leon, lequel recherchant une fontaine de Iouvence, découvrit la terre ferme de la Floride, qui est une pointe de terre à la semblance de l'Italie, entrant en mer plus de cét lieuës: & la pointe d'icelle est à vingt cinq degrez de latitude vers le Pole Arctique. Ce païs est fort riche de plusieurs Isles & rivieres, entre lesquelles est fort renommée celle de May, tant à cause de la découverte qn'en fit le Capitaine Iean Ribaud le premier jour de May, qui luy a fait retenir ce nom de May, que pour les

raretez dont elle est fort abondante. Ie laisseray l'impieté & cruauté qui fut exercée par les Espagnols sur ce Capitaine Normand, d'autant que tel recit ne pourroit resserrer & guerir une telle & ensanglantée playe. Ioint aussi que le Capitaine Gourgues du depuis vengea assez ce massacre, reprit sur les Espagnols le fort de la Carline, que Ribaut avoit fait, & nommé du nom de son Roy Charles IX. Il vaut mieux, que m'arrestant sur cette riviere de May, je represente ce Paraousti Satouriona, qui est nommé par d'autres Satiroa, homme de tres-grand cœur, & qui avoit affaire à forts & puissans adversaires, au reste fort recommandable à cause de son hospitalité à l'endroit du Capitaine Gourgues & sa compagnie. Telle affection portoit-il au nom François, qu'ayant découvert la Flotte de Gourgues, soudain accourut à eux, s'écriant d'assez loin *Antipola Antipola*, avec toutes les caresses dont il pût s'aviser, leur fit le meilleur accueil qui luy fut possible, avec deux de ses enfans, aussi beaux & puissans personnages qui se puissent trouver en toute la terre. L'aisné se nommoit Atore, homme parfait en toute beauté, prudence & contenance honeste, l'un des

doux, humains & traitable Prince qui fut en toute cette contrée. Apres qu'ils se furent ensemblement par presens & familieres conferences entrecaressé, ce Roy découvrit au Capitaine François quels ennemis il avoit, à sçauoir Timagoa & Olata, Ovaë Outina deux tres-puissans Rois, qui en avoiẽt plusieurs autres voüez à leurs secours: mesme Olata avoit sous luy huit vassaux, à sçavoir Cadecha, Chilaly, Esclavoa, Eucape, Calanay, Onachaquara, Onittaqua, Moquoso & Aquera, outre Molona & plus de 40 autres, qui luy estoient alliez & amis. De sa part il n'estoit pas gueres plus mal appuyé pour faire teste à une si formidable force, tãt pour ce qu'il pouvoit luy-mesme faire, qu'aussi pour le secours de trente autres Paraoustis qui estoient sous son obeïssance: Desquels il se tenoit autant asseuré que de soy-mesme, tant pour le devoir d'alliance, que pour l'inimitié que la plufpart d'eux avoient à l'encontre d'Olata, Ouaë Outina; & entr'autres *Onatehaqua* & *Houstagna* Seigneurs puissans & abondans en richesses, & principalement Onatehaqua, qui commandoit à des païs abondans en toutes choses. Sur tous les autres il s'asseuroit de Potanou homme cruel en

guerre, qui particulierement avoit une dent contre ce grand Olata, pour les algarades qu'il recevoit à cause des pierres dures, desquelles ils armoient leurs fléches, & ne povvoir en avoir que derriere les terres de son obeïssance. Quand à ses dix freres, l'injure faite à Satouriana ne pouvoit qu'elle ne les touchast, tant pour la sujetion qui les obligeoit à se ressentir du tort fait à leur Seigneur, qu'aussi pour la fraternelle conjonction qui les tenoit tellement unis, que la playe de l'un respondoit à tous les autres. Toutes ces forces, encore qu'elles fussent fort puissantes & effroyables, ne pouvoient asseurer Satouriona de la victoire. Pourtant ayant rencontré cette flotte Françoise, delibera de l'opposer à son Olate: Lesquelles estoient tellement redoutées par ces pauvres Barbares, que le Paracousi ou Paroustri Allycamany, ayant veu le merveilleux degast qu'avoit fait un foudre qui tomba du Ciel le 26 Aoust, envoya vers ce Capitaine Gourgues six Indiens, qui apres luy avoir fait quelques presens firent entendre le desir qu'avoit Allycamani leur Seigneur de traiter amitié & alliance avec luy. Trouvant au reste estrange, attendu l'obeïssance qu'il portoit aux

François, qu'ils eussent tiré vers sa demeure la cannonade qui auoit bruslé une infinité de verdes prairies, & approché si prés de sa demeure, qu'il croyoit voir le feu en sa maison. Encore qu'ainsi soit, & que les Payens n'ayent pas davantage apprehēdé la foudre de Iupiter, que faisoient ces pauvres Floridiens les terribles esclats de ces canons; ie ne puis croire qu'à cause du refus que luy fit le Capitaine Gourgues de luy tenir escorte cōtre Thimogoa, ainsi qu'il auoit promis, Satouriona ait esté amy des François: Mais il ne consideroit pas que les Capitaine Vasseur, le sieur d'Ottigny & quelques autres François, avoient desia éventé les tresors qui estoient en ces quartiers, qu'ils en avoient apporté de beaux presens, promesse & asseurance d'avoir de grands biens, s'ils se vouloient employer au secours du moindre des Rois sujet au grand Olata. Cela lia tellement les mains aux François, qu'apres avoir joüé fort long-temps au double, furent contraints de découvrir à Satouriona le peu d'envie qu'ils avoient de luy aider, dont il fut fort indigné. Partant delibera de passer avec dix autres Paracoussis contre Thimogoa. Avant toute œuvre se fit apporter de l'eau; Ce fait

Iettant la veuë au Ciel, se mit à discourir de plusieurs choses, ne monstrant rien par ses gestes qu'une furibonde colere. Ayant fait cela par l'espace de demie heure, il versa avec la main sur les testes des dix Paraoustis quelque portion de l'eau qu'il tenoit en un vaisseau, & ietta le reste, comme par furie & despit dans un feu, lequel estoit là dressé tout exprés. Apres plusieurs autres ceremonies il s'embarqua avec ses Almadies, & dés le lendemain deux heures avant le Soleil couché, il arriva sur les terres de Thimoa, desquels il fit une terrible deffaite. Ses gens emporterent leurs testes, & en couperent tout le tour des cheveux avec une partie du tais. Ils emmenerent 24 prisonniers, desquels Satouriona en eut treize. Dont le Capitaine Gougues ne fut pas plustost adverty, qu'il luy envoya un soldat pour luy demander deux de ses prisonniers, qu'il refusa fort arrogamment, qui fut cause qu'avec vingt soldats il entra dans la sale de Satouriona sans le saluer, où apres qu'il eut demeuré demie heure sans parler, cõmança à dire qu'on luy amenast les prisonniers : Lesquels apres quelques delais Atore fils de Satouriona alla chercher, & furent amenez au Capitaine Gourgues,

qui les emmena quant & soy. Satouriona fasché de cela chercha les moyens de se venger, & cependāt ne laissa de renvoyer Ambassades vers les François, avec deux panniers pleins de grosses citroüilles. Aux Indiens le Chef des François fit entendre qu'il avoit envie de moyenner un accord entre ceux de Thimogoa & le Paracousi Satouriona : Attendu qu'estant allié avec les Rois de ces quartiers-là, il auroit passage ouvert contre Onathagua son ancien ennemy, lequel autrement il ne pouvoit combattre. Mais estant d'accord ensemble ils pourroient aisement deffaire leurs ennemis, & passer les confins des rivieres Meridionales. Pour s'aquiter de sa promesse il dépescha le Capitaine Vasseur, le Seigneur d'Arlac & sept autres soldats vers Olate Ovaë Outina, auquel par eux il renvoyoit ses prisonniers : Dont il fut fort joyeux, & encore plus qu'ils se trouverent là pour combattre le Paraousti Ponona, lequel Olate fit charger de si vive façon par 200 des siens & nos harquebusiers François qui estoient en teste, que la victoire lui demeura.

Fin du huictiesme Volume.